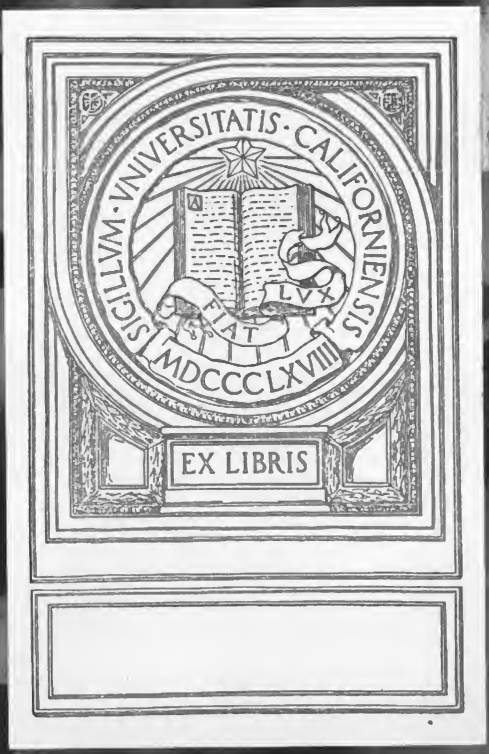
Oeuvres de monsieur de Saint-Marc

Jean Paul André de Razins Saint-Marc



Digitized by Google

me "15"

20 75°

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

Jean Paul André de Saint-Marc

DE SAINT-MARC,

DE L'ACADÉMIE DE BORDEAUX.

TROISIÈME ÉDITION,

DÉDIÉE AU ROI DE SUÉDE.

TOME PREMIER.

UNIV. OF ILLINOIS

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXV.

Digitized by Google

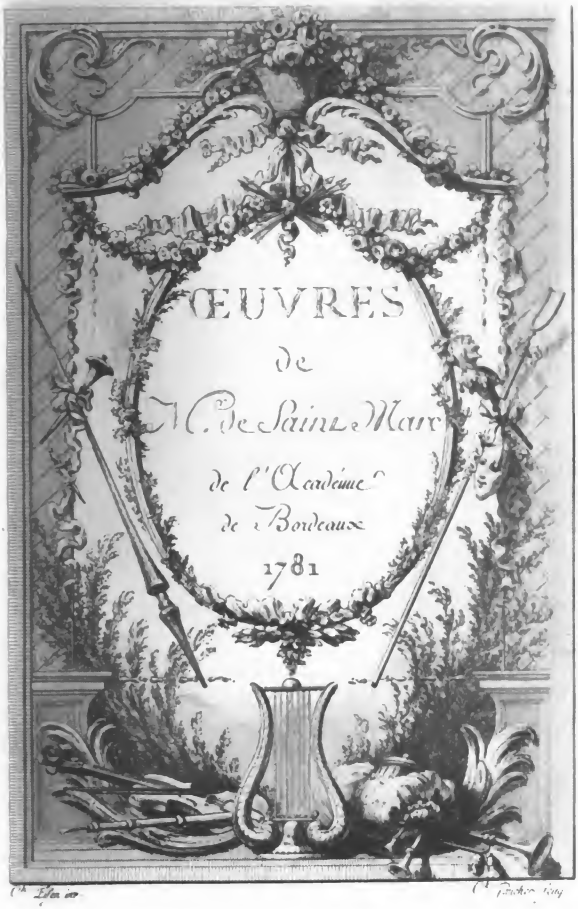
PQ2063
S8
1785
v.1

UNIV OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

CALIFORNIA

Digitized by Google



Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

A SA MAJESTÉ
LE ROI DE SUÉDE.

SIRE,

SI VOTRE MAJESTÉ n'avoit daigné parler avec une extrême bonté de mes écrits, sur-tout de ceux qui reproduiſent les uſages et les mœurs de l'ancienne chevalerie, jamais

M235518

Digitized by Google

sûrement je ne l'aurois suppliée de vouloir bien agréer la dédicace de leur nouvelle édition, quoiqu'un peu plus digne que les premières de fixer, pour quelques momens, ses regards. Heureusement, SIRE, je n'ai qu'à me féliciter de la confiance à laquelle je dois un avantage vivement senti depuis le jour qui m'a permis d'honorer cette édition du nom de VOTRE MAJESTÉ. J'ose donc croire au suffrage de mes contemporains, à celui de la postérité même, lorsque j'ai pour appui de mes ouvrages un roi justement renommé par son héroïsme et ses vertus sans faste, un roi vraiment philosophe, un roi protecteur, à la fois, et juge éclairé des arts. Protéger les arts, c'est se préparer un échange de bienfaits.

Comment, SIRE, ne pas me rappeler

Digitized by Google

ici ce que, dans le premier voyage que fit en France VOTRE MAJESTÉ, *me dit une femme également célèbre par son esprit et par ses charmes, feue madame la comtesse d'Egmont? Comment oublier qu'elle avoit deviné le grand-homme dans le prince royal de Suéde, qui, déterminé par l'ascendant que, respectivement, ont sur eux les grands caractères, s'étoit déclaré son chevalier? Que n'a-t-elle pu revoir* VOTRE MAJESTÉ, *la voir poursuivie sans cesse par l'encens d'une nation si sensible, si franche, d'une nation sur laquelle le véritable héroïsme a toujours conservé des droits si puissans! Quel eût été son triomphe! Quel eût été son bonheur!*

En effet César changea le gouvernement de Rome, mais après une guerre funeste pour elle, mais par la servitude de ses concitoyens

Digitized by Google

dont le sang versé souilla ses lauriers en les fertilisant ; Gustave change le gouvernement de la Suéde, en un jour, sans répandre une goutte de sang, fait une vertu de l'ambition, prouve que, s'il desira l'accroissement de la puissance royale, ce fut pour ajouter à ses devoirs, pour donner à la nation suédoise un nouveau poids dans la balance de l'Europe, pour rendre ses sujets plus heureux.

Je suis avec le plus profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

SAINT-MARC.

Digitized by Google

ADÉLE DE PONTHIEU,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

donnée sur le théâtre de l'académie royale de musique le mardi premier décembre 1772, et remise le mardi 5 décembre 1775, avec la musique de messieurs de L**, et Berton surintendant de la musique du roi, directeur général de l'opéra, mort quelques années après, redonnée enfin, en 1781, avec la nouvelle musique de monsieur Piccini.

Digitized by Google

TO VIAU
AINGOLIAO

Les grands changemens faits à cet opéra par le desir de mériter les suffrages dont l'honora le public, exigeant une nouvelle musique, et les auteurs de l'ancienne n'ayant pas voulu composer davantage pour le théâtre, monsieur Piccini, de leur aveu très-formel, et même encouragé par eux, s'est, avec quelque plaisir, chargé de les remplacer. Adéle a donc ainsi reparu sur la scène, le samedi 27 octobre 1781, pour l'ouverture d'une nouvelle salle, et comme spectacle donné gratuitement au peuple à l'occasion de la naissance de monseigneur le Dauphin.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Le desir de voir sur le théâtre la pompe, et les usages si respectables de la chevalerie, sans aucun mélange fabuleux, m'a fait naître l'idée de cette tragédie. Pourquoi le théâtre lyrique où tous les arts agréables s'apellent et s'unissent pour flatter, pour enchanter l'imagination, les sens et l'esprit, et même pour intéresser le cœur, ne seroit-il point aussi l'école des mœurs et de la raison?

J'ai donc voulu reproduire ces jours où les noms sacrés d'Honneur et de Patrie, alloient retentir dans les cœurs des chevaliers, où les souverains les plus puissans croyoient moins honorer les chevaliers que s'honorer eux-mêmes en desirant un titre si glorieux, ces jours où la foiblesse opprimée, où la gloire

Digitized by Google

et la vertu persécutées voyoient accourir, de tous côtés, des héros jaloux de les servir et de les venger, où le desir ardent d'obtenir une préférence si flatteuse, et la crainte de compromettre le sang, l'amour et l'amitié, donnoient une nouvelle énergie, une activité plus vigilante aux vertus des deux sexes.

J'ai voulu rappeler ces jours, peut-être trop oubliés, où les premières instructions que recevoit la jeune noblesse étoient des leçons d'amour et de respect pour les dames, de dévouement à sa religion, à sa patrie, à son souverain, des leçons de valeur, de franchise et d'humanité. Tels furent les principes de l'antique chevalerie. Ce n'étoit qu'après avoir donné des preuves éclatantes et réitérées des vertus qui constituoient cette école de l'héroïsme qu'un noble osoit se présenter pour être admis au rang glorieux de chevalier, qu'il osoit aspirer au bonheur plus doux de plaire

Digitized by Google

à ce sexe enchanteur pour qui la gloire, et la vertu réunies étoient le premier attrait.

Quelle source d'émulation ! Que de regrets, hélas ! doit laisser aux ames sensibles, aux ames élevées la chute de cette institution si belle, si respectable dans son origine, et non moins heureuse dans ses suites !

Quand j'ai cru devoir espérer quelque succès de cet ouvrage, c'est sur le choix du sujet que j'ai principalement fondé mon espérance. Pouvois-je m'en défendre, dans cette ivresse qu'il est si naturel de ressentir en parlant de sa nation, en l'entretenant d'elle-même, en lui rappelant ses vertus, ses agrémens, et sur-tout cette estime qu'elle se doit? En effet, remettre les tems glorieux de la chevalerie sous les yeux de la nation françoise, c'est sans doute lui retracer son attachement à ses devoirs, à son souverain, à la patrie; c'est intéresser une nation aussi généreuse que guerrière

Digitized by Google

par l'image de ses triomphes ; c'est intéresser la nation la plus aimable par le tableau de cette galanterie héroïque qui l'a toujours particulièrement caractérisée.

O nation charmante, ô nation qui, dans les loisirs de la paix, ne cesseras jamais de plaire par la bonté, l'esprit et les grâces, ô toi qu'on voit souffrir si gaîment comme triompher si généreusement dans les horreurs de la guerre, ô nation qu'il est si doux, si flatteur de gouverner, daigne recevoir un hommage que te rend même souvent un peuple dont la politique, et la rivalité ne peuvent du moins t'arracher l'estime, lorsque des François, des enfans dénaturés de la patrie, cherchent sans cesse à te dégrader ! Garde-toi bien du malheur, du danger plus affreux de croire ces détracteurs impies. Non, quelques momens de sommeil n'ont jamais fait que suspendre en toi les effets de ce caractère distinctif,

Digitized by Google

de ces vertus dont la nature t'a constamment douée. Nobles enfans, héros de la patrie, vous Du Guesclin, Bayard, oui, vous retrouveriez dans cette patrie toujours si chère à vos cœurs, ces vertus qui l'honorèrent en vous, et dont elle vous avoit offert des modèles dans tous les âges. Oui, vous triompheriez sans doute en voyant jusqu'à quel point les François ont approfondi cet art cruel, mais l'art nécessaire qui fit votre gloire, en les voyant instruire l'univers par des ouvrages de tous les genres, et lui présenter des modèles dans tous les arts agréables qui font la consolation, le charme, et le bonheur le plus constant de la vie.

Si je n'ai pas pleinement surmonté toutes les difficultés que me présentoient le genre et la dangereuse simplicité du sujet d'Adèle, du moins n'ai-je rien négligé pour y parvenir. Aussi bientôt ai-je goûté la satisfaction de voir cet opéra, mis en ballet pantomime, faire

Digitized by Google

les plaisirs de la ville de Londres, des cours de Vienne, de Milan, et de plusieurs autres cours d'Italie. Aussi, malgré les défauts du poëme, à sa première mise, ai-je recueilli dès-lors un prix bien flatteur de mes soins, l'indulgence, les applaudissemens du public qui, lorsque l'on a remis cet ouvrage au théâtre, a semblé me savoir gré de tous les efforts que j'ai faits pour changer avantageusement ce qu'avoit proscrit sa critique aussi juste que modérée, ce qui m'avoit paru ne pas mériter assez son suffrage, ou ses bontés.

Digitized by Google

ADÉLE DE PONTHIEU.

Digitized by Google

PERSONNAGES
CHANTANS, OU DANSANS.

GUILLAUME III, comte de Ponthieu.
ADÉLE, fille du comte.
RAIMOND DE MAYENNE, parent du comte, écuyer.
ALPHONSE D'EST, chevalier.
GÉRARD D'ALZACE, ENGUERRAND DE COUCI, RENAUD DE SARCUS, } vieux chevaliers, juges du camp.
CHEVALIERS, COUR DU COMTE.
ÉCUYERS, PAGES, ROI D'ARMES.
HÉRAUTS, OFFICIERS DES LICES.
MÉNÉTRIERS.
TROUBADOURS, JONGLEURS, } des deux sexes.
PEUPLE, JEUNES GENS DU PEUPLE.

La scène est dans un château du comte de Ponthieu, près d'Abbeville.

ADÉLE

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné par Moreau le Jne *Gravé par Gaucher de l'Acad. des Arts d'Angl. 1775.*

Regarde et Chéris ton vengeur.

Digitized by Google

ADÉLE DE PONTHIEU,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin terminé par deux terrasses. Adéle est sur un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLE.

On me ravit à ce que j'aime !

Digitized by Google

On me contraint à promettre ma foi !
Sans pitié pour mes pleurs, mon trouble, mon effroi,
C'est un père adoré qui m'immole lui-même !

Comment renoncer, en ce jour,
A mon amant, à mon amour ?
Je vais, sous de fatales chaînes,
Éprouver les rigueurs du sort !
Je vais donc attendre la mort
Entre les regrets et les peines !
Comment renoncer, en ce jour,
A mon amant, à mon amour ?

Disparois, avenir funeste ;
Laisse un voile épais sur mes yeux.
Soutiens, Honneur impérieux,
Le peu de force qui me reste.
Je dois renoncer, en ce jour,
A mon amant, à mon amour.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ADÉLE, RAIMOND.

RAIMOND,

(s'avançant vers la princesse, dans le plus profond désespoir.)

AH! Je vous perds, charmante Adéle.

ADÉLE.

Venez-vous ajouter encore à mes malheurs
Le spectacle de vos douleurs?

RAIMOND.

Pardonnez aux transports d'une douleur nouvelle.
Alphonse vous enchaîne aujourd'hui sous ses lois;
Il arrive, et ce jour va combler ma misère.

ADÉLE.

Un étranger paroît, fier de quelques exploits,
Jaloux sans songer à me plaire,
Trop vain pour consulter mon choix;
Et c'est à vous, Raimond, à vous qu'on le préfère!
O trop cruel destin! O fatal avenir!

Digitized by Google

RAIMOND.

Un autre va donc obtenir
Cette main que l'amour me rend toujours plus chère,
Que me refusa votre père !
Sa haine pour le mien a dicté ses refus ;
Mais nos feux mutuels ne lui sont pas connus.
Si vous aviez voulu par un aveu sincère...

ADÉLE,

J'aurois encor sur vous attiré sa colère.

RAIMOND.

Peut-être notre amour auroit pu l'attendrir.

ADÉLE.

Vous ne l'espérez pas, et je ne puis le croire.

RAIMOND.

Il faut donc m'immoler pour vous, pour votre gloire ;
Je vais donc loin de vous soupirer et mourir.

ADÉLE.

Ne vous reste-t-il pas des devoirs à remplir ?

Allez servir mon espérance ;
L'amour vous en prescrit la loi.
Vous deviez vos jours à la France,

Digitized by Google

Avant que de vivre pour moi.
La Gloire aux combats vous appelle ;
Cueillez la palme des guerriers ;
Ma douleur sera moins cruelle
Quand je compterai vos lauriers.

RAIMOND.

Quel mélange enchanteur de force et de tendresse !
Quelle amante je perds ! Mais, quand l'amour m'en presse,
Je dois vivre et mourir digne de votre cœur.

J'entends la plaintive Syrie
Près du jeune Louis appeler ma valeur :
Aux derniers momens de ma vie,
Mes pleurs seront pour vous, mes vœux pour la patrie ;
J'aurai satisfait à l'Honneur.

ADÉLE.

Daigne le ciel, qui soutient mon courage,
Vous sauver des périls où ma voix vous engage !
Mais songez qu'aujourd'hui le devoir rigoureux
Impose à notre amour un éternel silence.

RAIMOND.

Songez que c'est l'instant de nos derniers adieux.

Digitized by Google

ADÉLE.

Que n'est-il le témoin de votre indifférence!
Mon cœur seroit moins malheureux.

RAIMOND.

Rien n'affoiblira ma constance;
Non rien, ni le tems, ni l'absence,
Ni même votre oubli, si je l'éprouve un jour.
Par-tout mes soupirs et mes larmes
Diront le pouvoir de vos charmes.
L'amant qui peut changer n'a point connu l'amour!

ADÉLE.

On vient! C'est mon tyran. O funeste retour!

Digitized by Google

SCÈNE III.

ADÉLE, LE COMTE DE PONTHIEU, RAIMOND, ALPHONSE D'EST, COUR DU COMTE.

(Le comte de Ponthieu qu'accompagne Alphonse, et précédé de sa cour, arrive par un côté du théâtre.)

LE COMTE,

(présentant Alphonse à la princesse.)

Ma fille, il faut hâter le bonheur où j'aspire.
Alphonse doit se voir aujourd'hui votre époux;
Et ma cour vient auprès de vous
Signaler des transports que votre hymen inspire.

ALPHONSE,

(à la princesse.)

Puissiez-vous remplir mon espoir,
Et partager l'amour dont je sens la puissance!

ADÉLE.

Comptez sur mon obéissance;

Digitized by Google

Je connois les lois du devoir.

(Adéle et Raimond sont placés aux deux côtés du théâtre.)

QUATUOR.

LE COMTE, ALPHONSE.

Le sort couronne votre / mon attente.

Quel bien pour un cœur amoureux!
Qu'il est doux de former les nœuds
D'une félicité constante!

RAIMOND.

Il n'est plus d'espoir pour mes vœux.

ADÉLE.

Combien l'avenir m'épouvante!

LE COMTE, ALPHONSE.

Quel jour heureux!

ADÉLE, RAIMOND.

O jour affreux!

LE COMTE, ALPHONSE.

Tout satisfait mon envie
Dans ce fortuné moment.

ADÉLE.

O Ciel, termine ma vie!

Digitized by Google

RAIMOND.

O mort, finis mon tourment!

LE CHŒUR.

Amour, que ces époux sont dignes de ta chaîne!
L'un fut toujours paré du laurier des vainqueurs;
L'autre se soumet tous les cœurs,
Ou les enchante et les entraîne.

(On entend l'annonce des jeunes gens du peuple.)

LE COMTE,

(à sa fille.)

Mais voici ces amans qu'unissent pour jamais
Le jour de votre hymen et notre antique usage.
Cette félicité dont ils vous font hommage,
Vous engage envers eux à de nouveaux bienfaits.

NOTA. Seroit-il nécessaire de rappeler ici que, dans les jours de la chevalerie, les Grands, lorsqu'ils se marioient, regardoient comme un de leurs premiers devoirs le soin de marier quelques-uns de leurs sujets, ou vassaux?

Digitized by Google

SCÈNE IV.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, DEUX CHEVALIERS, DEUX DAMES, JEUNES GARÇONS, JEUNES FILLES DU PEUPLE.

(Les jeunes gens du peuple arrivent par les deux terrasses, et sont conduits par les chevaliers et les dames nommés pour présider à leur union.)

UNE JEUNE FILLE ET LE CHŒUR.

HONORONS la charmante Adéle;
Heureux l'époux qui s'unit avec elle!
Célébrons notre prince, et chantons ses faveurs.
Il veut que l'hymen nous unisse:
Nous aimions sa justice;
Chérissons sa bonté qui rend heureux nos cœurs.

(Les jeunes gens du peuple rendent hommage à la princesse.)

UNE DAME,

(aux jeunes gens du peuple.)

Profitez de votre jeunesse;

Digitized by Google

Aimez, aimez, jeunes amans.
Le Plaisir vous dit et vous presse
De rendre vos jours plus charmans.
On ne voit point de fleurs écloses
D'un nouvel éclat s'animer:
S'il n'est qu'un moment pour les roses,
Il en est bien peu pour aimer.

(L'un des chevaliers et l'une des dames unissent les jeunes gens à l'objet de leur tendresse.)

LE COMTE,

(s'avançant vers Alphonse.)

Mon fils, consentez à suspendre
Vos plaisirs et vos tendres soins;
Quelques momens vont vous y rendre:
Je veux vous parler sans témoins.

(Aux dames.)

Suivez, jeunes Beautés, le penchant de votre âge;
Je vous invite aux jeux que je fais préparer.
Quelles fêtes sans vous pourroit-on célébrer?
C'est à vous qu'on en doit l'hommage;
C'est à vous à les parer.

(Le comte sort avec Alphonse par le fond du théâtre.)

Digitized by Google

(Danse vive par laquelle les jeunes gens du peuple prennent congé d'Adéle.)

LE CHŒUR.

Volons ; le plaisir nous appelle.
Que ses dons nous sont précieux !
Tout va retracer dans nos jeux
Notre bonheur et notre zèle.

(La cour et les jeunes gens du peuple s'éloignent. Raimond et la princesse restent seuls en scène, et se trouvent placés aux côtés opposés du théâtre.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ADÉLE, RAIMOND.

RAIMOND,

(dans la plus grande consternation, et regardant la princesse.)

C'EN est donc fait!

ADÉLE,

(avec toute l'apparence du courage.)

Cédons sans murmurer.

RAIMOND.

Que vais-je devenir?

ADÉLE.

Il faut nous séparer.

RAIMOND.

Nous séparer! Faut-il que je vous abandonne
Quand vous perdez, hélas! le repos de vos jours!

ADÉLE.

Éloignez-vous, Raimond; ma gloire vous l'ordonne.
Fuyez loin de ces lieux; fuyez-moi pour toujours.

Digitized by Google

DUO.

RAIMOND.

Vous m'ordonnez, inhumaine,
De fuir, de ne plus vous voir!

ADÉLE.

Hélas! Toute plainte est vaine;
Pour nous il n'est plus d'espoir.

RAIMOND.

Quoi! vous prescrivez vous-même
Mon exil et mon trépas!
Et vous aimez!

ADÉLE.

Moi, si j'aime!...
Ciel, ne m'abandonne pas.

ENSEMBLE.

Un effroyable supplice
Presse et déchire mon cœur.

ADÉLE.

Il faut que ce jour bannisse
Tout souvenir trop flatteur.

RAIMOND.

Il faut donc que je subisse

Digitized by Google

Cet arrêt plein de rigueur.

ADÉLE.

L'Honneur veut qu'on obéisse.

RAIMOND.

Tu le veux, cruel Honneur!

ADÉLE.

O douleur!

RAIMOND.

Ciel infléxible!

ADÉLE.

Plus d'espoir!

RAIMOND,

Moment terrible!

ENSEMBLE.

O Sort, ô barbare Sort!
Hâte au moins, s'il est possible,
L'heureux instant de ma mort.

❀

ADÉLE,

(avec une fierté mêlée de douleur.)

Allez sur les pas de la Gloire,
Pour charmer vos douleurs, triompher chaque jour.

Digitized by Google

RAIMOND.

Que m'importera la victoire
Si je ne puis offrir ses lauriers à l'amour?

ADÉLE.

Adieu; suivez la Gloire, et soyez lui fidelle.

RAIMOND.

Adieu.

ADÉLE.

N'oubliez pas la malheureuse Adéle.

(Raimond tombe aux pieds de la princesse, et baise une de ses mains. Dans ce moment que suit leur séparation précipitée par les deux côtés du théâtre, Alphonse paroît sur la terrasse la plus reculée, du côté par où sort Raimond qu'il ne peut voir en face, laisse éclater divers mouvemens de surprise et de fureur, auxquels succède une sorte d'anéantissement, descend ensuite en jetant des regards furieux vers les deux côtés du théâtre par où la princesse et Raimond viennent de s'éloigner.)

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ALPHONSE.

QUELLE honte pour moi! Dois-je en croire mes yeux?
Il m'évite!... Elle fuit!... Et j'ai vu mon injure!
Mais quel mortel audacieux
Étoit aux pieds de la parjure?...
Oui, je les punirai tous deux.
Perdons l'ingrate qui m'offense,
Qui trahit mon amour trop justement jaloux.
Toi, rival odieux, redoute ma vengeance;
Elle saura bientôt où diriger ses coups.

Suivons le transport qui m'entraîne;
La pitié parleroit en vain.
L'amour trahi n'écoute que la haine;
Comme elle il doit être inhumain.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

Je le dois ; je dois plus... embrasser ta défense.

ADÉLE,

(se précipitant dans les bras de son père avec les transports de la plus vive tendresse.)

Plutôt vivre sans gloire, et mourir sans vengeance !

Est-ce à vous d'exposer vos jours
Pour défendre et sauver ma gloire ?
Non, non, je ne veux point d'un si cruel secours.
Mes yeux, avant votre victoire,
Se seroient fermés pour toujours.

LE COMTE.

Et j'ai pu te croire coupable !
Source éternelle de douleurs !

ADÉLE.

N'ajoutez point, mon père, au malheur qui m'accable
Le supplice cruel de voir couler vos pleurs.

LE COMTE.

Que ta tendresse pour un père
Parle en faveur de ta vertu !
Que ton aveu noble et sincère
Ranime un courage abattu !

Digitized by Google

Non, le crime, fille chérie,
Jamais n'approcha de ton cœur.
Tu fis le bonheur de ma vie ;
Tu dois en faire aussi l'honneur.

(A lui-même.)

Voyons Alphonse, allons.

(A la princesse.)

Si son cœur plus tranquille
Connoît son injustice, et veut la démentir,
Que le vôtre à mes vœux se montre encor docile.
L'innocence aisément pardonne au repentir.

(Il s'éloigne.)

ADÉLE,

(à son père.)

J'espère tout du ciel ; il me doit sa justice.

(Revenant sur le devant de la scène.)

O ciel, garantis-moi d'un cruel sacrifice !

Digitized by Google

SCÈNE II.

ADELE, RAIMOND, COUCI, CHEVALIERS.

COUCI.

VENGEURS de la Vertu, vengeurs de la Beauté,
Nous osons vous offrir nos bras et notre hommage.

RAIMOND.

Ce jour sera fatal à la déloyauté.

ADÉLE.

Mon cœur étoit-il fait pour un pareil outrage!
Quelle horreur, quelle cruauté!

COUCI, RAIMOND.

Ah! cessez de gémir d'un odieux outrage.
Ce jour sera fatal à la déloyauté.

COUCI, RAIMOND, LE CHŒUR.

Fiez-vous à votre innocence;
Fiez-vous à notre valeur.
Périsse qui vous offense.
Choisissez parmi nous, choisissez un vengeur.

Digitized by Google

ADÉLE.

Valeureux chevaliers dont le zèle m'honore,
Plus je sens ce que je vous dois,
Moins je puis devant vous oser fixer mon choix,
Et nommer cet appui que mon malheur implore.

LE CHŒUR.

Nous respectons votre desir.
Il faut céder; il faut vous plaire:
Mais hâtez un choix nécessaire.
Heureux qui pourra l'obtenir!

(Couci sort, ainsi que les autres chevaliers.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

ADÉLE, RAIMOND.

RAIMOND.

NON, non, je ne crains point que votre cœur balance
Sur le choix d'un vengeur quand Raimond y prétend.

ADÉLE.

Que peut, pour me servir, tenter votre vaillance?
Le rang de chevalier....

RAIMOND.

Je l'obtiendrai, ce rang.
Votre aveu qui m'est dû, je l'obtiendrai de même.

ADÉLE.

C'est vainement, Raimond, que votre amour l'attend.

RAIMOND.

O surprise, ô douleur extrême!
Et je me crus aimé!... Qu'ai-je dit? ... Pardonnez.

ADÉLE.

Vous connoissez mon cœur, et vous le soupçonnez!

Digitized by Google

Faut-il donc que pour moi cet aveu vous conduise
Dans un péril affreux que l'amour vous déguise ?

RAIMOND.

Me parler de péril, c'est y guider mes pas.

ADÉLE.

Quelle en sera la récompense
Si vous échappez au trépas ?

RAIMOND.

Mon devoir accompli, la gloire, et l'espérance.

ADÉLE.

Ah! Prenez pitié de mon sort.
Cruel! Quelle est donc votre attente ?
Quoi! vous voulez que je consente
Que vous braviez pour moi la mort!
Au nom de notre amour fidelle,
Cessez d'augmenter mes douleurs.
Vivez pour aimer votre Adéle;
Vivez pour essuyer mes pleurs.

RAIMOND.

Je n'écoute plus rien qu'un courroux légitime.
Que j'aime les périls que mon cœur va braver!
L'univers vous doit son estime;

Digitized by Google

Mon bras doit vous la conserver.
Je vais servir la vertu même.
Le triomphe n'est point douteux
Quand on combat encor pour la Beauté qu'on aime,
Lorsque l'on combat sous ses yeux.

ADÉLE.

Eh bien, je vous remets le soin de me défendre.
Combattez; vous serez vainqueur.

RAIMOND.

La Justice et l'Amour sont unis à l'Honneur;
Votre gloire en peut tout attendre.

ADÉLE,

(en sortant.)

Puissé-je encore, un jour, vous devoir mon bonheur!

RAIMOND.

Que mon cœur est heureux! Il a dû vous comprendre.

(Il va pour entrer, par la porte du fond, dans l'appartement du comte de Ponthieu, lorsqu'il apperçoit Alphonse qui s'avance vers celui d'Adéle.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

RAIMOND, ALPHONSE, DEUX ÉCUYERS.

RAIMOND,

(se plaçant entre Alphonse et l'appartement de la princesse.)

ARRÊTEZ, arrêtez, perfide chevalier.
Venez-vous insulter encore à l'innocence?
Votre aspect pour Adéle est lui seul une offense.
Vous ne sauriez la voir, ni vous justifier,
Ni vous soustraire à la vengeance.

ALPHONSE.

Et de quel droit, Raimond, ainsi me parles-tu?

RAIMOND.

De quel droit, quand le sang m'unit avec Adéle,
Quand j'ai causé votre erreur criminelle?
Rendez hommage à sa vertu;
Rendez-le aux yeux de tous, ou je m'arme pour elle.
Le rang de chevalier fut promis à mon zèle;
Je connois ses devoirs sacrés.

Digitized by Google

ALPHONSE.

Sans doute aussi vous me les apprendrez.

RAIMOND.

Tout chevalier doit avoir en partage
La franchise et la loyauté;
Doit sur-tout armer son courage
Pour servir la Vertu, pour venger la Beauté.

Vous reconnoissez-vous à ces traits?

ALPHONSE.

Quel outrage!
Quoi! faut-il que mon rang retienne mon courroux!
Tu veux venger Adéle, ou du moins la défendre;
L'honneur est grand pour toi quand tu braves mes coups.
Mais un motif plus cher te porte à l'entreprendre.

RAIMOND.

Et quand un intérêt plus tendre,
Quand l'amour même animeroit mon cœur?

ALPHONSE.

Ah! si je le croyois!

RAIMOND.

Eh bien, j'adore Adéle.

Digitized by Google

Amant infortuné, mais, malgré mon malheur,
Amant, s'il se peut, digne d'elle,
J'ai son aveu du moins pour prendre sa querelle;
J'ai son aveu pour être son vengeur.

ALPHONSE.

Il l'aime!... Il est aimé.

(Jetant son gant à Raimond qui le relève, et s'adressant ensuite à ses écuyers dont l'un sort.)

Qu'on ouvre la barrière.

RAIMOND,

(regardant fièrement Alphonse.)

Des faveurs du Destin ce n'est pas la dernière.

ALPHONSE.

Mais deviens chevalier pour t'armer contre moi.
Si ton prince, imploré par toi,
Te refusoit un rang qu'il doit à ta vaillance,
Viens, et tu l'obtiendras. Je t'en donne ma foi.

RAIMOND,

(saisissant vivement la main qu'Alphonse lui présente.)

Je la reçois.

ALPHONSE.

Ainsi j'assure ma vengeance.

Digitized by Google

Votre rang, tout s'oppose à ce noble courroux.

LE COMTE.

L'Honneur, l'Honneur commande; il guidera mes coups;
Il rallume en mon cœur le feu de la jeunesse.

RAIMOND.

Tant de lauriers honorent votre front!

LE COMTE.

Quels lauriers, s'il me reste à gémir d'un affront!

RAIMOND.

C'est à moi de venger Adéle;
Ne résistez plus à mes vœux.
Sachez qu'un défi glorieux,
M'engage à combattre pour elle.
Laissez vaincre mes jeunes mains.
Loin d'être mon rival quand la Gloire m'appelle,
Contentez-vous de servir ses desseins,
Et d'être à jamais mon modèle.

LE COMTE,

(après quelques momens de réflexion, et d'abord à part.)

Mais, en bravant aujourd'hui le trépas,
J'expose un bien plus cher mille fois que ma vie.
Puis-je venger une fille chérie?

Si

Digitized by Google

Si l'âge trahissoit mon bras!
Combattez, cher Raimond. Ma juste confiance
N'a point à craindre de regrets.
Mais comment m'acquitter jamais?...

RAIMOND.

Armez mon bras pour la vengeance.
C'est là le premier des bienfaits.

LE COMTE.

Allez, et que ma cour se rende en ma présence.

(Raimond s'éloigne avec empressement.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LE COMTE.

Tout me dit qu'il sera vainqueur,
Son zèle, ses exploits et son jeune courage.
Il va punir un odieux outrage,
Consoler ma vieillesse et finir mon malheur.
Mais si je n'ai formé qu'une vaine espérance!
J'aurai perdu le droit de servir l'innocence;
Tu gémiras, ma fille, en proie au déshonneur;
Et je vivrai! Quels tourmens pour mon cœur!

Chassons une crainte importune;
Attendons encor d'heureux jours.
Comment redouter la Fortune
Quand le ciel nous doit son secours?

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, RAIMOND, ADÉLE, COUR DU COMTE, CHEVALIERS, LEUR SUITE.

(Les chevaliers qui se sont offerts à venger la princesse sont Robert de France comte de Dreux, Bouchard de Créqui, Raoul de Beauveau, Bertrand de la Tour, Alain de Rohan, Jean d'Aumont, Thibaud de Montmorenci, Mathieu de Mouchi, Jean de Brienne, Raimond de Mailli, Thibaud de Gouffier, Enguerrand de Couci. Comme chevaliers bannerets, ils ont, chacun, à leur suite, deux chevaliers, deux écuyers et deux pages parés des livrées de leurs chefs qui se placent avec eux aux côtés et dans le fond du théâtre, en formant ainsi le cadre du tableau lorsque l'on arme Raimond chevalier.)

LE CHŒUR DES DAMES,

(environnant Adéle.)

QUE ce spectacle vous rasssure ;
Adéle, on vous accuse en vain.
Nous allons armer la main.

Digitized by Google

Qui doit venger votre injure.

LE COMTE,

(à Raimond, après avoir pris de la main d'une dame l'épée qui doit être remise au nouveau chevalier.)

Hâtez-vous, ô jeune guerrier,
De monter à ce rang que votre cœur envie!
Jurez, pour toute votre vie,
De remplir les devoirs d'un loyal chevalier.

RAIMOND,

(à genoux, après avoir mis la main sur l'épée.)

Je jure de servir ma patrie et la terre,
De servir la Beauté, d'être franc, généreux,
De protéger le foible et tous les malheureux,
De faire au crime une éternelle guerre.
Ciel, ô ciel, qu'on ne peut attester vainement,
Écoute, et reçois mon serment.

(Le comte pose trois fois l'épée sur les épaules et la tête de Raimond, et lui donne l'accolade. Raimond se relève, et les dames lui donnent successivement le casque, la lance et l'écu qu'il remet à ses écuyers.)

ADÉLE.

Guerrier intrépide et sensible,

Digitized by Google

Soyez mon chevalier, et portez mes couleurs.

(Elle se dépouille de son écharpe, et la donne à Raimond qui la porte vivement sur ses lèvres, et la place sur lui.)

RAIMOND.

Comment ne pas être invincible
Quand vous m'avez choisi pour finir vos malheurs?

LE COMTE,

(donnant l'épée à sa fille qui la remet à Raimond.)

Remettez-lui ce fer.

RAIMOND.

Que le crime frémisse!
Ce fer sera votre vengeur.

(Il met l'épée à son côté.)

LE COMTE,

(à sa fille.)

C'est le glaive de la Justice
Remis aux mains de la Valeur.

TRIO.

RAIMOND.

Je sens redoubler ma vaillance:
Tyrans, oppresseurs, tremblez tous.
On va reconnoître à mes coups,

Digitized by Google

Et la Justice, et la Vengeance.

LE COMTE,

(à sa fille.)

On va reconnoitre à ses coups,
Et la Justice, et la Vengeance.

ADÉLE.

O Mort! Il va braver tes coups
Pour mon honneur, pour ma vengeance.

RAIMOND.

Je suis chevalier, et François;
La gloire sera mon partage.

LE COMTE.

Il est chevalier, et François;
La gloire sera son partage.

RAIMOND.

Mon œil enchanté n'envisage
Que des périls et des succès.

LE COMTE.

Le ciel guidera son courage;
Le ciel préside à ses succès.

ADÉLE.

Ciel, ô ciel, conduis son courage;

Digitized by Google

Ciel, daigne assurer ses succès.

❀

LE COMTE,

(à Raimond.)

Rien ne s'oppose plus à votre impatience.

RAIMOND,

(regardant Adéle.)

Allons, en triomphant, consoler l'innocence.

LE CHŒUR.

Volez à la voix de l'Honneur;
Venez, couronné par la Gloire,
Recevoir, après la victoire,
Des prix plus doux pour votre cœur.
Le guerrier qui revient vainqueur,
Est charmant aux yeux d'une Belle:
Son triomphe se renouvelle
Dans le sein même du bonheur.

(Pendant le chœur, Raimond s'incline devant Adéle, s'arme, et, conduit par une dame, sort avec toute la cour.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente, sur le devant, un bois. Dans le milieu, plus loin, est une lice entourée de barrières, et terminée par une grande tente. Aux côtés sont des gradins décorés de tapis. Un côteau forme le fond du théâtre. On place des officiers des lices aux entrées des barrières qu'ils ferment quand les écuyers, précédés d'un héraut d'armes, ont rangé dans la lice les écus des combattans, et ceux des chevaliers qui se sont offerts à combattre. Sur le devant, et sous une tente, est un gradin pour Adéle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÉLE, DAMES D'ADÉLE.

(Adéle, sortant de sa tente, s'approche des barrières. Alors les

Digitized by Google

sentinelles font un mouvement en avant pour arrêter ses pas. Elle revient sur le devant du théâtre, après avoir douloureusement regardé la lance de Raimond, parée de ses couleurs.)

ADÉLE.

TRISTE et funeste incertitude,
Que vous me causez de tourmens!
Tout, dans ces malheureux momens,
Redouble mon inquiétude.

Cruels apprêts! Terribles lieux!
Quel sang va couler à mes yeux!
O douleur! Si Raimond remporte la victoire,
Je n'ose espérer d'être à lui:
S'il est vaincu, je perds tout aujourd'hui;
Je perds mon amant et ma gloire.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ADÉLE, LE COMTE, DAMES D'ADÉLE.

LE COMTE.

CHÈRE Adéle, joignons notre espoir et nos vœux.
Va ; tes vertus, ma fille, auront leur récompense.
Le ciel secondera le mortel généreux
Qui t'a juré de venger ton offense.

ADÉLE.

Ciel, mon cœur t'est connu ; veille pour ma défense.

Digitized by Google

SCÈNE III.

ADÉLE, LE COMTE, COUCI, DAMES D'ADÉLE.

COUCI.

Les combattans sont prêts; seigneur, on n'attend plus
Que vos ordres précis, vos ordres absolus
Pour les conduire dans la lice.

LE COMTE.

Puissant arbitre des humains,
Laisse, laisse agir ta justice!
Entends nos vœux; sois nous propice:
L'Innocence vers toi lève ses foibles mains.

Mais c'est trop, cher Couci, différer ma réponse.
Fais hâter le combat, et que le ciel prononce.

(Il fait un signe à Couci qui va porter ses ordres.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ADÉLE, LE COMTE, DAMES D'ADÉLE.

ADÉLE,

(s'avançant vers son père avec les signes d'une vive inquiétude.)

QUELLE sombre douleur vos yeux me laissent voir!

LE COMTE.

Livrons notre ame à l'espérance
Qui devient pour nous un devoir.
Mais que n'est-il passé l'instant de ta vengeance!

ADÉLE.

Ah! Ces funestes mots réveillent ma terreur.
Vous craignez pour mon défenseur!
Je ne le verrois plus qu'à son heure dernière,
Que mourant sous la main d'un coupable vainqueur!
Que vois-je?... Le fer brille!... Il a percé son cœur!...
Son sang a rougi la carrière!

(Dans le plus grand désordre.)

O mon amant, tu meurs, et je n'expire pas!

Digitized by Google

LE COMTE,

(s'approchant vivement de sa fille avec la plus grande surprise.)

Ton amant!

ADÈLE.

Qu'ai-je dit? Hélas!

(Avec force.)

Oui, j'adorois Raimond quand votre ordre suprême,
Malgré mes vœux secrets, malgré ma peine extrême,
Disposa de ma main.
Je voulus étouffer cet amour dans mon sein;
Mais qu'on est foible quand on aime!
Que j'ai vainement combattu!
Comment vaincre un amour qu'a produit la vertu?

LE COMTE.

Jette-toi dans le sein d'un père.

(Il repousse la princesse qui vient dans ses bras.)

Non, non; je suis indigne, et du jour, et de toi.
Le nom de père, ô ciel! n'est donc plus fait pour moi:
J'en ai trahi le sacré caractère.

Tremblez, tremblez, pères cruels;
Voyez des regrets éternels

Digitized by Google

Dans l'abus de votre puissance.
Le plus affreux des châtimens,
C'est le malheur de nos enfans
Quand il est né de leur obéissance.

Mais ton cœur ne put-il s'ouvrir
Lorsque je t'arrachai ta fatale promesse?
Pourquoi me cacher ta tendresse?

ADÉLE,

(très-douloureusement.)

Vous commandiez, mon père, et je dus obéir.

DUO.

LE COMTE.

Lance ta foudre sur ma tête;
Punis, ô ciel, ma cruauté!

ADÉLE.

Arrête, juste ciel, arrête;
Mon cœur réclame ta bonté.

LE COMTE.

Quoi! tu veux qu'un père coupable
Traîne une vie insupportable,
Si le Sort t'opprime aujourd'hui!

Digitized by Google

ADÉLE.

Si le Sort funeste m'opprime,
Songez que sa triste victime,
Doit trouver en vous un appui.

LE COMTE.

Moi, ton appui!

ADÉLE.

Vous que j'implore.

LE COMTE.

Puis-je vivre quand je m'abhorre,
Moi qui tyrannisai ton cœur?

ADÉLE.

Dois-je m'en souvenir encore
Quand vous pleurez sur mon malheur?

LE COMTE.

Que je te plains! Que tu m'es chère!

ADÉLE.

Que je vous aime, et vous révère!

ENSEMBLE.

Sort cruel! Est-ce donc sur nous,

LE COMTE.

Sur une fille si tendre,

Digitized by Google

ADÉLE.

Sur le père le plus tendre,

ENSEMBLE.

Que devoit tomber et s'étendre
Ton fatal courroux.

(On entend la marche annonçant l'arrivée des combattans qui s'avancent, ainsi que leur cortége, sur le théâtre. Le comte, Adéle et les dames qui l'accompagnent, vont se placer sur le gradin du devant de la scène. Toutes les parties du cortége défilent alors devant la princesse.)

SCÉNE

Digitized by Google

SCÈNE V.

LE COMTE, ADÉLE, DAMES D'ADÉLE, ALPHONSE, RAIMOND, JUGES DU CAMP, CHEVALIERS, ÉCUYERS, PAGES, ROI D'ARMES, HÉRAUTS, OFFICIERS DES LICES, MÉNÉTRIERS.

(Huit officiers des lices ouvrent la marche, et sont suivis d'autant de ménétriers jouant de leurs instrumens, de quatre écuyers et de deux pages des combattans, du roi d'armes, des hérauts, des juges, d'Alphonse et de Raimond que conduisent deux chevaliers parrains, des chevaliers qui se sont présentés pour combattre, de leurs écuyers et pages, et des autres officiers des lices.)

(Les quatre écuyers des combattans sont armés d'une épée nue, et d'une hache d'armes.)

(L'écu d'Alphonse est peint du blason de sa maison, et celui de Raimond est blanc.)

(Les juges, suivis d'Alphonse et de Raimond, s'arrêtent sur le devant de la scène. Le roi d'armes, ainsi que les hérauts, sont près

Digitized by Google

d'eux, mais en arrière, et sans pourtant cacher l'entrée de la lice.)

UN JUGE,

(montrant la lice aux deux combattans.)

AVANT d'entrer dans la carrière,
Songez que le ciel attesté
Charge sa justice sévère
De s'armer pour la vérité.

ALPHONSE.

Hérauts, qu'on ouvre la lice.
Nobles juges de l'Honneur,
Garantissez la valeur
Des piéges de l'artifice.

LES JUGES ET LE CHŒUR.

Annoncez le combat, éclatez jusqu'aux cieux,
Éclatez, bruyante trompette :
Que l'écho s'anime, et répète
Vos sons brillans et belliqueux.

(Au début de ce chœur, les barrières s'ouvrent.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, COUR DU COMTE, PEUPLE.

(Tout le cortége se met en mouvement sur la marche, et traverse la lice avec les combattans.)

(La première division des officiers des lices va se placer derrière la tente et les siéges destinés aux juges.)

(Les chevaliers qui se sont présentés pour venger la princesse, se mettent aux côtés des juges, et s'asseyent comme eux.)

(Les chevaliers suivans, les écuyers, les pages se placent derrière les chevaliers.)

(Le roi d'armes et les hérauts sont auprès des juges, mais en avant, et plus bas.)

(Les ménétriers sont rangés aux deux côtés, contre la partie supérieure des gradins de la cour.)

(Les deux écuyers des combattans sont aux angles extérieurs de la partie supérieure de la lice.)

(L'autre division des officiers des lices se range sur les côtés des

Digitized by Google

barrières, en dehors, et au dessous des gradins sur lesquels sont déja les dames de la cour, et des chevaliers debout derrière elles. Le peuple garnit le côteau.)

LES JUGES,

(aux deux combattans qui sont à genoux devant eux, et ne se relèvent qu'après le morceau suivant.)

CÉDEZ au feu qui vous anime;
Le ciel va découvrir
L'innocence, ou le crime:
Allez vaincre, ou périr.

(Alphonse et Raimond, précédés du roi d'armes et des hérauts, et conduits par les chevaliers parrains, entrent dans la lice. Le roi d'armes et les hérauts vont reprendre ensuite leur place, et les chevaliers parrains se rangent auprès des écuyers des combattans. Les officiers des lices ferment les barrières. Tous ces différens mouvemens s'exécutent pendant les chœurs qui suivent.)

LE CHŒUR DES HOMMES.

Frappez, et que le coupable
Sous le fer impitoyable
Gémisse et soit abattu.

LE CHŒUR DES DAMES.

Raimond, que ta confiance

Digitized by Google

Soit égale à ta vaillance :
Combats; venge la vertu.

(Le roi d'armes impose silence en élevant sa main de justice. On n'entend plus qu'un roulement de timballes.)

(Alphonse et Raimond se donnent alors la main, s'embrassent, et combattent avec la hache.)

(Raimond, frappé sur la tête, chancelle un moment, et laisse échapper sa hache.)

(Adéle s'évanouit dans les bras de son père.)

LE CHŒUR DES DAMES.

Quel malheur effroyable!
O moment redoutable!

(Le roi d'armes impose silence pour la seconde fois, en levant sa main de justice.)

(Alphonse et Raimond combattent alors avec l'épée, après avoir jeté leur bouclier.)

(Raimond blesse Alphonse qui chancelle, tombe, veut se relever, et retombe mort.)

LE CHŒUR.

Quel instant! Quel bonheur pour nous!
Chantons cette juste victoire :
Chantons à l'envi, chantons tous

Digitized by Google

Le vainqueur, Adéle, et leur gloire.

(On enlève le corps d'Alphonse.)

ADÉLE,

(revenant de son évanouissement.)

Qu'entends-je?

LE COMTE,

(tenant sa fille dans ses bras.)

Bannis ta frayeur.
Raimond est digne de te plaire;
Raimond est vainqueur.

ADÉLE,

(avec transport.)

Ah! mon père!...

LE COMTE,

(lui montrant Raimond qui s'approche d'elle.)

Regarde, et chéris ton vengeur.

RAIMOND,

(à la princesse.)

Le ciel a prononcé; le ciel vous justifie.
Il a conduit le bras qui servoit son courroux.
Il a dû veiller sur ma vie
Lorsque j'ai combattu pour vous.

Digitized by Google

LE COMTE,

(prenant la main de sa fille, et l'unissant à celle de Raimond.)

Aimez-vous à jamais de l'amour le plus tendre.

RAIMOND,

(avec une surprise mêlée de la joie la plus vive.)

Je pourrois être heureux!

LE COMTE.

Oui, ma fille est le prix
De l'amant adoré qui vient de me la rendre.
Que j'embrasse à la fois son vengeur et mon fils.

(Il embrasse Raimond.)

RAIMOND.

Croirai-je à mon bonheur? Parlez, charmante Adéle.

ADÉLE

Oui, les vœux d'un amour si tendre, si fidelle,
Raimond, enfin sont accomplis.

RAIMOND.

Ah! que ne vois-je ici mon père!

LE COMTE.

Ce jour me réunit avec lui pour jamais,
Et je vais réparer les torts de ma colère.
Le moment du bonheur est celui des bienfaits.

Digitized by Google

FINALE.

LE COMTE.

Chassez de funestes alarmes ;
Goûtez le prix d'un si beau jour.

RAIMOND.

Chassons de funestes alarmes ;
Goûtons le prix d'un si beau jour.

ADÉLE, RAIMOND.

L'Hymen vient essuyer les larmes
Qu'on a vu répandre à l'Amour.

LE COMTE, ADÉLE, RAIMOND.

Chassons de funestes alarmes ;
Goûtons le prix d'un si beau jour :
L'Hymen vient essuyer les larmes
Qu'on a vu répandre à l'Amour.

LES MÊMES ET LE CHŒUR.

Que l'Hymen et l'Amour ensemble
Forment un spectacle enchanteur !
Le doux lien qui les rassemble
Resserre avec eux le bonheur.

LE COMTE ET LE CHŒUR.

On aime à voir la jeunesse

Digitized by Google

Quand une pure tendresse
La comble de ses douceurs;
Comme la jeune verdure
Qui promet à la nature
Des tributs charmans de fleurs.

LE COMTE, ADÉLE, RAIMOND, LE CHŒUR.

Que l'Hymen et l'Amour ensemble
Forment un spectacle enchanteur!
Le doux lien qui les rassemble
Resserre avec eux le bonheur.

(Le comte et sa fille vont s'asseoir sur leur gradin. Raimond est debout auprès de la princesse.)

Digitized by Google

SCÈNE DERNIÈRE.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, TROUPE DE TROUBADOURS ET DE JONGLEURS.

(Les dames présentent à Raimond une couronne de laurier et des écharpes dont elles se dépouillent. Unies aux chevaliers, elles rendent hommage à la princesse.)

UN TROUBADOUR ET LE CHŒUR.

AGRÉEZ un doux présage,
Jeune et fortuné vainqueur,
Quand votre ame se partage
Entre l'amour et l'honneur:
Tour à tour charmant et terrible,
Vous verrez couronner vos vœux;
L'amant sera toujours heureux;
Le guerrier toujours invincible.

(Entrée de troubadours des deux sexes.)

UN TROUBADOUR.

Quand l'Hymen unit deux amans,

Digitized by Google

Combien sa chaîne doit leur plaire !
Ils peuvent s'aimer sans mystère,
Se consacrer tous leurs momens :
Les biens que l'Amour fait éclore
Naissent sans trouble dans leur cœur ;
Chaque jour, la riante Aurore
Réveille avec eux le bonheur.

(Entrée de jongleurs des deux sexes.)

UN TROUBADOUR.

Si la terre est embellie
Par les faveurs du printems,
L'Amour pour nous, en tout tems,
Répand des fleurs sur la vie :
Le mal avec lui s'oublie ;
Les plaisirs sont plus charmans.

(Danse des troubadours.)

RAIMOND ET LE CHŒUR.

Volons / Volez dans les dangers ; volons / volez à la victoire ;
Mais donnons / donnez à l'amour des soins plus assidus :

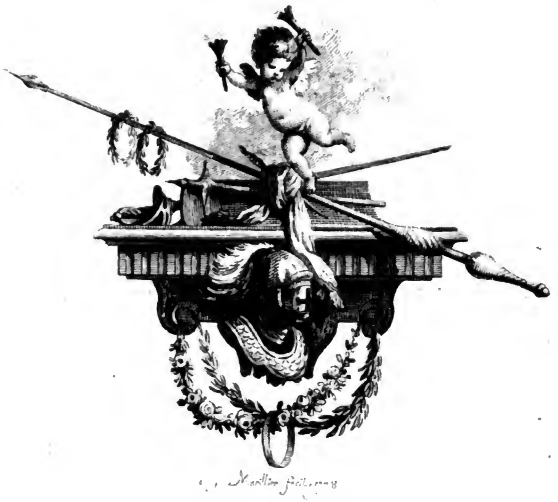
Digitized by Google

L'amour est le prix de la gloire ;
L'amour est l'appui des vertus.

DIVERTISSEMENT GÉNÉRAL.

FIN.

NOTA. Si cet opéra se donnoit à Versailles, les chevaliers combattroient d'abord à cheval avec la lance ; et le ballet de la fin seroit précédé d'un tournoi.



Digitized by Google

LA FÊTE DE FLORE,

COMÉDIE-BALLET

EN UN ACTE,

Représentée à Fontainebleau sur le théâtre de la cour le jeudi 15 novembre 1770, et sur le théâtre de l'académie royale de musique, pour la première fois, le 18 juin 1771.

La musique est de Trial, l'un des directeurs de l'Opéra. Quelques changemens faits dans cet ouvrage, ainsi que l'inconstance du goût, occasionneront sans doute, et bientôt, une musique nouvelle.

Digitized by Google

PERSONNAGES
CHANTANS, OU DANSANS.

HYLAS, berger, amant d'Eucharis.
EUCHARIS, prêtresse de Flore.
CÉPHISE, bergère.
BERGERS, BERGERES.
PASTRES, PASTOURELLES.

(La guirlande d'Eucharis est blanche ; celle de Céphise est couleur de rose, et celle d'Hylas verte.)

La scène est en Thessalie.

Digitized by Google

LA FÊTE DE FLORE,

COMÉDIE-BALLET.

Le théâtre représente un bocage. Dans le fond est une espèce de sanctuaire où se voit un autel sur lequel est la statue de Flore. Ce sanctuaire présente deux autres ouvertures formées par le jeu des arbres, de manière qu'on peut parvenir à l'autel, ou descendre sur le devant de la scène par ces passages. Au pied de l'autel, sont des guirlandes et couronnes de fleurs. Sur un angle du devant de cet autel, sont deux guirlandes, l'une blanche et l'autre verte enlacées, et très en vue des spectateurs, afin qu'ils puissent voir l'action qui doit en résulter tant à la fin de la première scène que dans la scène septième.

Digitized by Google

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHISE.

AMOUR, prête-moi tous tes charmes;
Lance par moi tes traits vainqueurs :
Sans jamais sentir tes alarmes,
Que je les porte au fond des cœurs.
Avec plus d'art l'indifférence,
Se sert des moyens de charmer :
C'est pour mieux servir ta puissance
Que je ne veux jamais aimer.
Amour, prête-moi tous tes charmes;
Lance par moi tes traits vainqueurs :
Sans jamais sentir tes alarmes,
Que je les porte au fond des cœurs.

Hylas a le cœur tendre, et je n'ai pu lui plaire!
Trompé par mon adresse, il a fui sa bergère;
Mais, en ce jour de fête, il revient plus épris;

Il

Digitized by Google

Il unit son hommage à celui d'Eucharis.
Suivons, pour me venger, le dépit qui m'éclaire.

(Céphise, tenant sa guirlande à la main, l'unit à la guirlande verte placée sur un des angles de l'autel, et jette derrière la guirlande blanche.)

(On entend une symphonie annonçant l'arrivée des bergers, pastres, bergères et pastourelles.)

Mais déja nos bergers s'avancent vers ces lieux.
Pour remplir mes projets, profitons de nos jeux.

(Elle sort par le fond du théâtre.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

EUCHARIS, BERGERS, BERGÈRES, PASTRES, PASTOURELLES.

(Les bergers et bergères portent des fleurs et des fruits sur l'autel de Flore.)

LE CHŒUR.

RIVALE de la jeune Aurore,
Fille riante du Printems,
Reçois de nous, charmante Flore,
L'hommage pur de tes présens.
Il n'est point de plus doux encens
Que les fleurs que tu fais éclore.

(Les pastres et pastourelles vont, en dansant, jeter sur la statue de Flore de nouvelles fleurs.)

EUCHARIS ET LE CHŒUR.

Un dieu bienfaisant
Forma la nature;
La terre, en naissant,

Digitized by Google

Te dut sa parure.
L'amant de Thétis,
Au sortir de l'onde,
Rend le jour au monde;
Mais tu l'embellis.
De tes dons Cypris
Souvent se couronne;
Les amans chéris
En parent son trône.
Le Plaisir toujours
En fait, sur tes traces,
L'ornement des Grâces,
Les nœuds des Amours.

EUCHARIS.

C'est assez célébrer votre reconnoissance;
Bergers, allez en d'autres lieux
Jouir de tous les biens que Flore vous dispense :
Je vais lui présenter vos vœux.

(Eucharis reste seule sur la scène.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

EUCHARIS.

AH ! qu'un cœur trop sensible est un cruel partage !
Qu'il devient malheureux, ce cœur
Lorsque ses peines sont l'ouvrage
De l'objet de sa tendre ardeur !
Mais je m'arrête trop peut-être
Sur un soupçon injurieux :
Puissé-je bientôt reconnoître
Qu'Hylas n'a point trompé mes feux !

(S'approchant de l'autel, et voyant la guirlande d'Hylas jointe à celle de Céphise.)

Ciel ! Que vois-je ? Quel prix de mon amour sincère !
La guirlande d'Hylas jointe amoureusement
A celle d'une autre bergère !

O douleur ! O cruel tourment !
Brisons une fatale chaîne :

Digitized by Google

COMÉDI

Vengeons-nou
Par le mépris
L'ingrat a don
Non, je ne sai
Peut-il ne plus
Je l'aimois d'u
O douleur ! O
Brisons une fa
Vengeons-nou
Par le mépris

Digitized by Google

SCÈNE IV.

EUCHARIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

DANS ce jour fait pour le plaisir
Pourquoi n'en pas goûter les charmes?
Dans vos yeux j'ai lu vos alarmes;
Je viens les partager, je viens les adoucir.

Votre tristesse
S'accroît sans cesse;
Parlez sans détour:
Prêtresse de Flore,
Seriez-vous encore
Victime de l'Amour?

EUCHARIS.

Hélas!

CÉPHISE.

Le tendre Amour vous forma pour sa gloire.

Digitized by Google

Non, la belle Eucharis n'aime point vainement.

EUCHARIS.

Céphise!... Hylas est inconstant.
Ah! qu'il m'en coûte pour le croire!

CÉPHISE.

Regretter un perfide amant,
C'est mériter une nouvelle offense :
Les pleurs que l'Amour répand
Font la gloire de l'inconstance.

EUCHARIS.

Ah! comment de l'ingrat perdre le souvenir?
Non, de mon cœur je ne puis le bannir

CÉPHISE.

De la fleur la plus belle
Voyez le destin.
Chaque matin
Une rose nouvelle
Pare notre sein.
Le plaisir, comme elle,
Change tous les jours
Au gré des Amours.
De ce bien suprême

Digitized by Google

Sachons nous saisir.
Qu'importe qu'il soit le même
Si c'est un plaisir ?

EUCHARIS.

L'Amour léger et volage
N'a que de trompeurs attraits.
Pour plaire aux cœurs qu'il engage,
Du bonheur il offre l'image,
Mais ne le donne jamais.

(Appercevant Hylas qui vient sur la scène.)

Que vois-je ? O dieux ! Hylas s'avance !
Pour lui cacher mes pleurs, évitons sa présence.

Digitized by Google

SCÈNE V.

CÉPHISE, HYLAS.

HYLAS,

(à sa bergère qui s'éloigne, et quitte la scène en le voyant.)

BELLE Eucharis, hélas! quelle injuste rigueur!
Eh quoi! vous me fuyez! O tendresse fatale!

CÉPHISE.

Vengeons-nous; je le dois. Détruisons ma rivale:
Ma gloire l'ordonne à mon cœur.

(Elle s'approche d'Hylas.)

A nos desirs, berger, vous daignez donc vous rendre!
La joie enfin renaît dans nos cœurs attendris.

HYLAS.

Ah! Si je vous suis cher, parlez-moi d'Eucharis.
Parlez. Ne dois-je plus attendre
Que des rigueurs et des mépris?

CÉPHISE.

Loin de succomber à ses peines,

Digitized by Google

L'amant qui gémit sous ses chaînes,
Ne doit songer qu'à les quitter.
L'Amour a des ailes
Pour fuir les cruelles;
Il faut l'imiter.

HYLAS.

Quelle Beauté pourroit encor me plaire?
Eucharis trahit ses sermens.
Il n'est plus de tendre bergère,
Plus de bonheur pour les amans.

Quoi! je n'ai donc plus d'espérance!

CÉPHISE,

(finement.)

L'Amour vous offre une vengeance
Qui vous servira mieux
Qu'une vaine constance.
Hylas, ouvrez les yeux.

Quand l'Amour nous appelle,
S'il nous prescrit un nouveau choix,
Volons à sa voix.

Digitized by Google

Une ardeur nouvelle
Doit nous enflâmer ;
Laissons-nous charmer :
C'est être fidelle
Que toujours aimer.

HYLAS,

(avec la plus vive douleur.)

Abandonné par celle que j'adore,
Que vais-je devenir ?

CÉPHISE,

(toujours finement.)

Et si, plus insensible au feu qui vous dévore,
Son cœur pour un berger...

HYLAS.

Je la voudrois haïr ;
Mais mon cœur l'aimeroit encore.

CÉPHISE,

(d'un ton froid, après un instant d'étonnement et de silence, en regardant Hylas.)

Eh bien, forme de vains desirs ;
Hylas, brûle pour ta bergère ;
Ce n'est qu'en amusant que l'on parvient à plaire :

Digitized by Google

L'ennui toujours suit les tristes soupirs.

L'Amour doit avoir en partage
La légèreté de Zéphir ;
Toujours riant, souvent volage,
Tour à tour changer et jouir :
Dans les larmes, dans l'esclavage,
Ce n'est plus le dieu du plaisir.

(Céphise sort. Hylas, sans jeter un regard sur elle, paroît accablé de douleur.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

HYLAS.

Ils auroient disparu ces tems dignes d'envie!
Plus de bonheur pour moi dans ce fatal séjour!
L'espoir de voir bientôt le terme de ma vie,
Voilà mon seul bien en ce jour.

Amour, amour que je déteste,
Porte ailleurs ton charme vainqueur:
Non, tu n'offres qu'un bien trompeur
Que suit toujours un sort funeste.
Par toi, dans un sensible cœur,
Le plaisir fuit, la douleur reste.
Amour, amour que je déteste,
Porte ailleurs ton charme vainqueur.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

EUCHARIS, HYLAS.

HYLAS.

NE m'enviez-vous plus la douceur de me plaindre?
Cessez-vous d'éviter le malheureux Hylas ?
Quand on n'est plus aimé, que reste-t-il à craindre?
Par-tout je veux suivre vos pas.

EUCHARIS.

Ingrat, cessez de vous contraindre.
Allez vivre heureux loin de moi,
Si l'on peut être heureux en trahissant sa foi.

HYLAS.

Qui ! moi, je vous aurois trahie !

EUCHARIS,

(lui montrant les deux guirlandes sur l'autel.)

Regarde, et vois ta perfidie.

HYLAS.

Quelle main barbare, grands dieux! ...

Digitized by Google

DUO.

EUCHARIS.

J'en crois mon cœur, j'en crois mes yeux,
Et la honte qui vous accable.

HYLAS.

Rendez-moi toujours malheureux ;
Mais ne me croyez pas coupable.

EUCHARIS.

Non, non, je ne veux plus vous voir.
L'amour, je le hais et l'oublie.

HYLAS.

Pouvez-vous m'ôter tout espoir ?
Otez-moi donc aussi la vie.

EUCHARIS.

Parjure amant!

HYLAS.

O sort affreux !

ENSEMBLE.

C'est trop gémir ; brisons nos nœuds.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

EUCHARIS, HYLAS, CÉPHISE.

CÉPHISE,

(rentrée sur le théâtre avant le commencement du duo, mais étant restée fort en arrière d'Eucharis et d'Hylas.)

BERGERS, votre sort m'intéresse.
J'ai pitié de vos pleurs.
J'ignorois qu'on aimât avec tant de tendresse
Quand j'ai préparé vos douleurs.

EUCHARIS.

Vous avez pu?...

HYLAS.

Qu'avez-vous fait, barbare!

CÉPHISE.

Je sens mes torts; je les répare.
Pardonnez-moi d'avoir trop écouté,
Dans l'espoir de troubler une égale constance,
Les conseils que la vengeance

Reçut

Digitized by Google

Reçut de la vanité.

HYLAS.

Chère Eucharis!...

EUCHARIS.

Hylas!...

HYLAS.

Que faut-il que j'espère ?

EUCHARIS.

Lorsque vous m'aimez constamment,
Croyez-vous que je délibère?

HYLAS.

Non, jamais il ne fut de plus heureux amant.

TRIO.

CÉPHISE.

Votre chaîne sera légère:
Hymen, vole et viens la former.

HYLAS.

Que ma chaîne sera légère!

EUCHARIS.

Hymen, vole et viens la former.

CÉPHISE.

Votre bonheur est de vous plaire ;

Digitized by Google

Votre gloire est de vous aimer.

EUCHARIS, HYLAS.

Notre bonheur est de nous plaire ;
Notre gloire est de nous aimer.

CÉPHISE.

Brûlez d'une éternelle flâme ;
Chassez la crainte loin de vous.

EUCHARIS, HYLAS.

Brûlons d'une éternelle flâme ;
Chassons la crainte loin de nous.

CÉPHISE, EUCHARIS, HYLAS.

L'amour est un tourment pour l'ame,
S'il est inconstant, ou jaloux.

CÉPHISE.

Mêlez vos sons aux accens d'alégresse
Qu'on vient encor faire entendre en ces lieux ;
Le souvenir de la tristesse
Doit fuir devant l'amour heureux.

Digitized by Google

SCÈNE DERNIÈRE.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, BERGERS, BERGERES, PASTRES, PASTOURELLES.

EUCHARIS, HYLAS, CÉPHISE, LE CHŒUR.

POUR célébrer notre aimable immortelle,
Que nos chants secondent nos cœurs.
Que notre ardeur digne d'elle,
Renaisse comme ses fleurs.

(Danse des bergers, bergères, pastres et pastourelles.)

EUCHARIS.

Jeunes Beautés, que l'amour vous éclaire.
L'art d'enflâmer n'offre qu'un faux honneur.
Il vous égare, et le seul don de plaire
N'est qu'un plaisir, n'est jamais un bonheur.
Enchaînez-vous par des liens durables;
Pour votre cœur le bonheur est certain.
Ne craignez pas d'en être moins aimables;
Plaire et charmer, voilà votre destin.

Digitized by Google

(Les bergers et bergères, pastres et pastourelles portent des fleurs aux pieds d'Eucharis.)

EUCHARIS, LE CHŒUR.

Aimons dans le bel âge ;
Aimons sans crainte, aimons long-tems.
Amour, règne sur nos beaux ans,
Et règne sans partage.
Non, rien ne dédommage
De tes plaisirs charmans.

Ce que sont au monde
Les feux du printems,
Ton ardeur féconde
L'est pour les amans.

DIVERTISSEMENT GÉNÉRAL.

FIN.

Digitized by Google

ALCESTE,

OU

LE TRIOMPHE D'ALCIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE

DE QUINAULT,

AVEC DE GRANDS CHANGEMENS.

Cet ouvrage doit être mis au théâtre dans le cours de cette année 1785.

La musique est de M. Floquet.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

NULLE gloire à recueillir, et beaucoup de reproches à recevoir, c'est sans doute à quoi j'ai dû m'attendre en retouchant un ouvrage du premier poète de notre théâtre lyrique.

On avoit à peine quelque idée de l'opéra François lorsque Quinault vint à paroître. Trop circonspect sans doute, cet écrivain, si justement célèbre, crut devoir allier dans ses premiers poëmes, à l'exemple des Italiens, le plaisant avec le sérieux, et sacrifier ainsi partie de l'effet de l'action principale. Mais cédant enfin heureusement à l'impulsion de son génie créateur, il osa, d'une main hardie, écarter les chaînes du préjugé. C'est à cette hardiesse que nous devons le chef-d'œuvre d'Armide. Cependant tous ses autres poëmes

Digitized by Google

ont une foule de beautés dignes de lui, mais presque toujours offusquées par des épisodes qui dégradent la majesté de la tragédie.

Comment avoir le courage d'entreprendre un travail ingrat pour enlever des opéra de Quinault ce qui peut leur nuire ? Comment ainsi s'exposer, à la fois, à la critique de ses admirateurs, et de ses détracteurs aujourd'hui si singulièrement multipliés ? Cependant, à la sollicitation de messieurs les intendans des Menus-plaisirs, commissaires du roi pour l'administration de l'opéra, j'osai tenter, en 1775, de rajeunir un des ouvrages de Quinault, de retoucher Alceste que crut devoir prendre pour modèle l'auteur de Castor et Pollux, et dont une main plus habile que la mienne auroit formé l'ouvrage, à tous égards, le plus beau de la scène lyrique. Je le fis, dans l'espérance encore que le public, quelque jour, me sauroit gré d'avoir cherché les moyens de lui rendre

Digitized by Google

des plaisirs que le théâtre ne pouvoit plus lui donner, dont, en quelque sorte, il ne jouissoit plus que par l'opinion; d'avoir ainsi cherché, le premier, à sauver de l'oubli des ouvrages qui, malgré quelques imperfections, laissent cependant loin derrière eux la plupart de nos poëmes modernes. Ai-je réussi? C'est au public impartial à prononcer. Je ne reconnois de bon que ce qui lui plaît, et lui plaît constamment.

Il sera fort facile de sentir les motifs qui m'ont guidé, comme les difficultés diverses que j'ai dû rencontrer souvent pour changer dans une phrase des vers négligés, ou dont les expressions avoient vieilli, pour conserver scrupuleusement les vers heureux auxquels ils étoient joints. On verra que je ne me suis pas permis d'en supprimer un que l'impartialité puisse regretter, un seul qui n'offrît un des défauts dont je viens de parler, ou qui ne fît partie des épisodes d'amours subalternes,

Digitized by Google

épisodes qui, comme plusieurs personnages inutiles, ont disparu du poëme. Pourroit-on se plaindre de n'y voir plus le jovial Straton et le père d'Admète, ce Phérès trop ressemblant par son inaction et sa foiblesse triviale au Phérès d'Euripide, et Thétis, Éole, Diane, Mercure, Caron, Alecton, divinités qui, ne présentant qu'un froid spectacle, altéroient la partie majeure d'un drame, celle de l'intérêt?

J'ai supprimé, j'en conviens, dans Alceste plus de quatre cens vers. J'ose avouer encore que je leur en ai substitué plus de trois cens cinquante, soit pour des développemens jugés nécessaires, soit pour des liaisons, ou des remplacemens, soit pour préparer des effets nouveaux à la musique. Un juste dévouement à la gloire de Quinault pouvoit seul, oui seul, m'engager à joindre mes vers à ceux des siens où les situations lui facilitoient le moyen de répandre, tour à tour, l'énergie et la grâce.

Digitized by Google

Au reste tous les miens seront, ainsi que dans mes œuvres imprimées en 1781, désignés par des guillemets, afin que personne ne puisse donner mes fautes à Quinault. On pourra dire que j'ai pris un soin inutile, et que nos styles ne seront pas confondus, quoiqu'en montrant son rare génie dans la composition du poëme d'Alceste, Quinault ne se fît point voir ce qu'il fut depuis, ne fît pas voir encore le coloriste inimitable de Thésée et d'Armide. Eh bien, loin d'être humilié, loin d'être offensé de cette critique, je puis certifier ici qu'elle ne me déplaira même point, puisqu'elle peut être une espèce d'hommage pour cet homme de génie que personne n'admire plus que moi.

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

PERSONNAGES,

CHANTANS, OU DANSANS.

ALCESTE, princesse d'Yolchos.
ALCIDE.
ADMÉTE, roi de Thessalie.
LYCOMÉDE, roi de Scyros.
CÉPHISE, confidente d'Alceste.
LYCAS, confident d'Alcide.
CLÉANTHE, écuyer d'Admète.
GUERRIERS de Lycoméde et d'Admète.
COUR D'ADMÈTE ET D'ALCESTE, PEUPLE.
NYMPHES DE THÉTIS.
APOLLON, PLUTON, PROSERPINE, LES ARTS, PRÊTRES FUNÉRAIRES, PLEUREURS, PLEUREUSES, OMBRE D'ALCESTE, OMBRES, SUITE DE PLUTON ET DE PROSERPINE, FURIES, DÉMONS, L'OLYMPE.

Digitized by Google

ALCESTE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre offre un port de mer où l'on voit un vaisseau préparé pour une fête. Les côtés du théâtre offrent une partie du temple et des maisons qui encadrent une place d'Yolchos.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCIDE,

(» appuyé, dans une attitude douloureuse, contre une colonne.)

» Rival de mon ami, confident de sa flâme,
» Témoin de cet hymen qui comble tous ses vœux,
» Suis-je assez malheureux?

Digitized by Google

» Fuyons; dérobons lui le trouble de mon ame;
» Fuyons; qu'il ignore à jamais,
» Et ma tendresse, et mes regrets.

» O mon père, ô dieu du tonnerre!
» J'ai mis des tyrans dans les fers;
» J'ai bravé cent monstres divers;
» Mon bras en a purgé la terre.
» Je suis donc soumis à mon tour!
» Quelle honte pour ma mémoire!
» Comment ramener à la Gloire
» Le cœur égaré par l'Amour?

(» Alcide s'appuie contre une colonne, ainsi qu'à la première scène.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ALCIDE, LYCAS, THESSALIENS.

LYCAS.

» QUAND votre ami s'unit avec une princesse
La plus charmante de la Grèce,
Lorsque chacun les suit, seigneur, les fuyez-vous ?

LE CHŒUR,

(dans le temple dont on ne voit point l'entrée.)

Vivez, vivez, heureux époux !

(Alcide fait un mouvement de dépit.)

LYCAS.

Vous paroissez troublé des cris qui retentissent !
Quand deux tendres amans s'unissent,
Le cœur du grand Alcide en seroit-il jaloux !

LE CHŒUR.

Vivez, vivez, heureux époux !

LYCAS.

Vous soupirez, et gardez le silence !

Digitized by Google

ALCIDE.

» Partons, Lycas, partons; sers mon impatience.

LYCAS.

Quoi! dès ce même jour presser votre départ!

ALCIDE.

J'aurai beau me presser; je partirai trop tard.

» J'aime Alceste; Admète l'épouse.

» Conçois-tu l'horrible tourment

» Qu'aigrit dans une ame jalouse

» L'amour par l'amitié combattu vainement?

LYCAS.

» L'amour pour un héros est-il donc si terrible?

» En cessant d'être généreux,

» Cesserez-vous d'être invincible?

» Abjurez de coupables vœux.

ALCIDE.

Le plus grand cœur a sa foiblesse.

Ce n'est qu'en quittant ce séjour

» Que je puis m'arracher à ma fatale ivresse:

Non, ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre l'amour.

LYCAS.

» Du moins ne troublez pas la fête de ce jour.

» Le

Digitized by Google

» Le devoir même vous en presse.
» Pour partir, attendez les ombres de la nuit.

ALCIDE.

» Ah! Que veux-tu de moi? Quelle attente funeste!

LYCAS.

» Éloignez, s'il se peut, le trouble qui vous suit,
Et, le reste du jour, voyez encore Alceste.

ALCIDE.

Eh bien, différons mon départ.
Je te l'avois bien dit; je partirai trop tard.
Je vais la voir aimer un époux qui l'adore;
Je verrai dans leurs yeux un tendre empressement:
Que je vais payer chèrement
Le plaisir de la voir encore!

(Alcide et Lycas retournent dans le temple.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LYCOMÉDE, CÉPHISE.

LYCOMÉDE,

(» précédant Céphise, et seul, pour un moment, sur la scène.)

» ENFIN, je vais punir le mépris de mes feux.
» J'ai donc vu ces amans s'unir devant les dieux,
» Et leur joie éclater jusques dans leur silence!
» Admète se croit trop heureux.
» Quel doux moment pour ma vengeance!
» On vient; contraignons-nous.

(» A Céphise qui s'avance.)

Céphise dans ces lieux!
» Croirai-je que bientôt Alceste va s'y rendre?

CÉPHISE.

» Oui, seigneur, vous pouvez l'attendre.

LYCOMÉDE.

» De sa foiblesse enfin Lycoméde est vainqueur;
» Oui, pour jamais le calme est dans mon cœur.

Digitized by Google

On dut me préférer au roi de Thessalie.
Si, pour sa gloire, l'on publie
Qu'Apollon a daigné lui servir de pasteur,
Je suis roi de Scyros, et Thétis est ma sœur.
» Mais j'ai brisé mes fers; j'échappe à l'esclavage;
» Mais je vois sans regret un hymen qui m'outrage;
» Mais, grâce à ma juste fierté,
J'en ordonne les jeux avec tranquillité.

Quand on est sans espérance,
L'on est bientôt sans amour.
Mon rival a la préférence;
Je perds tout espoir en ce jour.
Quand on est sans espérance,
L'on est bientôt sans amour.

(On entend une symphonie.)

» Mais déja la reine s'avance.
» Hâtons-nous d'ordonner que la fête commence.

(Lycoméde s'éloigne par la partie du théâtre, opposée à celle d'où viennent Alceste, Admète, et leur suite.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÉTE, ALCIDE, SUITE.

LE CHŒUR.

VIVEZ, vivez, heureux époux !
Jouissez des douceurs du nœud qui vous assemble.
Quand l'Hymen et l'Amour sont bien d'accord ensemble,
Que les nœuds qu'ils forment sont doux !

ADMÉTE.

» Ces vœux et ces cris d'alégresse
» Redoublent encor mon bonheur.

ALCESTE.

» Plus je sens pour vous de tendresse,
» Plus ces accens touchent mon cœur.
» Songeons à mériter un aussi tendre hommage.

ADMÉTE.

» Que j'aime à voir en vous éclater la bonté !
» C'est par elle que la beauté
» Nous rappelle les dieux, et devient leur image.

Digitized by Google

DUO.

ALCESTE.

» Que ce peuple chéri ressente nos bienfaits.

ADMÉTE.

» Épargnons-lui jusqu'aux alarmes.

ALCESTE.

» J'en jure par l'Amour.

ADMÉTE.

J'en jure par vos charmes.

ENSEMBLE.

» Ce serment m'est cher à jamais.

LE CHŒUR.

» Vivez, heureux époux; aimez-vous à jamais.

ADMÉTE, ALCESTE.

» Ah! que la jeunesse et le trône
» Sont pour nous des biens précieux!
» Nous pourrons long-tems rendre heureux
» Le peuple qui nous environne.

LE CHŒUR.

» Vivez pour vous aimer, et pour nous rendre heureux.

Digitized by Google

SCÈNE V.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, LYCOMÉDE, SUITE, NYMPHES, TRITONS, MATELOTS.

UNE NYMPHE,

(adressant à la reine le morceau de chant qui va suivre.)

» LE plus doux penchant nous entraîne
» Sur les pas d'un peuple enchanté:
» L'hommage qu'il rend à sa reine,
» Nos cœurs l'offrent à la beauté.

(Les nymphes, accompagnées des tritons, viennent former des danses devant Alceste.)

LA NYMPHE ET LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, il faut vous rendre.
Qu'il est dangereux d'attendre!
Vous perdez d'heureux momens
En cherchant à vous défendre.
Si l'amour a des tourmens,
C'est la faute des amans.

Digitized by Google

(Les matelots, à leur tour, viennent rendre hommage à la reine.)

(Un bruit de clairons se fait entendre.)

LYCOMÉDE.

» Le bruit des clairons nous appelle.
» Princesse, il est tems de jouir
» D'un spectacle nouveau que j'ose vous offrir.

(Lycoméde donne le bras à la reine pour la conduire dans le vaisseau. L'un de ses suivans y mène Céphise, et quand Alcide et le roi s'avancent pour les y suivre, le pont subitement s'enfonce dans la mer.)

ADMÉTE, ALCIDE.

» Dieux ! le pont disparoît !

LE CHŒUR.

O trahison cruelle !

ALCESTE, CÉPHISE.

» O ciel ! viens à notre secours !

ALCIDE.

» Perfide roi !

ADMÉTE.

Ma chère Alceste !

ALCESTE, CÉPHISE.

» O ciel ! viens à notre secours !

Digitized by Google

ALCIDE.

» L'espoir de la venger nous reste :
Laissons les vains discours.

(Le vaisseau de Lycomède part, et disparoît du théâtre, ainsi que d'autres vaisseaux.)

ALCIDE, ADMÉTE, LE CHŒUR.

» Courons, volons aux armes ;
» Préparons nos vaisseaux, fendons le sein des mers.
» Que le tyran qui cause nos alarmes,
» Expire, ou soit chargé de fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente la capitale de Scyros.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYCOMÉDE, ALCESTE, GUERRIERS, CÉPHISE.

LYCOMÉDE.

» NON, rien ne peut toucher mon ame.
» Vainement tous les Grecs, remplis d'un fol espoir,
» Porteroient dans Scyros, et le fer, et la flâme :
» Rien ne sauroit ravir Alceste à mon pouvoir.

ALCESTE.

» Sans pitié, sans remords, pourriez-vous donc me voir?

DUO.

LYCOMÉDE.

Allons, allons; la plainte est vaine.

Digitized by Google

ALCESTE.

Quelle cruauté ! Quelle peine!

LYCOMÉDE.

Je me venge de vos mépris.

ALCESTE.

Quoi ! vous serez inexorable !

LYCOMÉDE.

Cruelle, vous m'avez appris
A devenir impitoyable.

ALCESTE.

» Quoi ! rien ne peut vous attendrir !

LYCOMÉDE.

» Non, rien ne sauroit me fléchir.

ALCESTE.

» Barbare ! Est-ce ainsi que l'on aime ?

LYCOMÉDE.

» Vous verrez par ma fureur même
» Combien mon cœur doit vous chérir.

ALCESTE.

» Ah ! quelle rigueur inhumaine !
» Ciel, veille sur moi dans ce jour.
» Est-ce donc aux traits de la haine

Digitized by Google

» Qu'on peut reconnoître l'amour ?

LYCOMÉDE.

» C'est à tous les traits de la haine

» Qu'on reconnoîtra mon amour.

❀

ALCESTE.

Admète obtint mon cœur dès ma plus tendre enfance.
Nous ne connoissions pas l'Amour, et sa puissance,
» Quand ce dieu nous surprit, et sut nous enchaîner.
Ce n'est pas une grande offense
Que le refus d'un cœur qui n'est plus à donner.

LYCOMÉDE.

Quoi ! l'amant que l'on désespère
Pourroit-il rien examiner ?
Non, je ne puis vous pardonner
D'avoir trop su me plaire.
Que ne m'ont point coûté vos funestes attraits !
Ils ont rempli mon cœur d'une cruelle flâme ;
Ils ont arraché de mon ame
L'innocence et la paix.
Non, ingrate, non, inhumaine,
Non, quelle que soit votre peine,

Digitized by Google

Non, je ne vous rendrai jamais
Tous les maux que vous m'avez faits.

ALCESTE.

» Ai-je, pour vous séduire, employé l'artifice?
» Vous donné-je jamais le plus léger espoir?
» Ah! si ce fut pour vous un malheur de me voir,
» Du Sort suis-je donc la complice?
» Trompé par de coupables feux,
» Vous m'arrachez à ce que j'aime.
» Pouvez-vous être heureux vous-même
» Quand vous faites deux malheureux?

LYCOMÉDE.

» Faire souffrir l'objet qui méprise nos vœux,
» Si ce n'est un bonheur, c'est un plaisir extrême.

ALCESTE.

» Eh bien, si ma douleur ne vous attendrit pas,
» Si rien ne peut calmer votre funeste rage,
» Je saurai venger mon outrage
» Par ma haine et par mon trépas.

LYCOMÉDE.

» Mais l'ennemi paroît, et s'approche en silence!
» Qu'il va payer son imprudence!

Digitized by Google

» Que ce moment est cher à mon juste courroux!
» Renfermés dans ces murs nous saurons les défendre.

ALCESTE.

Ah! cruel, que n'épargnez-vous
Le sang qu'on va répandre!

LYCOMÉDE ET SES GUERRIERS.

Mourons plutôt que de nous rendre.

(Lycoméde contraint Alceste d'entrer dans la ville. Céphise les suit, ainsi que les guerriers qui ferment les portes dès qu'ils les ont dépassées.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ALCIDE, ADMÉTE, TROUPES D'ADMÉTE.

ALCIDE, ADMÉTE.

MARCHEZ, marchez, marchez.
Hâtons-nous de punir des traîtres;
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés.

DUO.

ADMÉTE.

» Je conduis vos pas à la gloire.

ALCIDE.

» Sur mes pas volez à la gloire.

ADMÉTE.

» Quel beau moment pour des guerriers!

ALCIDE.

» La mort n'est rien pour des guerriers.

ADMÉTE.

» Bientôt la main de la Victoire

Digitized by Google

» Va parer vos fronts de lauriers.

ALCIDE.

» On vit au temple de Mémoire
» Quand on meurt couvert de lauriers.

ADMÉTE, ALCIDE.

» Amis, au milieu du carnage,
» Tournez souvent les yeux sur moi.

ADMÉTE.

» Vous verrez un guerrier digne, par son courage,
» De l'honneur d'être votre roi.

ALCIDE.

» Montrez tous, à l'envi, ce que peut le courage
» Près d'Alcide, et pour votre roi.

❀

LE CHŒUR, ALCIDE, ADMÉTE.

Hâtons-nous de punir des traîtres;
Rendons-nous maîtres
Des murs qui les tiennent cachés.
Marchons, marchons. Marchez, marchez.

Digitized by Google

SCÈNE III.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, LYCOMÉDE, TROUPES DE LYCOMÉDE.

LYCOMÉDE,

(paroissant, avec ses troupes, sur les remparts de la ville.)

» Vous flattiez-vous de nous surprendre?
» Venez, venez; c'est trop attendre.
» En vain de toutes parts
» On nous entoure, on nous menace;
» Pour punir votre audace,
» La Mort veille sur nos remparts.

LE CHŒUR DES ASSIÉGÉS.

» En vain de toutes parts
» On nous entoure, on nous menace;
» Pour punir votre audace,
» La Mort veille sur nos remparts.

ADMÉTE.

Perfide, évite un sort funeste.
» Hâte-toi

Digitized by Google

Hâte-toi de me rendre Alceste.

LYCOMÉDE.

J'aime mieux mourir, s'il le faut,
Que de céder jamais cet objet plein de charmes.

ADMÉTE, ALCIDE.

A l'assaut, à l'assaut!

LYCOMÉDE.

Aux armes, aux armes!

LES ASSIÉGEANS.

A l'assaut, à l'assaut!

LES ASSIÉGÉS.

Aux armes, aux armes!

(Les assiégeans battent les murs avec des machines, placent des échelles, et donnent l'assaut.)

ADMÉTE, ALCIDE, LYCOMÉDE.

A moi, compagnons, à moi!

ADMÉTE.

» Suivez Alcide, et votre roi.

ALCIDE.

C'est Alcide
Qui vous guide.
A moi, compagnons, à moi!

Digitized by Google

LES ASSIÉGEANS.

» Que chacun, à l'envi, combatte;
Que l'on abatte
Les tours et les remparts.

ALCIDE, ADMÉTE.

» Frappons; bravons tous les hasards.

ALCIDE.

C'est trop disputer l'avantage.
» A moi, soldats;
» Suivez mes pas.
Je vais vous ouvrir un passage.

(Une partie des guerriers abandonne l'attaque des murs pour suivre Alcide qui renverse, avec sa massue, la principale porte de la ville dont Admète continue d'attaquer les remparts.)

TOUS.

Courage, courage, courage!

(Les assiégés, s'appercevant que leurs remparts sont presque abattus, et que la porte de la ville est brisée, font un dernier effort, par une porte secrette, pour battre les assiégeans. Alcide cependant d'une part, Admète de l'autre, chacun avec une partie des troupes, ont déja pénétré dans la ville, soit par la porte, soit par dessus les murailles où se voit une large brèche.)

Digitized by Google

LES ASSIÉGÉS,

(prenant en flanc les assiégeans qui sont encore en dehors de la ville.)

» Allons; la victoire est à nous;

» Tombez sous nos coups.

LES ASSIÉGEANS.

» La victoire est à nous.

LES MOURANS.

» O mort! O désespoir! O rage!

LES COMBATTANS.

Courage, courage, courage!

LES ASSIÉGEANS,

(repoussant les troupes de Lycoméde.)

» Rendez-vous, ou périssez tous.

(Les guerriers de Lycoméde rendent leurs armes.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ALCIDE, ALCESTE, CÉPHISE, GUERRIERS.

ALCIDE.

TOUT est soumis ; la guerre cesse.
» Je pars, trop aimable princesse ;
» Je vous laisse au pouvoir de votre heureux époux.

ALCESTE.

Seigneur, pourquoi me laissez-vous ?
Quel nouveau soin vous presse ?

ALCIDE.

Vous n'avez rien à redouter ;
Je vais chercher ailleurs des tyrans à dompter.

ALCESTE.

Les nœuds d'une amitié constante
Ne retiendront-ils pas votre ame impatiente ?
Quoi ! la gloire toujours vous doit-elle emporter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.

Digitized by Google

ALCESTE.

C'est votre valeur triomphante
Qui fait le sort heureux que nous allons goûter.
Quelque bonheur que l'on ressente,
» La charmante amitié l'augmente :
Voulez-vous sitôt nous quitter ?

ALCIDE.

Gardez-vous bien de m'arrêter.
Laissez-moi fuir un attrait qui m'enchante.
Non, ma vertu n'est pas assez puissante
Pour répondre d'y résister.
Gardez-vous bien de m'arrêter.

(Il s'éloigne avec précipitation.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ALCESTE, CÉPHISE, GUERRIERS.

ALCESTE.

» Ciel, aurois-je à ce point mérité ta colère ?
» Aurois-je le malheur de plaire à ce héros,
» De payer ses bienfaits en troublant son repos ?
» Craignons d'approfondir un terrible mystère.
» Volons vers mon époux. Puis-je assez, dans ce jour,
» Lui témoigner ma tendre impatience ?
» Qu'elle est douce, grands dieux ! cette reconnoissance
» Qu'inspire, et que ressent l'amour !

(Alceste va pour rentrer dans la ville.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, ADMÉTE, CLÉANTHE, GARDES D'ADMÉTE.

(» Admète blessé paroît porté sur un brancard orné de drapeaux.)

ALCESTE.

AH! quel spectacle funeste!
» J'expire de douleur, d'effroi!

CLÉANTHE.

» Lycoméde a blessé le roi,
» Mais en tombant sous ses coups.

ADMÉTE.

Belle Alceste,
» Chère épouse, mon sort me paroît assez doux
» Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

C'est pour vous voir périr que le ciel me délivre!

ADMÉTE.

Avec le nom de votre époux

Digitized by Google

J'eusse été trop heureux de vivre.
Mon sort est assez doux
Puisque je meurs pour vous.

ALCESTE.

Falloit-il que le sort des armes
Tranchât des nœuds si beaux par un affreux trépas?
Est-ce là cet hymen si doux, si plein d'appas,
Qui nous promettoit tant de charmes?
» Sans toi le jour m'est odieux;
» Le passé, l'avenir, oui, tout me désespère.
» Quoi! la mort fermeroit ces yeux
» Où j'ai lu tant de fois le bonheur de te plaire!

ADMÉTE.

Alceste, vous pleurez!

ALCESTE.

Admète, vous mourez!

(» Alceste, quittant les genoux d'Admète, s'avance vivement sur » le devant du théâtre, en levant les mains vers le ciel.)

» Dieu du jour, protecteur d'un héros que j'adore,
» C'est son épouse en pleurs, c'est l'amour qui t'implore!
» Viens secourir nos cœurs désespérés.

(» Elle revient se jeter aux pieds d'Admète; elle le tient dans

Digitized by Google

» ses bras, en gardant le silence. Les regards des deux époux se » confondent douloureusement pendant quelques momens, après » lesquels Alceste continue ainsi.)

» Ciel! par une mort si funeste,
» Les cœurs d'Admète et d'Alceste
Seroient donc ainsi séparés!

» Dieu du jour, protecteur d'un héros que j'adore,
» C'est son épouse en pleurs, c'est l'amour qui t'implore!
» Viens secourir nos cœurs désespérés.

(» Elle retombe dans les bras d'Admète.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, APOLLON, LES ARTS.

(Apollon paroît sur son char, environné des Arts grouppés sur différens nuages.)

APOLLON,

(au roi.)

LA lumière aujourd'hui te doit être ravie;
Il n'est qu'un seul moyen de prolonger ton sort.
» Si quelqu'autre pour toi se dévoue à la mort,
» Le Destin te rend à la vie.
Reconnois si quelqu'un t'aime parfaitement.
» Son trépas lui promet une immortelle gloire.
Les Arts vont élever un pompeux monument
Pour en conserver la mémoire.

LE CHŒUR.

» Reçois, dieu puissant,
» Reçois pour hommage

Digitized by Google

» L'amour qu'à jamais t'engage
» Notre cœur reconnoissant.
» La crainte cesse.
» Moment enchanteur !
» Que l'alégresse
» Succède à la douleur.

(Les Arts descendent pour élever le monument, et, dans le même moment, Apollon remonte aux cieux. On emporte Admète dans la ville où les autres personnages rentrent aussi.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente un monument élevé par les Arts. Un autel vide paroît dans le milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCESTE, CÉPHISE, FEMMES D'ALCESTE, PEUPLE.

ALCESTE,

(à ses femmes qui l'environnent, et l'entraînent sur la scène.)

AH! du moins attendez que la mort nous sépare.
Ah! pourquoi nous séparez-vous?
Quelle pitié barbare
Vous presse d'arracher Alceste à son époux?
Ah! du moins attendez que la mort nous sépare.

CÉPHISE.

Plus votre époux mourant voit d'amour et d'appas,

Digitized by Google

» Plus leur perte est sensible à son ame attendrie.
Ce sont les douceurs de la vie
Qui font les horreurs du trépas.

ALCESTE.

» Ah ! quelle douleur cruelle
» Ranime mes sens éperdus !
» L'objet d'un amour si fidelle,
» Mes yeux, vous ne le verrez plus.
» Je l'entends, et sa voix m'appelle ;
» Mais nos regrets sont superflus.
» Dieux cruels, dieux impitoyables,
» Vous voyez notre désespoir !
» Faut-il faire des misérables
» Pour signaler votre pouvoir ?

Eh quoi ! ne verra-t-on personne
Qui, pour sauver son roi, veuille perdre le jour ?
Le devoir, l'amitié, le sang, tout l'abandonne.
» Que sont pour moi sans lui la vie et la couronne ?
» Il sera sauvé par l'amour.

(Alceste sort suivie de Céphise.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

CLÉANTHE, LE PEUPLE.

CLÉANTHE.

» ADMÉTE, notre roi, dans un moment expire :
» Il est environné des horreurs du trépas.
» On le plaint, on pleure, on soupire ;
» Mais tous ces vains regrets ne le sauveront pas.

LE CHŒUR.

Hélas ! Hélas ! Hélas !

CLÉANTHE.

» Cour ingrate, foule importune
Dont les rois sont embarrassés,
» Voilà donc ce que la Fortune
» Produit sur les plus empressés !
Faut-il que la mort la plus belle
Donne encore quelques frayeurs ?
Le prix d'une gloire immortelle
N'a-t-il plus de droits sur les cœurs ?

Digitized by Google

(» Après quelques momens de silence, et quelques regards jetés » de tous les côtés sur le peuple qui l'entoure.)

» C'en est fait; l'Honneur parle, et rien ne m'intimide.
» Mourons.

LE CHŒUR,

(» s'avançant vivement vers lui pour s'opposer à son action, et » l'arrêtant en effet.)

L'Honneur aussi nous impose ses lois.
» Que le sort promptement décide
» Qui de nous doit mourir pour le meilleur des rois.

Digitized by Google

SCÈNE III.

ADMÉTE, CLÉANTHE, SUITE D'ADMÉTE, PEUPLE.

LE CHŒUR DU PEUPLE,

(entourant Admète avec autant de surprise que de transport.)

» O PRODIGE! O bonheur extrême!
» Rendons grâces au ciel de sa bonté suprême.
» Admète, vivez à jamais
» Pour le bonheur de vos sujets!

ADMÉTE.

» Peuple, que j'aime votre zèle!
» Que je suis flatté de vos vœux!
» Mais, hélas! qu'il est malheureux
» De ne devoir le jour où le Sort me rappelle,
» Qu'au dévouement cruel d'un cœur trop généreux!

Alceste n'aura plus d'alarmes.
Je reverrai ces yeux charmans

Digitized by Google

A qui j'ai coûté tant de larmes.
Que la vie a de charmes
Pour les heureux amans !

Qu'une pompe funèbre
Rende à jamais célèbre
Cet héroïque effort
Qui m'arrache à la mort.

Achevez, dieu des Arts; faites-nous voir l'image
Qui doit éterniser la grandeur du courage
De qui s'est immolé pour moi.
Ne différez pas davantage.

(L'autel s'ouvre; on voit sortir l'image d'Alceste qui s'est percé le sein, et ne tient plus à la vie.)

Ciel, ô ciel ! Qu'est-ce que je voi ?

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ADMÉTE, CLÉANTHE, SUITE D'ADMÉTE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

ALCESTE est morte.

ADMÉTE.

Alceste est morte!

LE CHŒUR.

Alceste est morte!

CÉPHISE.

Alceste a satisfait les Parques en courroux;
Votre tombeau s'ouvroit; elle y descend pour vous:
L'amour, le tendre amour l'emporte
Sur les droits les plus forts, sur les nœuds les plus doux.

ADMÉTE.

Alceste est morte!

LE CHŒUR.

Alceste est morte!

Digitized by Google

ADMÉTE.

Pour sauver ce qu'elle aime, elle a perdu le jour!
O trop parfait modèle
D'un véritable amour!
Alceste si jeune, si belle!
» Elle n'est plus, elle expire pour moi!
» Chère Alceste, le ciel et son pouvoir suprême,
» Les enfers, la mort même,
» Rien, non rien ne pourra me séparer de toi.

(Admète s'éloigne avec précipitation. Il est suivi de Cléanthe et de ses courtisans, qui témoignent la crainte qu'ils ont des suites de son désespoir.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

PEUPLE, PRÊTRES FUNÉRAIRES, PLEUREURS, PLEUREUSES.

(Les prêtres sont vêtus de blanc, et couronnés de cyprès. Les pleureurs et pleureuses en crêpes, et couronnés de fleurs, portent les attributs des pompes funèbres.)

UNE PLEUREUSE.

LA Mort, la Mort barbare
Détruit aujourd'hui mille attraits.
Ah! quelle victime jamais
Fut si belle et si rare!
La Mort, la Mort barbare
Détruit aujourd'hui mille attraits.

LA PLEUREUSE ET LE CHŒUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus.

LA PLEUREUSE.

Tant de beauté, tant de vertus

Digitized by Google

Méritoient un sort moins funeste.

LE CHŒUR.

Alceste, la charmante Alceste,
La fidelle Alceste n'est plus.

LA PLEUREUSE ET LE CHŒUR.

Rendons hommage
» Par nos douleurs
A son image.
Jetons des fleurs;
Versons des pleurs.

(Les pleureurs et pleureuses vont déposer aux pieds de la statue d'Alceste, des vêtemens, des urnes, et des vases de parfums; des fleurs, des couronnes de laurier, et des guirlandes de myrthe.)

LA PLEUREUSE.

» Par nos chants en tous lieux allons peindre sans cesse
» Ses vertus et notre tristesse.

(Les prêtres, pleureurs et pleureuses sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ADMÉTE, SA SUITE, PEUPLE.

ADMÉTE,

(rentrant avec sa suite qui l'environne et le désarme.)

» POURQUOI vous opposer, cruels, à mon trépas?
» Sans Alceste pourrai-je vivre?
C'est pour moi qu'elle meurt, hélas!
Pourquoi m'empêcher de la suivre?
» Pourquoi vous opposer, cruels, à mon trépas?

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ADMÉTE, SA SUITE, PEUPLE, ALCIDE.

ALCIDE.

» Tu me vois retenu sur ce triste rivage
» Par les cris douloureux qu'on entend retentir.
» J'étois déja prêt à partir
» Quand j'ai su ton malheur que mon ame partage.

ADMÉTE.

Je ne verrai donc plus les yeux qui m'ont charmé!
» Je dois la mort d'Alceste à son amour extrême.
J'ai perdu la Beauté que j'aime
Pour avoir été trop aimé.

ALCIDE.

» J'aime Alceste; il est tems de ne plus m'en défendre.

ADMÉTE.

» Vous l'aimez! Que viens-je d'entendre?

ALCIDE.

» Pour servir la Gloire et l'Amour,

Digitized by Google

» Un grand cœur doit tout entreprendre.
» Alceste reverra le jour.
J'irai jusqu'au sombre séjour
Forcer la Mort à me la rendre.

ADMÉTE.

» Allez ; descendez aux enfers.
» Pourquoi le sang des dieux peut-il seul y descendre?
» Allez ; descendez aux enfers,
» Dussé-je vous céder la Beauté que je perds.

ALCIDE.

» Pourrois-tu te résoudre à cet effort suprême?

ADMÉTE.

» Qu'ai-je dit! Ah! quel trouble égare mes esprits!
» Mais partez ; n'importe à quel prix,
» Rendez la vie à ce que j'aime.

ADMÉTE, LE CHŒUR.

Allez, allez, ne tardez pas;
Arrachez Alceste au trépas.

ADMÉTE.

» Rendez la vie à ce que j'aime.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre représente le palais de Pluton et son trône. On voit, d'un côté, la route du Tartare, et de l'autre, celle des Champs Élisées.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLUTON, PROSERPINE, COUR DE PLUTON, SUITE DE PROSERPINE.

LE CHŒUR DES SUIVANS DE PLUTON.

» QUE ce séjour est plein d'attraits
» Quand il nous offre notre reine !
» Tout nous charme, tout nous enchaîne,
» Devoir, amour, plaisirs, bienfaits.

PLUTON,

(» entrant par un côté, tandis que Proserpine entre par l'autre.)

» Enfin le Sort vous rend à mon impatience,

Digitized by Google

» O fille de Cérès, objet de mon amour !

» Combien votre mère, à son tour

» Doit soupirer de votre absence !

PROSERPINE,

(s'approchant tendrement de Pluton.)

» Je ne dois plus sentir, en des momens si doux,

» Que le bonheur d'aimer et de voir mon époux.

DUO.

PROSERPINE.

» Éloignons, oublions les peines

» Qui troublent les tendres desirs.

PLUTON.

» Que la main des rians Plaisirs

» Resserre nos aimables chaînes.

PROSERPINE.

» O jour charmant !

PLUTON.

» Bonheur suprême !

PROSERPINE.

» Je revois un époux amant.

PLUTON.

» Je revois la Beauté que j'aime.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

» O jour heureux, ô jour charmant !

» Éloignons, oublions les peines
» Qui troublent les tendres desirs ;
» Que la main des rians Plaisirs
» Resserre nos aimables chaînes.

❀

PROSERPINE.

» La jeune et belle Alceste arrive dans ces lieux.
» Pour sauver son époux prêt à perdre la vie,
» S'immolant aux décrets des cieux,
» Elle-même se l'est ravie.

PLUTON.

» Honorons ses vertus, et calmons ses regrets.

(» Pluton et Proserpine vont se placer sur leur trône.)

LE CHŒUR.

» Que ce séjour est plein d'attraits
» Quand il nous offre notre reine !
» Tout nous charme, tout nous enchaîne,
» Devoir, amour, plaisirs, bienfaits.

Digitized by Google

SCÈNE II.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, OMBRE D'ALCESTE.

PLUTON.

REÇOIS le juste prix de ton amour fidelle;
Alceste, que ton sort soit heureux à jamais.
Goûte la douceur éternelle
D'une profonde paix.

PROSERPINE.

L'épouse de Pluton te retient auprès d'elle
» Pour embellir sa cour, et charmer ses loisirs.
En faveur d'une Ombre si belle,
» Que ce jour fortuné se consacre aux plaisirs.

(La suite de Pluton célèbre, par une danse, l'arrivée d'Alceste.)

SUIVANS DE PLUTON.

Tout mortel doit ici paroître.
On ne peut naître
Que pour mourir.

Digitized by Google

Qui cherche à vivre
Cherche à souffrir.
De cent maux le trépas délivre.
Venez tous sur nos sombres bords ;
Le repos qu'on desire
Ne tient son empire
Que dans le séjour des morts.
Chacun vient ici bas prendre place.
Sans cesse on y passe ;
Jamais on n'en sort.
C'est pour tous une loi nécessaire.
L'effort qu'on peut faire
N'est qu'un vain effort.
Est-on sage
De fuir ce passage ?
C'est un orage
Qui mène au port.
Tous les charmes,
Plaintes, cris, larmes,
Tout est sans armes
Contre la mort.

Digitized by Google

SCÈNE III.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, OMBRES HEUREUSES.

(» Les Ombres heureuses s'avancent pour honorer Alceste.)

DEUX OMBRES.

» Nous n'éprouvons dans cet asyle
» Ni la crainte, ni les regrets;
» Et l'espérance est inutile
» Pour des cœurs toujours satisfaits.
» Sur des fleurs, sous de verds feuillages,
» Nous voyons toujours le printems:
» Ainsi que lui, dans nos bocages
» Les plaisirs sont purs et constans.

(» Danse voluptueuse des Ombres heureuses. Cette danse est tout » à coup interrompue par le chœur de démons, qui commence la » scène suivante.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, DIVINITÉS INFERNALES.

CHŒUR DE DÉMONS,

(» qu'on ne voit pas, et dont les voix partent du côté gauche du » théâtre, en s'approchant toujours.)

» AH! quelle audace!
» Vengeons l'enfer.
» Non, point de grace
» Pour l'impie audace
» Du fils de Jupiter.
» Qu'on le saisisse!
» Qu'on le punisse!
» Qu'il périsse!
» Vengeons l'enfer.

(» Pendant le chœur, les Ombres, ainsi que les suivans de Pluton, » s'approchent du côté que ce chœur se fait entendre, s'arrêtent, » et se retirent ensuite, soit vers les Champs Élisées, soit vers le

Digitized by Google

» trône de Pluton pour le défendre. Tous laissent paroître de vives » marques de frayeur, et sont déjà dans une sorte de désordre.)

PLUTON,

(à ses suivans.)

» Allez servir ma colère;
» Qu'on enchaîne un téméraire.

(» Les suivans de Pluton font aussitôt quelques pas en avant, sont » arrêtés dans leur marche par les démons qui fuient devant Alcide, » et, repoussés par eux, reculent dans un grand désordre vers le trône » de Pluton.)

SCÈNE

Digitized by Google

SCÈNE V.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, DÉMONS, FURIES, ALCIDE.

LE CHŒUR DES DÉMONS,

(» fuyant devant Alcide qui les a vaincus, et les poursuit.)

» QUELS horribles coups!
» Fuyons, fuyons tous.

ALCIDE,

(se retournant vers les Furies qui le suivent de près.)

» Vous vouliez vainement me fermer ce passage.

PLUTON.

» Malheureux! Où t'emporte un aveugle courage?
» Pourquoi viens-tu troubler le repos de ces lieux?

ALCIDE.

Je suis né pour dompter la rage
Des monstres les plus furieux.

PLUTON.

Est-ce le dieu jaloux qui lance le tonnerre,

Digitized by Google

Qui t'oblige à porter la guerre
Jusqu'au centre de l'univers?
Il tient sous son pouvoir, et le ciel, et la terre.
Veut-il encor ravir l'empire des enfers?

ALCIDE.

Non, Pluton. Règne en paix; jouis de ton partage.
Je viens chercher Alceste dans ta cour.
Permets que je la rende au jour;
Je ne veux point d'autre avantage.
Si c'est te faire outrage
» De forcer l'infernal séjour,
Pardonne à mon courage;
Fais grace à l'amour.

PROSERPINE.

Un grand cœur peut tout quand il aime;
Tout doit céder à son effort:
C'est un arrêt du Sort.
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

PLUTON.

Les enfers, Pluton lui-même,

Digitized by Google

Tout doit en être d'accord :
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

SUIVANS DE PLUTON.

Un grand cœur peut tout quand il aime;
Tout doit céder à son effort:
C'est un arrêt du Sort.
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

PLUTON.

Que l'ombre d'Alceste s'avance.

(L'ombre d'Alceste se montre.)

(A l'ombre d'Alceste, ainsi qu'à son libérateur.)

» Placez-vous dans mon char, et quittez les enfers.

(Le char de Pluton paroît.)

» Je vous rends à l'amour, ainsi qu'à la vaillance:
Partez ; les chemins sont ouverts.

(Alcide et l'ombre d'Alceste, s'étant prosternés devant Pluton et Proserpine, se placent dans le char, et partent sous une escorte volante de démons.)

Digitized by Google

SUIVANS DE PLUTON.

Un grand cœur peut tout quand il aime ;
Tout doit céder à son effort :
C'est un arrêt du Sort.
Il faut que l'amour extrême
Soit plus fort
Que la Mort.

(Pendant ce chœur, Pluton et Proserpine sortent, et leur suite le termine en marchant sur leurs traces.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

» Le théâtre représente, dans le fond, un arc de
» triomphe au milieu de deux amphithéâtres.
» Un des côtés représente une caverne, et
» l'autre, le jardin des Hespérides. Tout est
» ainsi disposé dans une place d'Yolchos pour
» la réception d'Alcide vainqueur des enfers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÉTE.

» Je puis donc bientôt voir encore
» L'objet, le tendre objet dont mon cœur est épris !
» Voir Alceste ! Mais à quel prix ?
» O sacrifice que j'abhorre !

» Quel engagement inhumain !

Digitized by Google

» De quel droit, épouse chérie,
» Pour te rappeler à la vie
» Céder, et ton cœur, et ta main?

» Je l'ai fait cependant, et tu dois y souscrire.
» Mais à peine l'enfer t'aura rendue au jour
» Que, victime à la fois du Sort, et de l'Amour,
» Ton malheureux époux expire.

» Viens encore enchanter mes yeux;
» Quitte, quitte les sombres rives.
» Je meurs sans me plaindre des cieux,
» Alceste, pourvu que tu vives.
» Amour, arrache de son cœur
» Le souvenir de notre flâme;
» Occupe-toi de son bonheur,
» Et laisse tes maux dans mon âme.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ADMÉTE, PEUPLE.

LE CHŒUR,

(dans le fond, près de l'arc de triomphe et des amphithéâtres.)

ALCIDE est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.
» Il triomphe; Alceste est vivante.
Que chacun chante :
Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

(Pendant ce chœur, les Grecs s'assemblent dans les diverses parties du fond du théâtre.)

ADMÉTE,

(» sur le devant de la scène, après quelques instans du plus grand » accablement.)

» Alceste à mes yeux va paroître;
» Mais mon cœur ne ressent qu'un douloureux effroi!
» L'objet de mon amour, hélas! vient de renaître;

Digitized by Google

» Mais ce n'est pas pour moi !
» Cachons, cachons du moins ma fatale tristesse.
Alceste dans ces lieux ramène les plaisirs ;
Je dois rougir de ma foiblesse :
Quelle honte à mon cœur de mêler des soupirs
Avec tant de cris d'alégresse !

(» Admète remonte lentement le théâtre pour se rendre auprès » d'Alceste et d'Alcide qui ne le descendent, de même que les Grecs » qui les environnent en foule, qu'après le chœur qui commence la » scène suivante.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, ALCESTE, ALCIDE.

LE CHŒUR.

ALCIDE est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.
» Il triomphe ; Alceste est vivante.
Que chacun chante :
Alcide est vainqueur du trépas;
L'enfer ne lui résiste pas.

ALCIDE,

(montrant Alceste aux Grecs qui l'environnent.)

Pour une si belle victoire
Peut-on avoir trop entrepris?
Qu'il est charmant de courir à la gloire
Lorsque l'amour en doit donner le prix !

(Alcide s'avance vers Admète.)

» Admète, il m'est affreux d'affliger ta tendresse;

Digitized by Google

» Mais pardonne à l'amour, pardonne à son ivresse.

ADMÉTE,

(avec l'apparence du calme.)

Rassurez-vous, seigneur.

» Ma cruelle promesse

» Ne fera pas long-tems le tourment de mon cœur.

ALCIDE,

(» après avoir donné quelques marques de regrets.)

» Belle Alceste, occupez mon ame toute entière ;

» Mais songez, songez bien, en voyant la lumière,

» Que vos tendres soupirs sont dûs à mon ardeur.

Vous détournez les yeux! Je vous trouve insensible!

Admète jouit seul de ces regards si doux !

ALCESTE.

Je fais ce qui m'est possible

Pour ne regarder que vous.

» Faut-il que vous régniez sur mon ame asservie

» Pour m'avoir ramenée au jour ?

Pouvois-je reprendre la vie

Sans reprendre aussi mon amour ?

ALCIDE.

» Je tiens de ce héros, vous le savez, Alceste,

Digitized by Google

Tous les droits que son cœur avoit sur vous.

ALCESTE.

Hélas !

ADMÉTE.

Alcide pouvoit seul vous ravir au trépas.

ALCESTE,

(» très-vivement.)

» Falloit-il écouter un désespoir funeste !

ADMÉTE.

» Quand je perds vos appas, mon bonheur, votre foi,

» Voulez-vous donc, Alceste, augmenter mon supplice ?

» Falloit-il, en mourant pour moi,

» Prescrire à mon amour cet affreux sacrifice ?

ALCIDE.

» Mais quel obstacle encor s'oppose à mes desirs !

Est-ce ainsi qu'on me tient parole ?

ADMÉTE.

Pardonnez aux derniers soupirs

D'un malheureux amour qu'il faut qu'on vous immole.

TRIO.

ADMÉTE.

» Alceste, la voix du devoir

Digitized by Google

» Se fait entendre, et nous sépare.

ALCESTE.

» Ah! pourrai-je vivre, barbare,
» Si je dois cesser de vous voir ?

ADMÉTE.

» Adieu ; je renonce à la vie;
» Adieu, pour la dernière fois.

ALCESTE.

» Comme vous aussi j'ai mes droits,
» Et puis disposer de ma vie.

ALCIDE,

(à part.)

» Ce que j'entends, ce que je vois
» Me désespère, et m'humilie.

ADMÉTE, ALCESTE.

» Adieu pour la dernière fois.

ADMÉTE.

» Jurez-moi de ne pas me suivre:
» L'amour vous presse d'obéir.

ALCESTE.

» Moi, moi, vous promettre de vivre!
» Je vous fais serment de mourir.

Digitized by Google

ALCIDE,

(» à part, et tourmenté par les divers combats qu'il éprouve.)

» Quels maux ce jour me fait souffrir !

ADMÉTE.

» Quel tourment !

ALCESTE.

Quelle barbarie !

ALCIDE,

(» à part.)

» Amour, je n'entends plus ta voix.

ADMÉTE, ALCESTE.

» Adieu ; je renonce à la vie ;

» Adieu, pour la dernière fois.

ALCIDE,

(se plaçant entre les deux époux.)

Non, non, vous ne devez pas croire
Qu'un vainqueur des tyrans soit tyran à son tour.

ADMÉTE, ALCESTE.

» Ciel, ô ciel ! Qu'oserons-nous croire ?

ALCIDE,

(unissant les mains d'Admète et d'Alceste.)

Rien ne manque plus à ma gloire ;

Digitized by Google

Je triomphe enfin de l'Amour.

ADMÉTE, ALCESTE.

» Quel sort! Quel jour! Quelle victoire!
» Alcide est vainqueur de l'Amour.

❀

ADMÉTE, ALCESTE, LE CHŒUR.

Quelle gloire extrême!
Quel sublime effort!
Le vainqueur de la Mort
Triomphe de lui-même.

ADMÉTE,

(» aux Grecs.)

» Célébrez, à l'envi, ce jour si glorieux.
» Que chaque année ainsi rappelle la mémoire
» Du double laurier dont la Gloire
» Vient de parer le fils du plus puissant des dieux.

Digitized by Google

SCÈNE DERNIÈRE.

PERSONNAGES PRÉCÉDENS, DAMES, GUERRIERS.

(» Les dames Thessaliennes viennent rendre hommage à leur » reine, ainsi qu'au vainqueur des enfers, et lui remettent dans les » mains une couronne de laurier qu'elle place sur la tête de son » libérateur.)

(Les guerriers forment des danses avec les dames.)

(Danse du peuple.)

LE CHŒUR.

TRIOMPHEZ, généreux Alcide;
Aimez en paix, heureux époux:
Que toujours la Gloire vous guide;
Que sans cesse l'Amour vous guide.
Jouissez à jamais des honneurs les plus doux;
Jouissez à jamais des plaisirs les plus doux.

(Danse de dames et de guerriers.)

(» A la fin de cette danse, le fond du théâtre change, et présente

Digitized by Google

» l'olympe où Jupiter place son fils Alcide parmi les dieux. C'est son » apothéose anticipée. Sur la fin de ce ballet, les guerriers et les » dames se rangent des deux côtés du théâtre, et montrent à ce » héros la gloire qui l'attend. Il se lève, et s'avance vivement pour » leur témoigner sa sensibilité.)

FIN.

NOTA. L'on a cru pouvoir terminer l'opéra de Quinault par l'apothéose d'Alcide, pour rendre ce héros heureux du côté de l'amour-propre, ainsi que le sont les deux époux par leur amour couronné.

RÉFLEXIONS

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

SUR L'OPÉRA,

relativement aux parties constitutives de ce spectacle, relativement aux divers moyens de le soutenir et de l'embellir.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR L'OPÉRA.

CHAPITRE PREMIER.

De l'opéra en général.

Je vais rassembler les diverses réflexions que j'ai faites sur l'opéra, réflexions dont quelques-unes sont déja connues; je vais les présenter dans toute leur simplicité, sans chercher à répandre des fleurs sur ce petit ouvrage. La raison, la clarté, la précision réunies, voilà, je crois, ce qui doit seulement lui donner quelque valeur, en démontrant rapidement l'utilité dont il peut être.

L'opéra francois est sans contredit le spectacle le plus varié, le plus noble, le plus magnifique qu'ait jamais offert aucun peuple, et la France pourroit

Digitized by Google

l'appeler un spectacle national. En effet n'est-ce pas à la France qu'il doit son origine, puisque la Grèce, l'Italie ancienne, et la moderne qui fit reparoître le chant sur le théâtre, ne nous en ont donné qu'une idée assez foible? C'est l'union de la musique, de la poésie, de la danse, de la peinture, de la mécanique, de l'architecture; c'est cette union de tous les arts agréables appelés par la poésie, et mis en action par elle. Aucun de ces arts ne doit être regardé comme accessoire, et tous, oui tous sans doute, font partie constitutive de l'opéra; tous doivent concourir à charmer à la fois l'imagination, le cœur et les sens, mais en cédant une juste prééminence à la poésie, ainsi qu'à la musique.

Le genre de l'opéra pourtant est regardé comme frivole par quelques personnes: mais on a bien le droit de leur demander si l'amusement n'est pas un de nos premiers besoins. D'autres vont jusqu'à dire que l'opéra les ennuie, et d'abord il sembleroit qu'il est assez difficile de leur répondre. Je me garderai bien au moins de lancer un ridicule anathême sur les détracteurs de ce spectacle, et je suivrai ce que

Digitized by Google

la raison et l'honnêteté me prescrivent. Le préjugé soutenu par le tems, et souvent animé par l'esprit de parti, ne cède sans doute que difficilement à la voix de la vérité. Je vais la faire parler cependant : trop heureux si j'étois témoin d'une victoire qui ne donneroit que de nouveaux plaisirs aux vaincus.

Les étrangers, ou les François qui ne passent que peu de tems à Paris, ses habitans même, quand ils n'ont pas l'habitude de l'opéra, peuvent y trouver de l'ennui ; je le conçois. Pourquoi ? C'est que tout s'y chante, et que les oreilles y sont continuellement frappées d'un idiome qui ne leur est pas familier ; c'est que l'orchestre même, qui fait pourtant un des premiers charmes de l'opéra, les empêche d'abord de se pénétrer des développemens d'une action qu'ils ne peuvent, en quelque sorte, suivre que des yeux ; c'est qu'ils en sont encore distraits par la danse, et par la variété du spectacle. Mais je crois, je dis qu'il est impossible, avec l'habitude de l'opéra, de n'en pas sentir, de n'en pas aimer toutes les beautés. Avec cette habitude, les yeux sont moins distraits de l'action par les parties subalternes, et bientôt

Digitized by Google

les oreilles accoutumées aux accompagnemens, font au cœur comme à l'esprit un rapport des scènes qui doivent les intéresser. C'est alors que l'ame joint ses plaisirs à ceux des sens, à ceux de l'imagination; c'est alors qu'on est ravi d'un spectacle où la poésie et la musique réunies prêtent un nouveau langage aux passions, et leur donnent une nouvelle énergie qui fait pénétrer plus rapidement tous leurs traits dans les cœurs; c'est alors qu'on dit avec le premier littérateur de ce siècle :

» Il faut se rendre à ce palais magique
» Où les beaux vers, la danse, la musique,
» L'art de tromper les yeux par les couleurs,
» L'art plus heureux de séduire les cœurs,
» De cent plaisirs font un plaisir unique.

Mais comment s'obstiner à traiter de frivole le charmant assemblage de tous les arts agréables, quand chacun de ces arts, en particulier, obtient nos hommages, quand il nous est si facile de voir que l'union de la poésie et de la musique est aussi

Digitized by Google

naturelle, et peut même devenir non moins utile qu'intéressante et récréative?

Les Grecs n'avoient point imaginé d'abord qu'on pût écrire autrement qu'en vers, et se hâtèrent de joindre les charmes de la musique aux charmes de la poésie. Bientôt ils se servirent de ces arts réunis pour promulguer leurs lois, pour expliquer leur morale, pour honorer leurs dieux, pour célébrer les progrès des autres arts, et diriger le génie, les vertus selon les intérêts de leur gloire et de celle de la patrie. Tout ce qui pouvoit alimenter une gloire si noble, si justement chérie, tout ce qui pouvoit concourir à l'accroître, se chantoit, soit en public, soit dans les festins, et sur-tout dans l'intérieur des familles où les femmes et les vieillards occupoient, instruisoient ainsi les jeunes gens et les enfans qui bientôt s'enflâmoient en imitant leur exemple, et se trouvoient à l'école de la vertu quand ils ne se croyoient qu'à celle des plaisirs. Leur mémoire, frappée de ces chants si fréquemment répétés pour en consacrer mieux les objets, servoit à guider leur cœur en lui montrant successivement les exemples

Digitized by Google

qu'ils devoient fuir, ou suivre. Aussi les Grecs ont-ils offert à l'univers étonné les créateurs, ou du moins les restaurateurs de tous les arts, d'immortels législateurs, des héros orateurs, et musiciens, et poètes, et couronnés ainsi de tous les lauriers de la gloire. On a cité tant de fois les Grecs pour nous présenter et soutenir des systêmes qui ne peuvent point être admis sur nos théâtres, que je me crois bien permis de les appeler à mon secours quand leur exemple est évidemment avantageux.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des opéra d'Italie et de France, comparés relativement à la manière de les représenter.

Je desirerois fort que les François, détracteurs de nos spectacles, voyageassent en Allemagne, en Angleterre, et sur-tout en Italie, puisqu'il est ici principalement question d'opéra. Ne seroient-ils pas bien émerveillés en voyant un virtuose, qui ne peut être doublé, chanter un rôle tragique, couché négligemment sur un fauteuil, parce qu'il souffre de la goutte, ou de quelque autre incommodité? Ne le seroient-ils donc pas également en voyant Didon abandonnée parcourir le théâtre, en traînant à sa suite un, ou deux polissons habillés en pages qui portent la queue de sa robe, et rient des fureurs de la prétendue reine de Carthage? Que diroient-ils en voyant dans les salles d'opéra les spectateurs s'entretenir, jouer, et (ce qui rend insupportables

Digitized by Google

ces salles pour ceux qui n'en ont pas l'habitude) manger de tous les côtés, puis s'imposer silence et commander tout à coup à leurs sens, à leur ame pour s'extasier miraculeusement sur deux ou trois airs d'expression, divisés dans le long espace de quatre heures, et laissant à peine à leur opéra le mérite d'un concert refroidi par les longs intervalles qui séparent ces morceaux de chant ? Ils verroient des mannequins frédonnans se contenter d'imiter le joueur de flûte de notre célèbre Vaucanson, et de prétendus acteurs suppléer par des grimaces, par des contorsions, la vraie expression de la nature, du sentiment, des passions. Ils seroient sans doute éclairés bientôt sur le grand nombre de ces talens supérieurs qui parent nos théâtres, et sans doute ils cesseroient de les critiquer si cruellement. Ils ne tarderoient point à connoître que la satiété des plaisirs est le seul principe de leurs plaintes, comme de leurs dégoûts. Ils ne verroient seulement pendant quelques mois, pendant quelques semaines de l'année, que des esquisses, et toujours foibles, de ce que Paris leur offre constamment à l'opéra, trois,

Digitized by Google

ou quatre fois par semaine, avec le secours des arts qui concourent à former ce spectacle si magnifique. Ils se rappeleroient que les vrais talens sont et seront toujours des efforts de la nature et de l'art. Leur nombre ne fut peut-être jamais plus étendu que dans ce moment-ci, ce qui seroit facile à prouver à ceux qui ne sont pas assez infortunés pour n'estimer que ce qu'ils n'ont plus, et qui, par un rapprochement trop ordinaire des choses passées, ne réunissent pas dans leurs discours, comme dans leur imagination, des talens que plusieurs lustres ont séparés.

Je ne dois pas oublier de parler de l'orchestre de notre opéra, que, par un esprit de vertige assez commun de nos jours, on prétend mettre au dessous des orchestres d'Italie, de ceux d'Allemagne, quand les étrangers, et sur-tout ceux qui sont très-grands musiciens, n'en parlent qu'avec admiration. Qu'on aille entendre les orchestres de l'Allemagne et de l'Italie; on jugera facilement s'il en est un seul qui puisse entrer en comparaison avec le nôtre.

A propos de la distance démontrée entre l'opéra d'Italie et celui de France, je me rappelle, et je ne puis

Digitized by Google

m'empêcher de tracer ici ce que m'ont dit, un jour, deux étrangers de distinction, et d'une des cours les plus brillantes de l'Europe. Ils étoient depuis quelque tems en France. On donnoit un opéra-ballet, et conséquemment un ouvrage qui n'offroit pas la magnificence et la variété dont la scène lyrique est susceptible. J'étois à ce spectacle auprès d'eux. » En vérité, dirent-ils en sortant, si nous n'étions » que d'hier à Paris, si nous allions actuellement par » les boulevards au colisée, nous croirions que c'est » aujourd'hui le mariage de votre souverain.

Je ne puis me refuser encore de parler de ceux qui, dissertant sur nos divers spectacles, se sont livrés si souvent à la mode humiliante de dégrader toute chose nationale, en immolant la vérité même au plaisir étrange, au plaisir cruel de critiquer, à la prétention peu scrupuleuse d'amuser. Non, je ne donnerai pas dans un excès contraire, quoiqu'il fût pour le moins excusable. Sans distinction de pays, j'approuve, ou je blâme tout ce qui me paroît bien, ou mal. Sentons le prix de nos différens avantages, et jouissons-en; ajoutons-y ceux que nous présente un

Digitized by Google

sol étranger, si toutefois ils peuvent s'accorder avec les mœurs de la nation, sa langue, son caractère ; voilà mes vœux. Que résulte-t-il des déclamations outrées sur les objets dont je viens de parler, sur d'autres beaucoup plus essentiels? On les regarde comme des boutades de la singularité, du caprice et de l'humeur, et l'on en rit sans y réfléchir, ou, plus fréquemment, elles nous dégoûtent de ce que nous possédons, et nous empêchent de chercher le mieux auquel peut-être il seroit possible d'atteindre, si l'espoir ne nous en étoit ravi par une imagination impérieuse qui s'embarrasse peu de nous instruire, qui n'a guère pour but que de séduire et de fronder. Faut-il donc que nous soyions généralement plus disposés à nous laisser intimider par l'audace qui commande, entraîner par la mode qu'elle détermine, et lâchement égarer par l'une et l'autre, qu'à leur opposer une utile résistance?

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De l'administration de l'opéra ; des premiers soins à donner à ce spectacle.

AVANT de me jeter dans le détail de nos ouvrages lyriques, des reproches qu'on leur fait, et des divers changemens qu'y desire le goût incertain, le goût égaré, je vais parler de l'administration de l'opéra ; je vais parler des parties qui devroient occuper d'abord l'attention de ses chefs.

Le nombre des sujets qui composent l'académie royale de musique, leurs intérêts différens font que son administration devroit dépendre d'un seul directeur, ou de plusieurs, avec un plein pouvoir d'accorder et distribuer les grâces dès qu'elles ont été méritées, de maintenir une discipline sévère, et de prononcer sur les ouvrages à recevoir, sur les ouvrages à donner, sur le moment de les présenter au public; car c'est ce qui rend leur succès plus, ou

Digitized by Google

moins brillant, et souvent aussi ce qui le détermine. Sans doute il seroit à desirer que l'administration voulût bien faire aider ses lumières par celles d'un conseil composé d'amateurs et de gens de goût. Toujours plus déterminés par le sentiment de ce qui plaît, ou doit plaire, même momentanément, que par la routine si fautive des règles, ils n'auroient aucun intérêt à former un parti, nulle raison de se joindre à ceux qui pourroient exister.

Pourquoi donc ne pas réaliser le nom chimérique d'académie royale de musique dont Louis-le-Grand honora le théâtre de l'opéra? Pourquoi ne pas choisir un nombre d'académiciens parmi les amateurs, les artistes les plus célèbres, et les auteurs les plus distingués? Ces académiciens discuteroient, avec connoissance de cause, les différentes parties qui concourent à former l'opéra. Si le ministre du roi, chargé du département de la capitale, qui comprend l'opéra, ne vouloit point présider à cette académie, s'il ne vouloit point exercer l'autorité qu'il a reçue, ne devroit-il pas s'empresser de céder cette légère partie de son département à quelque grand seigneur

Digitized by Google

amateur des arts? Car je pense que l'opéra demande un chef dont le rang en impose, et qui puisse n'être point effrayé, soit des grandes protections, soit de ces tracasseries que la galanterie fait naître. L'un, ou l'autre chargeroit de l'exercice journalier de son pouvoir un, deux, ou trois administrateurs, avec l'attention de ne rien déterminer sans les consulter, et de soutenir tout ce qu'ils auroient fait, sauf à les révoquer s'ils avoient abusé de leur autorité. Dans une administration quelconque, l'autorité qui n'est point soutenue, devient bientôt inutile, et souvent nuisible.

La première occupation de ces administrateurs devroit être sans doute d'établir un réglement sur les devoirs et l'état des sujets de toute espèce, et de tout grade. Le traitement fait aux premiers sujets qui ne peuvent s'occuper que de leur talent, devroit être assez considérable, non seulement pour les faire vivre avec une sorte d'aisance, mais encore pour qu'ils puissent sans peine faire des réserves, chaque année. Ces réserves, jointes à la pension de l'opéra, donnée à quinze ans de service, et plus forte après

Digitized by Google

après vingt, jointes à celle qu'ils auroient de la cour, les mettroient en état de vivre agréablement lorsque l'âge, le besoin de repos, ou les infirmités prématurées les raviroient aux plaisirs du public. Le traitement des autres sujets devroit au moins suffire aux besoins de première nécessité, de même que leur pension accordée après quinze années de service, ou donnée après un accident, une maladie qui pourroit leur ôter les moyens de le continuer.

Ce réglement étant arrêté, les administrateurs en feroient part nécessairement à tous les sujets assemblés. Je pense qu'il n'en seroit pas un seul qui refusât de s'y soumettre. S'il en arrivoit autrement, les mécontens pourroient librement se retirer après un nouveau service d'un an, de six mois au moins. Les devoirs des sujets, mais sur-tout des premiers, devroient être fort clairement expliqués dans ce réglement. Quand on est bien évidemment équitable, on a le droit d'être sévère. Aussi, lorsque l'on auroit employé la séduction de l'honnêteté due aux grands talens, faudroit-il, si ce moyen n'avoit pas d'effet, sévir contre les sujets qui ne rempliroient point

Digitized by Google

les devoirs qu'on leur auroit bien fait connoître. Si cette punition les révoltoit, s'ils menaçoient de quitter le théâtre, loin d'éprouver une opposition très-mal entendue, ils jouiroient à l'instant de la certitude de leur liberté, mais pour ne l'obtenir qu'après le nouveau service fixé. Peut-être dira-t-on que ce seroit perdre légèrement un premier sujet. Je sais combien un grand talent est rare, combien la perte d'un premier sujet est fâcheuse; mais je sais parfaitement aussi que le public l'oublie bien vîte, et je suis persuadé qu'un exemple seroit rarement suivi d'un autre. D'ailleurs, parmi les talens retirés de nos théâtres avant leur déclin, s'en est-il vu qui n'y soient remontés, ou n'aient regretté de n'y plus paroître? Renonce-t-on aisément à des revenus sûrs, aux charmes des succès, à la considération?

Je vais rappeler ici ce que l'on ne cesse de dire, et depuis si long-tems. Je répéterai qu'il est étonnant que l'opéra, que notre académie royale de musique, après avoir eu constamment une école de danse, dont elle a recueilli tant d'avantages par le progrès de cet art, n'ait pourtant pas formé ce qui devoit faire

Digitized by Google

la base de son établissement, une école de chant, et de déclamation. L'organe est sans doute la première partie du talent de l'acteur lyrique, et l'expérience ne constate que trop combien cet avantage est rare. Aussi, comme ce préjugé si barbare, établi contre le théâtre de la comédie, s'est étendu sur celui de l'académie de musique, malgré les priviléges qui lui furent accordés par Louis XIV, comme il arrête beaucoup de citoyens qui croiroient se dégrader s'ils entroient à l'opéra, l'avantage seul de la voix suffit le plus souvent pour déterminer l'adoption de sujets qui n'ont reçu nulle espèce d'éducation. Mais, faute d'une école gratuite, et, pour la plupart d'entr'eux, de moyens d'y suppléer, ils languissent dans les chœurs, ou n'acquièrent qu'un foible talent, quand une éducation théâtrale eût pu développer en eux tous les charmes d'un talent supérieur.

Rien n'est donc plus à desirer qu'une école de (1)

(1) Ce desir qu'ont annoncé, depuis dix ans, trois éditions de cet opuscule, est enfin rempli dans cette année 1784, ainsi que quelques autres qu'elles ont fait connoître.

Digitized by Google

déclamation et de chant à l'opéra. Mais les maîtres en seront-ils pris seulement parmi les meilleurs musiciens ? Je ne pense pas que cela dût être ainsi. Je regarde même comme très-essentiel, d'après le plus grand nombre des sujets que ces maîtres auront à former, qu'il s'en trouve entr'eux qui possèdent une connoissance étendue de l'histoire et de la fable, qui soient habiles grammairiens, qui sachent bien expliquer la prosodie de la langue et le méchanisme de la versification, apprendre à lire, (et je prends ce mot dans ses deux acceptions) à bien articuler, avantage si nécessaire et si rare, enfin à sentir et raisonner un rôle. Comment taire l'attention que ces maîtres devroient avoir particulièrement, celle d'habituer les élèves à ne plus voir au théâtre qu'il est des spectateurs dans la salle, à s'occuper de leur interlocuteur, que nos acteurs, et plus encore nos actrices, abandonnent souvent pour aller mendier des applaudissemens, en disant au public ce qu'ils ne doivent dire qu'au personnage qu'ils laissent ainsi dans une position embarrassante ? On ne peut trop accoutumer un élève à lire dans les yeux de son

Digitized by Google

interlocuteur, à lui donner à lire dans les siens les impressions que les situations différentes doivent leur faire respectivement éprouver.

Il seroit à desirer aussi que les élèves fussent confiés, suivant leur sexe, à des maîtres de danse, à des maîtres d'armes, qui les placeroient sur leurs jambes, assoupliroient les diverses parties de leur corps, et répareroient, autant que cela se pourroit, l'injustice, les torts, ou les oublis de la nature envers eux. Les gestes se développeroient naturellement, et plus ou moins rapidement, en eux, en proportion de leur intelligence et de leur sensibilité, pour se perfectionner après, soit à l'opéra, soit à la comédie françoise, par l'étude des vrais modèles.

L'usage fort mal entendu de rendre les dernières répétitions d'un ouvrage aussi nombreuses que ses représentations, me semble sans cesse plus abusif. Combien de personnes qui vont à ces répétitions, ne vont point aux représentations où sans doute elles auroient été? Combien d'entr'elles n'y vont que pour découvrir les moyens de prévenir le public contre des ouvrages! Il en résulte donc une diminution de

Digitized by Google

recette. D'ailleurs quel fruit pouvoir tirer d'un pareil jugement public, quand les frais d'un opéra sont faits, et quand il devient indispensable de le donner? Ne devroit-on pas plutôt prendre le parti de n'admettre à ces répétitions, et dès la première, qu'un certain nombre d'amateurs éclairés qui pourroient faire part de leurs diverses idées, en les discutant en présence des administrateurs et des auteurs, s'il s'agit d'un nouvel ouvrage, ou seulement devant les administrateurs, si l'ouvrage est ancien, si les auteurs n'existent plus. D'ailleurs que peut faire, ou dire, dans ces répétitions, un auteur pour donner l'intelligence de l'ouvrage, pour en faire exécuter l'action? Ne doit-il pas craindre de compromettre l'amour-propre des acteurs en présence d'une foule de spectateurs? N'est-ce pas assez pour un auteur de soumettre son ouvrage au public? Peut-il mettre sa personne décemment en scène?

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Du poëme lyrique.

PARLONS à présent de la partie fondamentale de l'opéra, du poëme lyrique. Quelles difficultés ne trouve-t-on pas à faire des vers françois, sur-tout des vers lyriques où les inversions et les périodes presque entièrement proscrites obligent le poète à chercher une nouvelle énergie, un nouveau nombre et de nouvelles graces dans le mélange heureux des différens mètres, et dans la disposition mélodieuse des rimes ? Pour remplir une tâche aussi difficile, quels principes le poète lyrique doit-il suivre ? Je n'en connois pas, et je pense fermement que l'oreille seule peut et doit conduire ainsi le génie à former une musique préparatoire, comme c'est à l'étude de nos grands poètes lyriques, à l'usage du théâtre, à donner une juste idée de la coupe des poëmes. J'ose dire pourtant que les scènes d'un opéra, plus encore

Digitized by Google

que celles de tous nos autres drames, doivent être en situation, être sur-tout variées; que le récitatif qui les forme, en grande partie, doit être, autant que cela se peut, mêlé de couplets préparés pour faire du chant, mêlé de couplets composés de vers courts et de phrases carrées. J'oserai dire encore que le poète et le musicien ne doivent jamais faire chanter un air un peu long, que lorsque l'acteur qui le chante se trouve seul sur la scène, ou quand il s'y rencontre avec un interlocuteur subordonné, ne le doivent que lorsque l'acteur, ou les acteurs qui l'accompagnent, peuvent chanter, ou d'accord, ou contradictoirement avec lui.

Le poète ne sauroit trop s'asservir, trop mettre d'attention à dialoguer les duo, trio, quatuor, à les dialoguer en phrases égales. Le poëme lyrique doit principalement peindre le sentiment, ne présenter que fort rarement des images; il doit sur-tout unir, dans son style, la précision à la clarté, la molesse à l'énergie, l'élégance à la simplicité, malgré le peu de moyens laissés au poète contraint de sacrifier trop souvent l'expression énergique à l'expression

Digitized by Google

harmonieuse, à l'expression facile, de sacrifier une partie d'une langue qui, dans tous les autres genres, peut, quoiqu'on en dise, tout peindre, tout embellir sous la loi du génie.

Ne pourroit-on pas dire que la tragédie lyrique demande autant de talent que la tragédie simple, si l'on compare le nombre des auteurs couronnés dans l'un et dans l'autre de ces drames, si l'on se rappelle que des hommes de génie, et l'on peut hardiment les nommer sans blesser leur réputation immortelle, que les deux Corneilles, et, de nos jours, Voltaire, après les succès les plus brillans, les plus répétés dans la seconde, ont paru très-justement au dessous d'eux-mêmes dans l'autre sur laquelle La Fontaine et Boileau n'ont fait que d'inutiles essais? En effet la marche de ces deux drames est semblable. Il faut que la fable en soit également noble; il faut qu'elle nous conduise également, par degrés, à la terreur, à la pitié. Les caractères doivent être également soutenus dans ces deux drames, mais plus rapidement prononcés dans le lyrique qui, soit par le nombre des vers, soit par leur mesure, soit enfin par tous

Digitized by Google

les sacrifices qu'il faut faire aux divertissemens, n'offre qu'à peine la quatrième partie de la tragédie simple. Aussi cette dernière parle-t-elle bien plus à la raison, au cœur, tandis que la tragédie lyrique, avec l'avantage de présenter fréquemment en action ce que l'autre peut seulement présenter en récit, est particulièrement le spectacle de l'imagination et des sens.

La tragédie lyrique est, j'en conviendrai, bien plus libre, à certains égards, que la tragédie simple, puisqu'elle peut secouer le joug de l'unité de tems, et qu'elle doit même, à tous les actes, secouer celui de l'unité de lieu, puisqu'elle n'est bien asservie qu'à la seule unité d'action, ou d'intérêt. Mais quelles difficultés ne présente-t-elle pas au poète dans la loi qui lui commande de substituer des tableaux aux développemens, de préparer à la musique, et des effets et des oppositions, en variant rapidement la situation de ses personnages, en donnant ainsi, tour à tour, aux passions qu'il fait agir, des momens d'agitation et de calme, en faisant succéder la douce espérance à la crainte, la peine aux plaisirs, et le

Digitized by Google

bonheur à l'excès de l'inquiétude ! Ajoutons la loi plus épineuse encore de suspendre naturellement l'action, mais sans la laisser oublier, pour produire, dans tous les actes, les charmes de la danse et ceux de la peinture, de l'architecture et de la mécanique dans le changement du lieu de la scène, changement que chaque acte doit offrir ; car la véritable devise de l'opéra, c'est l'aimable variété. Le poète lyrique doit donc indispensablement avoir une idée, avoir quelque connoissance de ces divers arts agréables dont il est à la fois l'esclave et le moteur, doit avoir l'adresse et le courage de se sacrifier lui-même pour faire valoir ces arts, et pour donner plus de relief à l'ensemble de l'ouvrage, lorsque le poète tragique n'est occupé que de sa gloire.

Un opéra ne peut-il pas se comparer avec un jour d'été, qui présente successivement un ciel sombre, un ciel azuré, puis un soleil ardent dont les rayons nous sont dérobés et rendus momentanément par des nuages qui s'amoncellent, le voilent entièrement à nos yeux, renferment, quelque tems, la foudre qui roule avec fracas dans leur sein d'où jaillissent

Digitized by Google

mille éclairs, s'entr'ouvrent, la laissent échapper, et se dissipent enfin pour nous rendre le soleil dans tout son éclat?

Quoiqu'on accuse la plupart des comparaisons de manquer de justesse, je n'en dirai pas moins que je crois à l'abri d'un pareil reproche celle que je viens de présenter. Au reste je ne sais trop pourquoi j'en prends la défense, et je n'ai garde d'y tenir; mais je tiendrai constamment aux différens principes qui l'ont occasionnée, jusqu'à ce qu'on les ait détruits, ce qui, je l'avoue, ne me paroît pas facile.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

De la forme et division prétendues utiles au poëme lyrique, suivant les divers systèmes.

Je vais me permettre de discuter légèrement les diverses opinions de quelques novateurs sur une forme nouvelle à donner à nos ouvrages lyriques. Les uns voudroient en éloigner la magie, la mythologie, et comme, sans leur plus léger secours, j'ai donné, le premier, une tragédie lyrique, un opéra national, il sembleroit que j'ai dû penser de même, ce qui n'est pourtant pas tout à fait vrai. Je sais bien que la mythologie et la magie sont usées pour nous; je sais qu'elles n'ont jamais dû produire sur nos théâtres des effets forts intéressans, et qu'il faut, pour nous émouvoir, des passions éprouvées par des êtres qui nous ressemblent: oui, je le sais; cependant je ne les bannirois pas absolument de l'opéra, parce qu'il en peut résulter des avantages réels pour la partie

Digitized by Google

du spectacle, de beaux contrastes pour la musique. Je desirerois seulement que des êtres supérieurs ne fussent jamais les principaux personnages d'un opéra, n'y parussent jamais qu'accidentellement.

Quelques autres ont prétendu qu'un opéra ne doit être qu'un mélange d'airs de danse et d'airs chantés. N'est-ce pas trop oublier l'esprit et le cœur, et trop compter sur les plaisirs des sens que de se flatter qu'ils puissent affecter pendant trois heures?

D'autres enfin, soutenant au contraire que les ballets sont inutiles, sont même nuisibles dans un opéra, relèguent la danse à la fin du spectacle qu'ils terminent par un grand ballet d'action. » Imitons » les Grecs, — s'écrient-ils d'un ton imposant, après avoir lu seulement dans le père Brumoi leurs poètes tragiques, et n'ayant à peine qu'une très-foible idée de la musique de ces peuples! Ah! Messieurs, jugez de leur tragédie par l'opéra d'Italie qu'on pourroit lui comparer à quelques égards. Les François ont seuls deux genres de tragédies, et les Grecs, imités en cela par les Italiens, n'en connurent qu'un. Les deux Corneilles, Racine, Crébillon, Voltaire, etc. ne les

Digitized by Google

ont que très-légèrement imités au vrai théâtre de la nation. Pourquoi donc les imiterions-nous dans un genre que nous avons imaginé pour produire des effets que semble proscrire le but principal de la tragédie simple ? D'après les ouvrages des Grecs, et sans manquer au respect dû si légitimemnnt à nos maîtres, ne pourroit-on pas hasarder de prononcer que leur tragédie n'auroit pas plus de piquant pour nous que leurs épigrammes ?

Selon les hardis novateurs dont je parle, un opéra ne doit être qu'un poëme dramatique noté, qui parle sans cesse au cœur par son intérêt. En supprimant les ballets dans le cours d'un opéra, le poète auroit sans doute plus d'aisance pour les développemens. Il marcheroit bien plus hardiment s'il étoit dégagé d'une partie de ses chaînes dont le poids redouble au moment du divertissement prescrit à chaque acte. Il adopteroit donc avec complaisance une opinion si favorable pour lui, s'il pouvoit espérer de plaire en s'y soumettant. Mais les créateurs, ainsi que les partisans de cette nouvelle opinion, ont-ils assez considéré combien l'intérêt d'une tragédie lyrique,

Digitized by Google

un intérêt de près de trois heures seroit difficile, pour ne pas dire impossible, à soutenir? Ont-ils jamais approfondi la cause des diverses sensations qu'ils éprouvent aux spectacles? Ont-ils bien connu que c'est seulement par des secousses vives, imprévues, des secousses réitérées que le cœur peut éprouver un certain degré d'émotion, que cette émotion peut s'accroître, ou s'entretenir, ce qui n'est qu'une même chose? Feindroient-ils d'ignorer que le débit noté, rendu même avec toute la célérité possible, ne peut pourtant parvenir à celle du débit parlé, ne peut être parfaitement entendu, que conséquemment il ne doit jamais produire des sensations égales, lors même que la langue n'est point immolée à la prétention de le rendre plus rapide? Ont-ils oublié que, dans les morceaux d'expression, la musique, en développant quelquefois en nous les sensations les plus vives, en faisant passer dans notre ame tous les mouvemens des passions, ne peut cependant soutenir long-tems cette énergie? C'est moins peut-être par impuissance de l'art que par l'obligation de laisser du repos à l'oreille qui cesseroit avant peu de bien distinguer

et

Digitized by Google

et d'expliquer à l'esprit, comme au cœur, les diverses nuances de ces morceaux de chant et d'expression, s'ils se succédoient trop rapidement.

Que résulteroit-il de ce nouveau genre d'opéra? De la tristesse que très-difficilement suspendroient quelques momens d'un plaisir, ou plus, ou moins vif, et conséquemment, hélas! bientôt de l'ennui dont les impressions ne s'effacent que si lentement. En Italie où le récitatif trop long n'est pas écouté, malgré la beauté des ouvrages du célèbre Métastase, où les arts ne sont pas réunis dans un opéra, pour éviter l'ennui, n'a-t-on pas recours pendant une bonne partie de ce spectacle à des plaisirs qui lui sont étrangers?

Combien ce que j'avance sur cette opinion, et sur ses suites trop certaines, seroit-il mieux prouvé si l'on nous donnoit sur le théâtre lyrique, comme on assure aujourd'hui que le projet en a sérieusement été formé, ces mêmes opéra de Métastase dans leur langue originale, langue charmante, mais ignorée du plus grand nombre des spectateurs qui seroient contraints, au lieu de voir et d'entendre, d'étudier une traduction plus, ou moins fidelle, mais toujours

Digitized by Google

insuffisante, contraints d'étudier au lieu de jouir ! La comédie Italienne n'a jamais été tolérée en France que parce que son Arlequin et son Scapin parloient françois. Ainsi l'on a cru devoir préférer un mélange très-ridicule d'idiomes à la fatigue d'entendre des ouvrages écrits dans une langue étrangère, et dont la partie majeure des spectateurs ne pouvoit jouir que par la seule pantomime. L'Italie elle-même est si bien pénétrée, d'après une ennuyeuse expérience, de ce que j'ai dit de relatif à la texture des opéra, qu'elle vient de rompre les chaînes de l'habitude, en donnant à ses drames lyriques la coupe des nôtres, en y mêlant des chœurs et des danses.

Comment ne point convenir que l'instant seroit assez extraordinairement choisi pour adopter la coupe ancienne des opéra d'Italie ? Qu'il se trouve quelques étrangers qui souhaitent de voir à Paris ces ouvrages, et dans leur coupe, et dans leur langue primitives, rien ne paroît plus naturel. Ils desirent ce qu'ils sont habitués à voir. Mais n'entreroit-il pas un autre motif dans ce desir, un motif dicté par la seule vanité, le déplaisir de voir que la France,

Digitized by Google

déja si supérieure à toutes les autres nations par ses tragédies et par ses comédies, soit encore, avec l'Italie, la seule nation ayant un opéra dans sa langue, après en avoir pris l'idée de l'Italie, j'en conviens, mais après avoir créé ce spectacle à bien des égards, en le perfectionnant?

Malheureusement cette opinion des étrangers, et même relativement à des objets d'une toute autre importance que nos spectacles, influe aujourd'hui beaucoup sur un très-grand nombre de nos François empressés de copier servilement nos voisins et nos rivaux, tandis que ceux-ci, par une manie opposée, et peut-être louable, ne cessent de faire valoir leurs avantages, soit réels, ou soit prétendus. Pour moi, d'après mes réflexions seules, d'après des étrangers sans prévention, je suis très-parfaitement convaincu que l'opéra françois, avec quelques changemens dans la partie musicale, se seroit répandu dans l'Europe entière comme tous nos autres drames, s'il ne falloit faire indispensablement des dépenses immenses, et peut-être inutiles, pour réunir, pour entretenir les diverses parties de ce spectacle si magnifique.

Digitized by Google

Je me rappelle, et cela confirme mon opinion, que le feu roi de Pologne voulut avoir à Dresde un opéra françois qu'on y rassembla, non sans peine, mais qui dut aussi bientôt sa réforme à ses frais énormes, à l'impossibilité de réunir, et constamment, les sujets nécessaires à son exécution.

Au reste, la raison et l'expérience apprennent qu'il faut abandonner l'intérêt vif, l'intérêt continuel à la tragédie simple, et ne demander à la tragédie lyrique que des momens d'intérêt divisés et réunis par des charmes d'un genre différent. N'oublions donc pas que l'opéra n'est formé que du concours de tous les arts agréables qui, tantôt se réunissant, tantôt se succédant, forment une chaîne de plaisirs pour les spectateurs dont le cœur, l'imagination et les sens se trouvent susceptibles de toutes les impressions, et procurent aux êtres qui sont moins heureusement organisés, des plaisirs momentanés, et piquans par leur variété, premier charme du théâtre lyrique.

Ainsi les uns, après avoir plaint, avoir partagé les douleurs de l'intéressante Armide, après avoir applaudi la magnificence de son triomphe, et gémi

Digitized by Google

sur les combats que l'amour et la haine se livrent dans son cœur, après s'être pénétrés de la puissance, des douceurs de ses enchantemens, seront touchés encore de ses adieux si tendres, prendront part aux fêtes galantes que son amour inquiet imagine pour consoler Renaud de son éloignement, s'attendriront sur ses malheurs, et verront avec un plaisir mêlé de terreur les flâmes dévorer le palais qu'elle avoit cru pouvoir consacrer à la volupté.

D'autres moins sensibles, et cependant amateurs des arts, se feront une occupation riante de leurs effets et de leur progrès, tandis que ceux dont le goût et la sensibilité surpassent les connoissances, s'abandonneront, par intervalles, aux situations, aux développemens faits pour plaire à l'esprit, ou pour intéresser le cœur.

Ce que je viens de dire sur la tragédie lyrique pourroit s'appliquer aux ouvrages qu'on distingue par les noms de ballets héroïques, de pastorales, et de comédies-ballets, dans lesquels, je crois pouvoir le dire en passant, la gaîté ne doit guère se montrer qu'à demi-voilée, et sous les traits de la galanterie.

Digitized by Google

Avant de finir ce chapitre, je ne puis m'empêcher de revenir sur cette prétention qu'on semble avoir, depuis quelques années, de jeter un intérêt suivi dans nos opéra, sur la prétention de pouvoir se passer d'une partie des arts qui, jusqu'à présent, ont fait le charme, la vraie magie du théâtre lyrique. Comment, lorsque le divin Racine, et jamais épithète ne fut plus juste à tous égards, comment, lorsque Racine lui-même n'émeut pas toujours pendant deux heures, avec dix-huit cens vers, le spectateur qui n'en perd pas un hémistiche, comment pourroit-on prétendre à l'intéresser continuellement avec six à sept cens qui, par leurs différentes mesures, ne tiennent pas lieu de cinq cens vers alexandrins et remplissent cependant, par leur débit, un espace de deux heures et demie au moins, et dont la majeure partie n'est pas entendue? Non, j'oserai le dire, je n'ai jamais conçu la prétention de faire plus que Racine avec quatre à cinq fois moins de moyens, de faire plus que lui par le secours de la musique qui fortifie quelquefois, à la vérité, l'expression de la poésie, mais qui, plus souvent, rallentit l'effet de cette expression dans

Digitized by Google

les momens où ses moyens devroient le développer plus rapidement. Mais pourquoi donc veut-on encore s'obstiner à donner sur le théâtre lyrique de simples tragédies, ou plutôt des esquisses de tragédies? Pourquoi? C'est qu'un musicien se débarrasse ainsi de plusieurs airs de danse, partie de la musique plus difficile qu'on ne le pense; c'est qu'il n'est peut-être rien de moins facile pour un poète que de former un opéra véritable avec des fêtes bien amenées, et de plus aisé que de prendre des sujets traités par des poètes tragiques anciens, ou modernes, pour offrir au public les squelettes de leurs chef-d'œuvres.

Voudroit-on des preuves de ce que j'avance? Je ne serai point embarrassé pour en produire, et je crois qu'elles porteront avec elles une pleine conviction. Les voici en deux mots. Si les Corneilles, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, Rousseau, Voltaire, n'eussent pas vu l'opéra tel que Quinault l'a créé, tel qu'il doit être, auroient-ils échoué sur le théâtre lyrique lorsqu'il leur eût été si facile, et sur-tout aux trois premiers comme au dernier, de jeter sur le papier des esquisses de tragédies en mètres libres?

Digitized by Google

Encore un coup, parler quelquefois au cœur, sur-tout par des situations, séduire l'esprit, enchanter la vue et l'imagination, et plus encore l'oreille, voilà l'opéra tel qu'il doit être; voilà les charmes qu'il ne peut tenir que de la réunion des arts.

Mais à peine ai-je fait appercevoir l'abus fatal de transmettre à l'opéra les chef-d'œuvres du théâtre françois, abus qui favorise la paresse, ou le peu de talent des auteurs. Comment donc le souffre-t-on cet abus qui tend à la destruction de nos deux théâtres, en offrant à l'opéra des esquisses souvent dénuées des agrémens de la danse, en usant sur ce théâtre des sujets qui, malgré tout le charme des développemens, paroîtront sans doute froids au théâtre françois où la partie du spectacle ne séduira plus les yeux?

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De la musique.

JE me garderai certainement de blâmer les soins qu'on se donne pour attirer en France des musiciens étrangers, quoique l'on puisse justement craindre que notre prosodie n'en souffre, quoique ces soins soient au moins fâcheux pour nos Orphées françois dont le talent peut être long-tems resserré par la juste appréhension de se voir en concurrence avec ces hommes célèbres. En effet nos musiciens qui font un ouvrage, sont obligés de le créer tout entier, et l'on ne peut espérer d'en voir sans quelques parties foibles, au lieu que les étrangers auront l'avantage de pouvoir réunir dans un seul ouvrage les parties qui font le charme de plusieurs autres que nous ne connoissons point. L'art assurément doit y gagner, quoique l'émulation en puisse être suspendue pour quelque tems. Mais aussi seroit-il juste de ne point

Digitized by Google

oublier cet avantage momentané que les musiciens étrangers auront sur les nôtres, et d'avoir quelque indulgence pour ces derniers ; mais aussi seroit-il peut-être, à mérite égal, et même à peu près égal, de la gloire et de la justice de la nation de donner aux ouvrages des artistes françois la préférence sur ceux des étrangers.

Puis-je m'empêcher de me récrier ici contre cette guerre civile que la musique excite dans Paris, qui peut retarder les progrès de l'art, et très-sûrement nuit à nos plaisirs? Sans doute l'amour du désordre, la légéreté nationale, et la vanité fomentent nos contestations. Sans doute un des deux partis s'égare dans ses prétentions comme l'autre dans ses refus. Pourquoi ne point convenir qu'en musique, comme dans les autres arts agréables, tout ce qui plaît a nécessairement un degré de bonté, quelque pays qui l'ait produit? Pourquoi donc ne pas s'entendre, ne pas se concilier pour jouir dès à présent d'un bien que nous ne pourrons atteindre qu'après de longs débats? Puisque nous ne rougissons point de devoir notre musique à l'Italie, pourquoi craindre de lui devoir

Digitized by Google

son amélioration? Prenons encore d'elle tout ce qui peut ajouter du charme et de l'expression à notre musique, en nous refusant toutefois à ce qui pourra ne point s'accorder avec notre langue, à tout ce qui pourra blesser l'oreille, et fatiguer l'esprit par des recherches trop pénibles de l'expression première des sentimens que la musique concourt à peindre, en nous y refusant, non par un fol orgueil, mais par attention pour nos plaisirs. Conservons sur-tout, j'oserai le dire, le beau récitatif de Lulli, qui seul convient à la langue françoise, mais dépouillé des ornemens dont on l'a si mal adroitement paré, de ces vains ornemens qui ralentissent sa marche.

Puissent nos Orphées bien adapter leur musique aux paroles, et de manière qu'en participant à leur expression, les effets subordonnés de l'orchestre permettent de les entendre! Puissent-ils être bien persuadés que l'expression de la poésie peut seule bien caractériser celle de la musique, et qu'il en est de la musique à peu près ainsi que de la poésie dont la véritable sublime se fait retenir, se fait répéter! Puissent-ils enfin éviter l'abus de ces impitoyables

Digitized by Google

ritournelles dont la France est redevable à l'Italie qui pourtant, selon mon idée, pourroit les justifier! En effet je pense que les longues ritournelles n'y furent imaginées, ou ne s'y maintiennent que pour avertir les spectateurs de donner leur attention aux morceaux de chant, en quittant leurs plaisirs étrangers aux drames qu'ils ne sont pas dans l'usage d'écouter.

Pourrois-je m'empêcher de proscrire encore les répétitions multipliées, soit d'une phrase, soit d'un vers, répétitions qui, de même que les ritournelles, semblent si fréquemment choquer à la fois la raison et le sentiment, sur-tout lorsqu'il se trouve deux, trois personnages, ou davantage en scène; car je ne prétends parler ici que de la musique dramatique? Ne vaudroit-il pas mieux que le musicien, d'accord avec le poète, donnât à ses airs toute leur rondeur sans faire entendre plusieurs fois les mêmes vers et le même chant, ou le même à peu près? N'est-ce point ici le véritable moment de former des vœux pour que les musiciens pensent davantage à ménager la voix des personnages et l'oreille des spectateurs, et

Digitized by Google

pour qu'ils se gardent bien de faire crier les acteurs en les forçant à ne plus chanter, en quelque sorte, avec leur voix ? Si ces cris des acteurs n'étoient dus qu'à leur ambition de mettre plus d'expression dans le chant, n'est-ce pas aux musiciens à les avertir de leur erreur, à les avertir que crier n'est pas chanter?

Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article, parce qu'il faut posséder une certaine théorie de la musique pour fixer, pour éclaircir, pour publier ses idées sur cet art, quoiqu'il suffise, j'ose le dire, d'être sensible pour en juger, et pour en juger dans les ouvrages dramatiques plus sainement peut-être que les artistes même qui, trop inquiétés, ou trop éclairés par la connoissance des règles, ne peuvent guère s'abandonner au sentiment. O divine Mélodie! puisse-tu du moins, dans ce choc d'opinions qui nous agitent en sens contraires, conserver sur ta sœur cette prééminence marquée que te donna la nature, et que la raison a confirmée !

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

De la danse.

L'ART de la danse distingue plus que tout autre la tragédie lyrique de la tragédie simple. Nous sommes assez heureux pour posséder ces deux spectacles ; goûtons les divers plaisirs qu'ils sont faits pour nous procurer. Oter la danse du théâtre de l'opéra, vouloir ainsi le rapprocher du théâtre françois, ne seroit-ce pas l'assimiler aux théâtres d'Italie, qui n'ont ni les avantages de l'un, ni ceux de l'autre? Ne seroit-ce pas anéantir le spectacle charmant de notre opéra? Combien d'attraits en effet ajoute l'art de la danse à nos opéra, cet art aussi varié qu'expressif, cet art enchanteur quand ses effets sont intimement liés à l'action, ou mieux encore quand ils en font partie, et quand le maître des ballets veut bien en borner la durée, en l'assujettissant à l'effet de l'ensemble!

Comment ne pas me récrier encore contre un abus

Digitized by Google

trop ordinaire à l'opéra, contre la multitude des personnages introduits dans les ballets par leurs compositeurs qui voudroient follement faire de la danse la partie première de ce spectacle, avoir des armées à commander, qui font si peu d'attention à l'espace que leur donne le lieu de la scène, et qui dégradent ainsi leur propre ouvrage dont le dessin est noyé dans la foule des personnages?

Quoiqu'on trouve encore bien des personnes à qui l'habitude laisse des regrets sur les masques dont nos danseurs se sont ridiculement couverts pendant près d'un siècle, et qui, par réflexion, ou plutôt par un heureux hasard, ont enfin été réformés, je ne crois pas qu'on puisse craindre de revoir sur la scène une vingtaine de danseurs avec des perruques, avec des visages constamment uniformes, avec des visages de carton enluminé. L'on ignore peut-être, ou du moins les gens du monde semblent ne point savoir assez que cet abus ridicule n'a dû son existence qu'à la seule impossibilité de former, ou de réunir des danseuses au moment de la création de l'opéra, qu'à l'obligation de les faire remplacer par des hommes qui mirent des

Digitized by Google

masques, en s'efforçant, autant que cela leur étoit possible, de faire une douce illusion. Ne voit-on pas que, par une nécessité relative, les hommes figurans se trouvèrent contraints de se masquer? Bientôt des femmes parées à la fois par les graces et par l'art, vinrent chasser ces êtres amphibies, recevoir un hommage offert justement à leurs charmes, et rendre ces charmes plus piquans par le développement varié des graces dont la nature se plut à douer son ouvrage favori. Cependant les danseurs ont conservé l'usage des perruques, et celui des masques pendant un siècle. *O imitatores*, etc.! Je n'achève point, et je n'ai garde de prétendre qu'on achève pour moi. Sans doute on a quelque tort de se laisser entraîner par l'habitude, de se laisser égarer par de certains préjugés; on a quelque tort de fermer les yeux à la nouvelle lumière qui perce la nuit de ces préjugés, de cette habitude; mais, pour cela, je ne me permettrai pas de croire qu'on mérite des injures.

CHAPITRE

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

De la mécanique, de l'architecture et de la peinture.

Il s'en faut bien qu'on ne doive considérer les arts dont il est ici question que comme de pur agrément à l'opéra, que comme devant surprendre seulement et satisfaire les yeux. Il n'est pas moins nécessaire que, par la vîtesse des changemens, par la disposition des objets, par les effets variés de l'optique, ces arts parviennent à tromper la vue, ainsi qu'à charmer l'imagination. Sans leur secours bien dirigé, tout le merveilleux de l'opéra ne doit plus paroître qu'une puérilité ; sans lui, pas la plus légère apparence de vérité dans l'action ; sans lui, quel affoiblissement dans les effets qu'elle auroit dû produire ! Il est donc au moins singulier que l'on ait négligé des parties si nécessaires au théâtre de l'illusion. Oui, cette négligence est d'autant plus surprenante, que l'on

Digitized by Google

se souvient des effets produits par les ouvrages de Servandoni, de Boucher, principalement par ceux du premier, présentés aux Tuileries sur le vaste théâtre des machines. L'emploi de nos plus habiles artistes pour les machines et pour les décorations ne peut donc être trop recommandé, l'administration pouvant ajouter infiniment, par leur secours, au succès des drames lyriques, et puisque les hommes célèbres que la France possède n'attendent qu'une invitation pour immoler noblement leur intérêt aux plaisirs de la nation, ainsi qu'à leur gloire.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Des ballets d'action.

NON, les ballets d'action ne sont, ne seront jamais qu'une très-foible esquisse de l'opéra tel qu'il doit être, tel qu'il est. Vainement nous vanteroit-on les prétendus effets des ballets pantomimes à Rome ; vainement ose-t-on les vanter d'une manière assez extraordinaire en publiant que c'est à leur époque que la tragédie fut anéantie, que les théâtres sont rentrés dans la barbarie pour tant et tant de siècles. Cette révolution n'affoiblira pas mon estime pour les Romains, et ne me semble nullement à craindre pour nos théâtres. Je suis trop éloigné de faire à la pantomime un honneur aussi singulier. Il est hors de doute que la seule impossibilité d'entendre les personnages dans ces amphithéâtres où s'assembloit le peuple romain, dans ces amphithéâtres devenus plus vastes à mesure que ce peuple avoit pris plus

Digitized by Google

de goût pour les spectacles, à mesure que le luxe fit des progrès dans Rome ; il est hors de doute, dis-je, que cette impossibilité fit elle seule éclore à Rome la pantomime qui, de même que les divers combats des gladiateurs et des animaux féroces, devint pour les Romains un dédommagement bien foible, lorsqu'il n'étoit pas barbare, des drames dont il ne leur étoit plus possible de jouir, de ces drames d'ailleurs très-inférieurs aux nôtres comme à ceux des Grecs. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit ici. Revenons plus particulièrement à mon objet.

Ce sont, à peu près, les mêmes personnes qu'on voit remplir journellement nos salles de spectacles ; car, quoique Paris renferme dans son sein environ huit cens mille habitans, on regarde comme certain qu'il n'en est pas plus de vingt mille qui fréquentent nos théâtres habituellement.

En supposant, mais pour peu d'instans, des effets prodigieux à ces ballets d'action, qui, sans doute, refroidiroient bientôt les spectateurs sur les drames qui devroient les précéder, d'autant que, comme je compte le prouver, ces ballets ne sauroient durer

Digitized by Google

raisonnablement une heure, en les supposant, dis-je, ces effets si prodigieux, je n'en assurerai pas moins hardiment qu'une heure, ou trois quarts d'heure de plaisir ne dédommageroient jamais de deux heures d'ennui ceux qui ne se contentent point de voir le même ouvrage une fois, ceux pour qui c'est un besoin qu'un spectacle quelconque, ceux auxquels il doit être le plus important de plaire.

Puisque l'usage, puisque le besoin d'occupation, ou de dissipation, donnent indispensablement aux spectacles une durée de deux heures et demie, et plus, selon moi, ce ne sont donc point des ballets d'action qu'il faudroit à l'opéra, mais de l'action, autant qu'il est possible, dans les ballets, et de l'action faisant, s'il se peut, partie de celle du drame. Si les ballets pantomi-tragiques, car c'est particulièrement de ceux-là que je parle, étoient constamment adoptés, ce qui ne me paroît heureusement point à craindre, la danse agréable et majestueuse ne seroit-elle pas bientôt oubliée, puisqu'il faut beaucoup plus agir que danser dans ces ballets, puisque les mouvemens rapides et très-prononcés de l'action pantomime

Digitized by Google

doivent nécessairement nuire aux développemens charmans de la danse noble? N'en serions-nous pas au moins malheureusement privés dans les opéra qui précéderoient les ballets d'action dans lesquels seroient préférablement et seulement employés les premiers sujets ?

J'entends dire : il faut, il faut de fortes recettes. Oui, sans doute, et, comme elles seront toujours des preuves très-convaincantes, si ce n'est point de la valeur des ouvrages, du moins de leur succès, et des plaisirs du public, elles font aussi la gloire et le soutien de nos spectacles. Mais de même faudroit-il calculer si l'on recueille en proportion de ce qu'on aura semé, si ces récoltes se montrent abondantes en raison de la dépense qu'elles auront occasionnée. Oui, sans doute, il faut s'occuper de faire de fortes recettes, et rien de plus facile, je pense, au théâtre de l'opéra, si l'on sait tirer bon parti de toutes ses ressources dont je compte parler dans la suite de ces réflexions. La nouveauté, j'en conviens, est et sera toujours le plus sûr des moyens pour attirer, pour enchaîner la foule des spectateurs ; mais, si

Digitized by Google

l'on veut s'assurer qu'on amusera, qu'on intéressera constamment le public, il faut raisonner pour lui jusqu'à ses fantaisies; il faut avoir le courage de leur résister quelquefois; il faut sur-tout éviter avec soin d'égarer le goût si difficile à ramener.

Si l'administration, ne se regardant que comme momentanée, se laissoit éblouir par la fausse gloire d'avoir répandu sur notre théâtre lyrique un éclat passager, il en seroit de ce superbe spectacle comme d'un bon terrain négligé qu'un propriétaire avide, ou qu'un nouveau régisseur charge et surcharge de sels étrangers. Vraisemblablement la première récolte en seroit abondante, mais aux dépens de la qualité de ses fruits, et bientôt il n'offriroit plus que des cendres froides et stériles aux desirs trompés de l'avide cultivateur.

J'ai dit que tout ballet d'action ne peut durer plus d'une heure, et je vais le prouver. C'est un drame où les développemens ne sont pas possibles, où tout doit être mis en situation. C'est n'est qu'une galerie de tableaux, qui présente aux yeux, par la disposition des personnages, et le secours du geste, les points

Digitized by Google

principaux d'une action noble, ou voluptueuse, ou touchante, ou terrible, d'une action qui peut être offerte alternativement sous une face différente. Un ballet d'action est l'ouvrage d'un peintre, ou d'un dessinateur. Il est à l'égard d'un drame ce que lui sont des estampes mises à la tête de chacun de ses actes. Un ballet d'action est un drame muet dont toutes les parties doivent être éclairées par elles-mêmes, et qui particulièrement est soumis à l'une des trois règles de nos drames ordinaires, et plus encore peut-être qu'eux, à l'unité d'action. Donc il ne sauroit être long. Le spectateur ne pourroit pas, non plus, lui donner souvent une longue attention, quelque bien traité qu'il fût, parce qu'il ne parle et ne peut parler au cœur qu'accidentellement, parce que c'est seulement par le secours heureux de l'esprit que l'on peut intéresser le cœur pendant un certain tems. Il faut donc faire précéder indispensablement le ballet par un drame quelconque, en doublant, à peu près, ainsi les frais, puisqu'un grand ballet d'action nécessite autant de dépenses qu'une tragédie en cinq actes, soit pour les vêtemens, soit pour les décorations.

Digitized by Google

Je ne vais raisonner ici que d'après la réussite sûre de ces ballets. Les donnera-t-on avec des opéra dont le succès sera très-complet? Non, certainement, puisque ce seroit doubler les dépenses sans ajouter à la recette. Les donnera-t-on avec des ouvrages qui n'auront qu'un succès médiocre? Cela ne me paroît pas trop raisonnable encore, puisque, vu le nombre des personnes qui fréquentent l'opéra, vu la grandeur de la salle, l'augmentation de la recette ne pourra jamais, à beaucoup près, égaler l'augmentation des dépenses. Les donnera-t-on enfin après des drames usés, ou décidément mauvais? De quel droit ennuyer avec certitude le public pendant deux heures, pour ne l'amuser que pendant trois quarts d'heure au plus? D'ailleurs le public seroit-il long-tems la dupe d'un pareil arrangement?

Un ballet d'action n'est-il point un assemblage informe de situations qui, resserrées, entassées, choquent le plus souvent la raison, lorsque, après deux ou trois représentations, les yeux peuvent les lui rendre intelligibles? Que reste-t-il d'un ballet d'action? Je le demande aux enthousiastes mêmes de

Digitized by Google

ce genre de spectacle. Quelques-uns d'entr'eux ont osé cependant aller jusqu'à mettre une pantomime fort au dessus d'un drame quelconque, en supposant l'intérêt égal, et lors même que l'intérêt de ce drame est le mieux développé. Comment, quand il est si bien prouvé que c'est un art si difficile que l'art heureux et sublime de plaire, d'émouvoir et d'intéresser, en employant tous les moyens qui peuvent parler à la fois, ou successivement, aux yeux, à l'oreille, à l'esprit, à l'imagination, au cœur, comment seroit-il possible de produire les mêmes effets en parlant à l'organe de la vue seulement ?

J'ai cependant entendu dire que, le geste étant le premier langage de la nature, c'étoit, sans contredit, celui qui devoit produire les plus grands effets sur nos cœurs. Il est vrai que j'entendis aussi répondre vivement qu'un pantomime est à l'égard d'un acteur ce qu'un singe est à l'égard d'un homme, et qu'ainsi la réponse eut tous les rieurs de son côté. Voilà la fin de ces discussions que l'esprit de parti fait naître. Chacun va plus loin que son opinion, soit par vanité, soit d'après la certitude que, s'il en abandonnoit une

Digitized by Google

partie, il seroit bientôt forcé de céder pleinement la victoire.

Quoi qu'il en soit, en accordant même aux gestes une expression très-déterminée et très-énergique, j'avouerai que je ne saurois comprendre comment, pour cela, l'on voudroit se priver de tout ce qui peut les seconder. Ne seroit-ce point, à peu près, donner la préférence à des muets du grand Turc sur Cicéron tonnant dans la tribune aux harangues? De bonne foi, quel ballet d'action pourroit être mis, un moment, en comparaison avec nos drames, quand son auteur auroit le mérite entier de l'invention? Que pourra mettre cet auteur en comparaison des charmes du style, de la liaison progressive des divers tableaux? Comment encore pourra-t-il développer les effets purement métaphysiques des passions, et, par le seul secours du geste, offrir, exprimer toutes les nuances de l'amour, de la colère, de l'ambition, de la haine et de la vengeance? Mais s'il se contente, pour rendre son action plus intelligible, pour lui donner un effet certain, de rendre en pantomime un drame déja connu, je demanderai quel sera le mérite de

Digitized by Google

prendre ainsi le trait d'un tableau. Nous avons vu pourtant un homme célèbre par quelques ouvrages d'imagination mutiler plusieurs de nos opéra, mon Adéle de Ponthieu nommément, les présenter à Vienne, à Milan, à Londres, faire ou laisser donner dans les journaux les éloges les plus pompeux à ces ballets d'action et les laisser traiter d'ouvrages de génie sans appeler de ce jugement, sans faire dire un pauvre petit mot de leurs originaux. Je m'arrête ; car tout ce qui tient à la satyre n'est pas fait pour moi. Vraisemblablement l'administration de l'opéra ne laissera point offrir sur son théâtre les ballets d'action de ce dernier genre, ceux qui ne sont qu'une imitation exacte, une représentation muette de nos opéra dignes, par leur ensemble, de paroître et reparoître sur la scène.

Un amateur judicieux expose-t-il jamais dans son cabinet une estampe à côté de son original ?

Digitized by Google

CHAPITRE DERNIER.

Des moyens de soutenir le spectacle de l'opéra.

J'AI promis d'indiquer quelques ressources pour soutenir avantageusement le spectacle de l'opéra, ce spectacle si dispendieux, et je dois tenir parole. Si ces ressources ont été déja senties, et même déja proposées en grande partie, je n'en aurai que plus le droit de conclure pour leur bonté. Je présumerois d'abord qu'il ne seroit rien de plus utile à l'opéra que de lui réunir l'autre opéra, justement, ou non, appelé comique, pour le donner quatre fois par semaine. Avec quatre ou cinq sujets de plus, l'opéra feroit un surcroît immense de recette, lequel, après avoir servi pour les payer, pour ajouter aux appointemens beaucoup trop foibles de l'orchestre et des chœurs, pour augmenter encore ce traitement en raison de leur nouveau travail, serviroit à faire un sort plus avantageux aux premiers sujets, et laisseroit des

Digitized by Google

fonds très-considérables en réserve. Il est naturel de présumer qu'alors les opéra comiques seroient beaucoup mieux rendus, du moins quant à la partie du spectacle.

Pour ajouter aux plaisirs du public, la comédie dite italienne donneroit, deux fois par semaine, des opéra comiques en vaudevilles, spectacle national, genre très-amusant, et peut-être même très-utile, d'autant que le vaudeville, en frondant les ridicules et les vices, peut concourir à corriger les mœurs par les charmes attachés à des leçons qui divertissent l'esprit, et dont la mémoire se pénètre rapidement pour ne jamais les oublier. Rien de plus raisonnable sans doute que cet arrangement. Aussi fut-il assez souvent apperçu, proposé, débattu, comme toujours rejeté. Quelle seroit la source de cette bizarrerie? C'est uniquement, selon moi, le partage mal-entendu de l'autorité sur les spectacles. Quoi! cette autorité pourroit-elle ajouter un seul fleuron à la couronne des premiers gentilshommes de la chambre, à celle du ministre de Paris? Que cette autorité partagée se réunisse; bientôt tout obstacle va disparoître;

Digitized by Google

notre magnifique spectacle de l'opéra se soutiendra certainement sans être à charge au gouvernement, et le public verra perfectionner, verra multiplier ses plaisirs.

L'encouragement donné récemment aux auteurs doit sans doute détruire le prétexte de ne pas faire d'opéra faute d'une rétribution avantageuse. Mais animera-t-il une foule de nouveaux poëtes ? Je suis bien éloigné de le croire, vu toutes les difficultés du genre de l'opéra, difficultés qui ne peuvent être bien saisies que par ceux qui connoissent à fond le théâtre lyrique. D'après mon sentiment, j'ajouterai que l'administration se conduiroit très-sagement en distribuant le même poëme à deux musiciens qui, chacun de leur côté, le mettroient en musique. Avec les frais d'un seul opéra, l'on en présenteroit ainsi réellement deux au public, puisque les ouvrages de ces deux artistes seroient alternativement donnés. Si les deux musiques avoient du succès, quel avantage pour l'académie! Quel avantage encore quand l'une des deux n'auroit qu'une réussite assez médiocre! La chute même d'une de ces musiques pourroit être

Digitized by Google

très-profitable pour l'académie ; car le public veut souvent juger tour à tour de ce qui fut condamné par une partie de lui-même. Enfin on n'auroit fait de frais que pour un opéra.

Combien ne seroit-il pas facile d'économiser sur une partie de ces frais ? Le seul article des soieries que l'opéra consomme est immense. On les achete à mesure que l'on en a besoin pour donner un ouvrage. Où va-t-on les prendre ? Chez les marchands de Paris, et, même au comptant, on les paye autant que nous les payons pour nos vêtemens. Pourquoi donc ne pas acheter ces fonds de magasins que l'on voit vendre si fréquemment, ou pourquoi ne pas directement acheter aux manufactures ces étoffes manquées, et dont souvent l'œil même du connoisseur apperçoit à peine les défauts qui disparoissent à la lumière, ou qu'il seroit fort aisé de sauver dans la coupe des habillemens ? L'administration épargneroit un tiers, et même plus, sur ces étoffes, sans que le spectacle en offrît moins de magnificence et d'éclat.

L'économie, bien entendue, étant le premier des moyens pour soutenir l'opéra, l'on ne pourroit donc

trop

Digitized by Google

trop avoir la scrupuleuse attention d'examiner si la quantité d'étoffes fournies, ou mises sur l'état des dépenses, se trouve réellement employée. On ne peut encore vérifier assez souvent le nombre d'ouvriers journellement occupés, parce que tel ouvrage doit en exiger beaucoup plus qu'un autre, parce que tel opéra qui doit en exiger un grand nombre pour son établissement, pour ses trois ou quatre premières représentations, n'en a plus besoin que d'un nombre très-inférieur pour les autres, parce que, dans ces cas différens, on les a toujours vus en même nombre sur l'état, soit qu'ils fussent réellement employés, soit qu'ils ne le fussent pas, et que l'administration est ainsi toujours la victime de la négligence, ou de la rapacité.

J'ai déja parlé de la diminution indispensable dans cette foule de personnages que nous offrent les ballets qui, par-là, deviendroient plus agréables. Il est très-aisé de voir qu'il en résulteroit un double avantage pour l'administration, moins de sujets, et moins d'habits sur-tout à payer.

Établir beaucoup d'ordre pour faire prendre des

Digitized by Google

billets à ceux qui, sans nul scrupule, se placent au parterre quand ils sont parvenus dans l'intérieur de la salle en plus grand nombre que n'en contiennent les petites loges dans lesquelles ils prétendent avoir des places ; diminuer le grand nombre de ces entrées trop souvent accordées abusivement ; voilà des recettes certaines pour l'administration.

Je crois superflu de m'étendre sur la nécessité d'avoir trois ou quatre opéra prêts pour être donnés alternativement. Il est assez facile d'appercevoir l'avantage prodigieux de cet arrangement. En effet un opéra, quelque bon qu'il soit, eût-il reçu du public l'accueil le plus heureux, et même le plus flatteur, aura moitié moins de représentations s'il est donné trois fois par semaine que s'il ne l'étoit qu'une fois, ou deux, parce que le public sera moins blasé sur ses impressions, parce qu'il aime avec raison la variété dans ses plaisirs.

Il est encore sans doute des moyens d'ajouter de nouveaux charmes à l'opéra, de répandre un nouveau lustre sur ce spectacle où toute dépense faite avec goût y sera toujours un fonds avantageusement placé.

Digitized by Google

L'académie devroit sur-tout s'occuper d'attirer de nouveaux sujets, d'aiguillonner ainsi par des débuts la curiosité du public. Pourquoi ne changeroit-on pas aussi quelquefois, dans un opéra, le ballet qui n'auroit que peu de succès ? Un nouveau pompon suffit souvent, ainsi qu'une nouvelle image, pour amuser, pour occuper, pour enchanter un enfant. Combien de grands enfans dans le monde !

Mais, quand bien même l'opéra ne pourroit jamais faire des recettes égales à ses dépenses, et quand même il coûteroit au gouvernement, non, sa sagesse ne devroit pas moins soutenir ce spectacle qui fait honneur à la France. D'ailleurs il ne faudroit point en conclure que ce spectacle fût réellement à charge au gouvernement. L'opéra est sans cesse ce que fut un jour le tournoi que voulut donner Louis XIV. Annoncé, depuis long-tems, et préparé par le grand Colbert, ce tournoi, j'en conviens, coûta près de douze cens mille francs; mais les entrées et les droits de Paris pendant les préparatifs d'une fête qui dut attirer tant d'étrangers dans la capitale, augmentèrent, au profit du roi, de deux millions.

Digitized by Google

Au reste, si quelqu'un me reprochoit d'avoir pris un ton tranchant dans ces réflexions, je dirois que j'ai craint les longueurs; que je suis très-éloigné de la folle prétention de donner à mon avis force de loi; que, si quelque génie heureux trouvoit le secret de donner plus de charmes au spectacle de l'opéra par des moyens différens des miens, je m'empresserois de faire l'éloge de ces moyens, et de les adopter. Si l'on vouloit bien me démontrer que je me suis trompé, mon amour-propre même en seroit très-facilement consolé par la conviction que, jusqu'à l'erreur, tout est excusable, tout est louable lorsque réellement on n'a pour but que le progrès des arts, et l'avantage, ou les plaisirs de ses concitoyens.

FIN DES RÉFLEXIONS SUR L'OPÉRA.

Digitized by Google

PIÈCES FUGITIVES.

Digitized by Google

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE B**

sur la chevalerie.

Toi qui ne te souviens de tes nobles aïeux
Que pour renouveler leurs vertus à nos yeux ;
Toi qui, dans les instans d'un aimable délire,
D'Érato même appris l'art d'animer sa lyre ;
Toi qui, pour ta devise, adoptas constamment

Digitized by Google

La vaillance, les mœurs, l'amour et l'enjouement,
Daigne accueillir ces vers; sauve-les du naufrage.
Te peindre des vertus, c'est gagner ton suffrage.
Je l'attends. Sans descendre au ton d'adulateur,
L'ami va m'accorder un sourire flatteur,
Et détourner les traits du critique invincible :
L'esprit est indulgent quand le cœur est sensible.

Qu'ils étoient beaux ces jours où l'Amour et l'Honneur
Régnoient, et, par leurs lois, conduisoient au bonheur!
Tendre, mais sans foiblesse, une Belle charmée
Pouvoit s'enorgueillir d'aimer et d'être aimée.
L'amant joignoit alors à la vaillante ardeur
Le respect des sermens, l'équité, la candeur,
Précieuses vertus dont l'union charmante
Protégeoit son amour auprès de son amante.
Mars faisoit-il ouir ses clairons inhumains ?
De son preux chevalier la Belle armoit les mains.
Au milieu des périls que cherchoit son courage,
Sous les feux, sous les traits dont il bravoit l'orage,
» Que n'ai-je, disoit-il, pour lui plaire encor mieux,
» Cet utile bonheur de combattre à ses yeux !

Digitized by Google

Il revenoit bientôt, en guerrier digne d'elle,
Triomphant, ou mouroit avec gloire, et fidelle.
Si la main de la Paix retenoit sa valeur,
Il protégeoit le foible, accueilloit le malheur,
Et, ne trouvant jamais nulle plainte importune,
Versoit sur l'indigent les dons de la Fortune.
La Paix laissoit encore à ces braves guerriers
Des travaux dangereux et de sanglans lauriers.
Falloit-il d'une Belle embrasser la défense,
S'exposer en champ clos, la venger d'une offense?
Déja cent chevaliers, qu'appellent ses douleurs,
S'offrent pour la servir, parés de ses couleurs.
Je les vois ces héros de la chevalerie,
Rangés sous l'étendard de la galanterie,
Soutenir par le fer que l'on n'égale pas,
Ni leur bras en vigueur, ni leur dame en appas.
C'est en vain que le Sort à leurs vœux est rebelle;
L'amante qui nous plaît est toujours la plus belle.

Mais, parmi ce concours de travaux et d'exploits,
Combien, sexe enchanteur, combien tes douces lois
Que suivoient nos aïeux avec idolâtrie,

Digitized by Google

Tes charmes, tes vertus servirent ma patrie!
Pour exemple frappant s'offre ici Du Guesclin.
Barbare dans les jeux où son cœur fut enclin,
De tout frein l'ennemi, toujours prompt à l'offense,
Loin des cours il traînoit la fin de son enfance.
Quelle Beauté survient! A son auguste aspect,
A ses premiers accens, la honte et le respect
Parlent à Du Guesclin, ont passé dans son ame:
L'oisiveté lui pèse, et la gloire l'enflâme:
Des héros de son sang, tous les mânes fameux
L'entourent, et l'Honneur lui dit: » agis comme eux.-
Déja, sur un coursier, dans Rennes il s'élance,
Le flanc ceint de l'épée, et, saisissant la lance,
Son bras va disputer aux plus fiers combattans
Des joûtes d'un tournoi les honneurs éclatans.
La trompette résonne. » Ah! dit-il, jour prospère!
» Je puis donc consoler la vieillesse d'un père!
» Si je lui fais encore éprouver des douleurs,
» Du moins il ne devra pleurer que mes malheurs.

Tel un fleuve, orgueilleux de sa source féconde,
S'indignant des remparts qui retenoient son onde,

Digitized by Google

S'élance, les franchit, couvre, dans sa fureur,
Un sol que sur les monts pleure le laboureur:
Ce qui veut mettre obstacle à sa loi souveraine,
Tout, soit arbre, soit mur, il l'étend sur l'arène;
Mais, modérant enfin son cours impétueux,
Sur des débris il roule un flot majestueux.
Tel l'ardent Du Guesclin a franchi la barrière;
La Terreur avec lui vole dans la carrière.
Son superbe coursier, non moins prompt que l'éclair
Qui sillonne et blanchit les campagnes de l'air,
Sent maîtriser par l'art sa fougue obéissante.
Mais du jeune héros que l'audace est puissante!
La lance qui sur lui frappe un coup violent,
Ou se brise en éclats, ou cède en reculant,
Quand l'atteinte qu'il porte, et dont pâlit l'Envie,
D'un semblable succès par une autre est suivie.
Sans cesse accumulant des triomphes nouveaux,
D'un choc faisant rouler, et coursiers, et rivaux,
Unis, ou divisés sur l'arène plaintive,
Seul, il fixe les yeux de la foule attentive.
» Gloire soit à l'Honneur, hommage à la Beauté! —
C'est le cri que répète alors sa loyauté.

Digitized by Google

Rien ne s'offre, après lui, que des lances brisées,
Des rivaux abattus, des armes divisées,
Et l'on pense le voir, dans ses succès constans,
Secondé par la foudre, et l'effort des autans.

Quel plus riant tableau, muse, tu me présentes!
Ainsi qu'en nos jardins des terres bienfaisantes
Que des feux du printems féconde la saison,
De guirlandes de fleurs entourent le gazon,
Ces superbes gradins qu'une auguste police
Prescrivoit d'élever pour embellir la lice,
Sont parés de Beautés dont le sensible cœur
Palpite de plaisir, premier prix du vainqueur.
Quel charme de les voir, éprises sans tendresse,
Vanter dans Du Guesclin, et la force, et l'adresse,
S'applaudir avec lui du succès de leurs vœux,
D'un panache flottant dépouiller leurs cheveux,
En arracher des fleurs, présent de la nature,
S'enlever ces tissus qui parent leur ceinture,
Puis, jetant leurs atours au vainqueur, sur ses pas,
Avec moins d'ornemens montrer bien plus d'appas.
Trop heureux Du Guesclin, les dames t'environnent;

Digitized by Google

On découvre ton front ; des roses le couronnent ;
Ton père est dans tes bras. O charme de l'Honneur !
Le vieillard pleure, admire et renaît au bonheur.
Bientôt, rompant le cours de nos guerres civiles,
Tu chassas les Anglois de nos champs, de nos villes,
Et ton bras triomphant, que le crime irrita,
L'assaillit sur le trône, et l'en déshérita. (1)

Des Belles autrefois telle fut la puissance ;
Leur voix, que respectoit l'heureuse obéissance,
Dans les cœurs égarés, dans les cœurs abattus,
Faisoit naître, ou du moins réveilloit les vertus.

Oublierai-je Bayard, si grand par sa vaillance,
Plus cher par sa franchise et par sa bienveillance,
Qui, né pour commander, sut obéir toujours,
Que pleura l'ennemi qui termina ses jours ?
A Bresse qu'il attaque, atteint d'un coup de lance,
Mais vainqueur, ce héros est conduit en silence,
Sur les bras désarmés de ses tristes amis,

(1) Pierre le Cruel, détrôné par Du Guesclin.

Digitized by Google

Dans un palais voisin des murs qu'il a soumis.
Dès qu'un autre Esculape à son grand cœur assure
Que peu de jours encor fermeront sa blessure,
Sans différer, il veut rejoindre ses guerriers.
Sa tête va s'offrir à de nouveaux lauriers,
Quand deux tendres époux, et, l'espoir de leur vie,
Deux filles, dans ces jours dont l'enfance est suivie,
Dans cet âge paré des roses du printems,
Avec la même ardeur, viennent, en même tems,
Rendre grâce au héros dont l'active décence
Des murs de leurs palais écarta la licence.
Quel feu, quel sentiment s'exhalent de leur cœur,
En mettant leur rançon sous les yeux du vainqueur!
Mais Bayard, qu'arrêtoit cette scène touchante,
Parmi tous les effets d'un zèle qui l'enchante,
Voit à peine cet or dont l'offre le surprend.
On le presse; il refuse. On insiste; il se rend,
Et de l'or qu'il reçoit dicte ainsi le partage.
» Que le cinquième en soit aujourd'hui l'héritage
» De vingt infortunés, de mes premiers amis;
» Qu'à ces Belles, pour dot, le reste soit remis.
» J'ai peut-être des droits à cette complaisance. —

Digitized by Google

Les Bressans, à ces mots dits par la bienfaisance,
Du Scipion françois embrassent les genoux.
O jour heureux pour lui! Quels exemples pour nous!
Dans leurs bras réunis Bayard se précipite;
Si ferme au champ de Mars, son cœur alors palpite.
Tous commencent ainsi les plus tendres discours
Dont les pleurs du bonheur interrompent le cours.
Mais, tandis que l'ivresse et la reconnoissance,
Du ciel, pour le héros implorent la puissance,
Pour la gloire il s'arrache à de nouveaux débats,
S'éloigne, prend sa lance et revole aux combats.

Age heureux des vertus, âge si mémorable,
Que n'a-t-on déja vu ton retour favorable
Nous rendre tes élans tendres, audacieux,
Tes mœurs sur-tout, tes mœurs, trésor plus précieux!
L'amour du nom François, l'estime de soi-même,
L'ardeur de s'illustrer pour plaire à ce qu'on aime,
Ces sources de grandeur, de vertus, de talens,
France, ont-elles tari pour tes fils indolens?
Quoi! l'on voit des mortels, dans leurs transports impies,
Verser sur la Beauté les poisons des harpies,

Digitized by Google

Et les plus généreux, sans craindre aucun danger,
Craindre le ridicule, et n'oser la venger!

Vous donc qu'à peine serre une légère chaîne,
Qui, caressant l'Amour, semblez servir la Haine,
Vous qui, journellement à séduire occupés,
Divisez deux époux, et tous deux les trompez,
Pouvez-vous jamais voir vos succès sans alarmes?
Jouit-on des succès qui coûteront des larmes?
Mais que dans les plaisirs on trouvoit de bonheur
Quand ils étoient conduits et gardés par l'Honneur!

François, chers à l'Amour, ainsi qu'à la Victoire,
Ramenez-nous un tems si vanté par l'histoire;
Réveillez-vous, François; montrez à tous les yeux
Que toutes les vertus qu'offrirent vos aïeux,
Ainsi que leur valeur, furent votre héritage;
Montrez sur-tout en vous, chaque jour, davantage
Le protecteur du foible, et le loyal amant.
Cédez un doux empire à ce sexe charmant,
Si puissant sur l'Honneur, alors qu'il vous inspire,
Qui, comme votre amour, mérite cet empire.

Ne

Digitized by Google

Ne couvrez plus de fleurs avec déloyauté
Les funestes chemins qui trompent la Beauté.
Fière alors de ses mœurs, et plus que de ses charmes,
Elle réunira leur puissance, leurs armes,
Pour élever vos cœurs, embellir vos loisirs,
Et fixer près de vous la gloire et les plaisirs.
Ainsi le fruit murit, et la fleur se colore
Sous le souffle si pur de Pomone, ou de Flore;
L'homme jouit ainsi de leurs dons renaissans
Quand Morphée a cessé de régner sur ses sens.

---

(1) NOTA. On s'est imposé dans cette épître une richesse de rimes, telle qu'il n'en est peut-être point d'exemple dans notre poésie. On n'y verra pas une élision, pas un hiatus d'un vers à l'autre, ce qui n'existe dans aucun ouvrage. On a pris soin d'éviter les mêmes hiatus dans tous les vers de ces œuvres, lorsque la phrase n'est pas finie, et plus rigoureusement dans la prose, en évitant encore de laisser un mot coupé, d'une ligne à l'autre. Puisse cette contrainte n'avoir pas altéré la vérité de l'expression!

Digitized by Google

ÉPITRE II.

A GRESSET,

de l'académie françoise.

Toi qui fis nos plaisirs, veux-tu causer nos pleurs?
Qui peut donc arrêter l'essor de ton génie,
T'endormir sur ce lit de fleurs
Formé pour toi des mains de Vénus-Uranie?
Gresset, que deviendra ce pinceau si brillant,
Et jadis non moins vigilant,
Dont la touche fraîche et légère
Sut ouvrir à nos yeux les dortoirs d'un couvent,
Et plaça pour jamais un perroquet charmant
Aux fastes immortels du Pinde et de Cithère?
Pourroit-il renoncer à des succès certains,
Ce pinceau digne des Albanes?
Ah! retire Ververt du noir séjour des mânes, (1)

(1) Projet de Gresset, non rempli malheureusement.

Digitized by Google

Et rappelle son ombre à de nouveaux destins.

Seroit-ce assez pour toi qu'on te lise sans cesse,
Qu'on cite avec transport tes vers ingénieux,
Ces vers qu'applaudit la Sagesse
Lorsque la Vérité les traça sous ses yeux ;
Qu'on chérisse l'écrit aussi riant que sage,
Cet écrit qui, toujours par un appât nouveau,
Promenant notre esprit de rivage en rivage,
Poursuit ce fragile rameau
Que mène dans l'abîme une pente volage,
De notre vie, hélas! trop fidelle tableau ?
Seroit-ce assez pour toi qu'on vante l'éloquence
Qui, tonnant sur la scène, embrasse la défense
De la raison et de l'honneur,
Qui rend leur chaîne desirable
Même dans le moment où l'esprit enchanteur
Fait sourire à Cléon peut-être trop aimable ?

Sydnei court à la mort ; je ressens sa douleur,
Et je ne tiens plus à la vie ;
Mais, aux genoux de Rosalie,

Digitized by Google

Bientôt avec Sydnei je vis pour le bonheur.

Gresset, reviens encor nous plaire :
Hâte-toi ; viens jouir d'un hommage immortel
Dans ce séjour des arts, auguste sanctuaire
Qui t'attend, te garde un autel
Entre Anacréon et Molière.
Je le sais, tu n'as plus à former de desirs ;
Déja ton nom se grave au temple de Mémoire ;
Mais, lorsque ton génie a tout fait pour ta gloire,
Daigne ajouter à nos plaisirs.

Digitized by Google

ÉPITRE III.

A MADAME LA COMTESSE D'A***, sur son départ de Paris pour Chanteloup, au mois de janvier 1771.

PARTEZ de ce triste séjour;
Cédez, s'il se peut, dès ce jour,
A votre généreuse envie:
Un ami même vous en prie
Comme il attend votre retour.
Sur le rivage de la Loire
Volez, contemplez dans sa gloire
Ce ministre disgracié.
L'amour d'une épouse chérie,
Les délices de l'amitié,
De tendres vœux de la patrie
Feront le charme de sa vie;
Son destin est d'être envié.
Combien son active prudence

Digitized by Google

Sut donner de nouveaux ressorts,
De nouveaux jeux à tous ces corps,
Remparts animés de la France!
Le courage, par la science,
Va multiplier ses efforts.
Bientôt la dignité sévère
N'ombragea plus le ministère.
Toujours suivi de l'enjoûment,
Sur la plus épineuse affaire
Choiseul versa légèrement
Les grâces de son caractère.
Le grand art, l'art heureux de plaire
Double les succès du talent.

Du politique labyrinthe
Falloit-il sonder les chemins?
Il se jouoit dans cette enceinte;
Le fil étoit sûr dans ses mains.
A pas tardifs le bœuf se traîne;
Le coursier, volant sur l'arêne,
Sent bientôt ralentir ses pas;
Mais, dans un même jour, sans peine

Digitized by Google

L'aigle plane sur vingt climats.
Tel Choiseul, de l'œil du génie,
Parcourt l'univers, l'apprécie,
Lisant les secrets des états.
Tu l'as vu, ce dieu tutélaire,
France, vers un autre hémisphère
Retenir le dieu des combats,
De tes champs éloigner la guerre,
Soutenir ton trône d'un bras,
Commander de l'autre à la terre.

Le Sort veut en vain l'effrayer.
Semblable au valeureux guerrier
Qui, pour sa gloire, et pour son maître,
Tient ferme au dessus du foyer
Que doit enflâmer le salpêtre,
Choiseul, sans être moins heureux,
Voit le danger qui le menace,
De la paix resserre les nœuds,
Et, soumis, attend sa disgrace.

Le Sort le frappe; il cède au coup.

Digitized by Google

Déja je le vois sous l'ombrage
Qu'au ministre la main du sage
Sut préparer dans Chanteloup.
Pour lui le jour est sans nuage;
Le jour se passe sans orage.
Il fit le bien; il vit content,
Et d'un œil tranquille envisage
L'immortalité qui l'attend.

Jamais faveur, ou récompense,
N'enchaîna ma reconnoissance,
Ne dut préparer mon encens.
C'est la Vérité qui m'inspire;
Qui, montant tristement ma lyre,
Fait tout le prix de mes accens.
Mais vainement elle m'enflâme;
Je n'offre l'homme qu'à demi:
Que l'éloquence de votre ame
M'a bien peint quelquefois l'ami!
Qu'alors une beauté nouvelle
Se montroit en vain dans vos yeux!
J'ignorois qui j'aimois le mieux

Digitized by Google

Entre le peintre, et le modèle.

Courez de plus près l'admirer
Ce grand ministre que la France
Voit ravir à son espérance,
Que tout bon François doit pleurer.
Partez; il doit vous desirer.
Qu'il doit aimer à vous entendre!
Partez, volez sans plus attendre;
Parlez-lui de notre douleur.
O tendres mouvemens du cœur!
Ce n'est qu'aux Grâces à vous rendre.

Digitized by Google

ÉPITRE IV.

A CLOÉ.

Eh quoi! pour l'honneur de tes charmes,
Tu veux voir à tes pieds une foule d'amans!
Cloé, tu veux les voir, au milieu des alarmes,
Jamais désespérés, comme jamais contens!
Quoi! tu veux des transports, des soupirs et des larmes!
Fort bien; je connois tout cela;
Mais, instruit par le tems, et devenu plus sage,
Je n'en fais plus guère d'usage
Que dans mes scènes d'opéra.

J'aime assez ton joli visage.
Ton teint peut rappeler la fraîcheur du Printems
Quand, le front ceint de fleurs, il règne dans nos champs;
Mais que m'importe son image?
Je ne dirai rien de ton âge;
Qui donc n'a pas eu dix-sept ans?

Digitized by Google

Ce port, cette taille divine
Qu'on voit joindre à la majesté
Du cèdre qui dans l'air domine
Le liant d'un roseau par Zéphire agité,
Ce pied qui semble aux yeux annoncer Atalante,
Les accens de ta voix toujours si ravissans,
De ton sein les attraits naissans,
Et cette bouche si charmante
Qui fait appel à tous les sens...
Voilà, voilà pourtant des moyens pour séduire:
Pour moi, je ne veux pas seulement les décrire;
Je connois trop le prix du tems.
Que par des madrigaux, fruits d'une folle ivresse,
L'on répande sur toi des éloges pompeux;
Que tes amans vantent sans cesse
Tes yeux, leur beauté, leur finesse;
L'on ne me verra point te célébrer comme eux.
Oui, Cloé, selon moi, leur folie est extrême;
Moi, je ne connois de beaux yeux
Que ceux où je lis bien qu'on m'aime.

Digitized by Google

ÉPITRE V.

A MONSIEUR LE COMTE DE L**,

sur l'opéra.

SALUT, ami tendre et constant,
Heureux père, époux adorable,
Philosophe toujours content,
Toujours diversement aimable.
C'en est donc fait; je suis auteur,
Puisqu'ainsi le dit ton épître.
J'en ris, et je m'en fais honneur,
Mais sans aspirer au bonheur
D'honorer, quelque jour, ce titre.

Si pourtant du même souris
Les Belles payoient mon hommage,
Croirois-tu qu'un desir volage
Dirigeât ailleurs mes esprits ?
Ami, non, tu ne peux le croire,

Digitized by Google

Toi qui m'as vu, depuis vingt ans,
Assez peu jaloux, en tout tems,
De plaire aux filles de Mémoire;
Toi, mon sensible confident,
Qui par fois riois cependant
De mes goûts légers, ou fidelles;
Toi que j'aimois en vérité
Quelquefois moins qu'une Beauté,
Mais toujours bien plus que les Belles.
Tu le sais; j'ai besoin d'erreurs;
Je suis né si vif et si tendre
Qu'il me faut toujours des faveurs,
Que j'ai l'audace de prétendre
Celles de toutes les neuf Sœurs.

Connois, ami, connois l'empire
Que je tiens de mes nouveaux nœuds.
La foudre obéit à mes vœux,
Et Vénus daigne leur sourire.
Mes desirs ne sont jamais vains.
Flore, attentive à mes desseins,
Change les torrens en cascades,

Digitized by Google

Et les deserts en beaux jardins
Que, sur le son des tambourins,
Foulent les Jeux et les Naïades,
Les Sylphides et les Ondins.
Elle oppose aux regards malins
De verdoyantes palissades,
Et, par leur secours, les Sylvains,
Réunis avec les Driades,
Cachent leurs amoureux larcins.
Je commande; Pluton soupire;
Des rois gémissent dans les fers;
Apollon guide mes concerts,
Et le soleil, cessant de luire,
Dans la nuit plonge l'univers.
Aux divers accords de ma lyre,
Je calme, ou souleve les mers;
Le marbre se meut, et respire;
Des palais voguent dans les airs.
A ma voix les cieux sont ouverts,
Et, près de moi, la cour divine
Souvent, sans m'en faire la mine,
Trouve les monstres des enfers.

Digitized by Google

Oui, le Désespoir et la Haîne
Viennent rugir dans mon séjour,
Et de ma main je les enchaîne
Pour les immoler à l'Amour.

Ami, juge de mon ivresse
Quand mon art trouve le moyen
D'unir enfin, d'un doux lien,
Un héros avec sa princesse.
Comte, jusques là tout va bien;
Mais gare, hélas! gare sans cesse
Les acteurs, le musicien.
Quel revers! Bientôt ma puissance
Dégénère en obéissance
Devant cet harmoniste altier
Qui, la main des trois clefs armée,
Voudroit forcer la Renommée
De ne vanter que son laurier.
» Monsieur, il faut prendre la peine
» De raccourcir, et promptement,
» Ce récitatif qui me gêne, —
Me dit-il despotiquement:

Digitized by Google

» Allons; qu'une demi-douzaine
» De vers coupés également,
» Prépare un air de mouvement;
» Placez-là les mots vole, ou chaîne,
» Pour y produire un roulement;
» Jetez des vers de sentiment
» Dans tel acte, dans telle scène. —
» Mais, monsieur.... — Point d'entêtement;
» Rayez ce développement;
» Je le veux, monsieur; mon chant traîne.
» J'ai d'ailleurs certains petits airs
» Dont j'attends un effet unique;
» Vite, qu'on abrège ces vers;
» Mettez des mots sous ma musique. —
J'obéis; mais, hélas! comment!
N'importe; il termine l'ouvrage,
Bien certain que tout est charmant
Quand rien ne gêne son ramage.

Je cours; les rôles sont donnés
A mes acteurs que je caresse;
Mais, pour prix de ma politesse,

Bientôt

Digitized by Google

Bientôt mes jours sont condamnés
A des peines d'une autre espèce.

Sans connoître quel est mon plan,
Lycoris boude, en m'accueillant,
Si je n'alonge pas son rôle.
Je vois Zélis; nouveaux débats.
Rien au monde ne la console
Du rôle qu'elle n'aura pas.

Jaloux de triompher, de plaire,
Quoi que je dise, chaque acteur,
S'il lui faut disputer un cœur,
Veut être l'amant qu'on préfère,
Dans les combats être vainqueur.
Cependant au champ de la Gloire,
Fontenoi m'en a convaincu,
Pour que Saxe ait eu la victoire,
Cumberland dut être vaincu;
Cependant, ami, plus j'y pense,
Plus je sens la nécessité
Qu'aux yeux du public, par décence,

Digitized by Google

L'un des amans soit maltraité.

Que j'aurois encore à médire ! ...
Mais il n'est pas sage d'écrire
Tous mes soucis, mes embarras,
Et les noirceurs, et les tracas
Que produit le lyrique empire.
Je t'attends donc pour t'en instruire,
Mais pour n'en parler que tout bas;
Je t'attends, ami, pour en rire.

Digitized by Google

ÉPITRE VI.

A MONSIEUR **.

LORSQUE j'ai reçu votre lettre, mon ami, j'avois juré de ne plus faire, de ne plus lire de vers. Les vôtres m'ont déja rendu bien des fois infidelle à la dernière partie de mon serment, et je sens qu'ils affoiblissent mes scrupules sur l'autre.

Oui, vos vers ont su me charmer ;
Je ne saurois trop les relire :
Sous vos yeux j'appris l'art d'aimer ;
Que n'appris-je aussi l'art d'écrire !

Mais quelle est donc la cause de mon humeur ? Il est naturel de vous en instruire, et je ne veux pas avoir de secret pour vous ; je ne le dois pas.

Lorsque j'ai cueilli des bouquets

Digitized by Google

Dans les rians jardins de Flore, (1)
Rien n'a traversé mes projets ;
Les guêpes sommeilloient encore.
Sans orgueil, bientôt j'ai voulu
Montrer cet amour peu connu,
Cet amour antique et fidelle,
Servant, respectant une Belle,
Puis combattant pour sa vertu ; (2)
Sur la scène de la féerie
Présenter un genre nouveau ;
Sans lutins, sans mythologie,
Faire toute une tragédie ;
De la main même de Clio,
Par toute sa pompe embellie,
Prendre les traits de mon tableau.

L'ouvrage paroît; j'obtiens encore un succès, puisque quatre vingt représentations ne laissent point que de le constater. Mais aussi de-là les clameurs, les

(1) Opéra de la Fête de Flore.

(2) Opéra d'Adéle de Ponthieu.

Digitized by Google

tracasseries et l'humeur dont je vous parle. Quoique tout cela soit mis à sa juste valeur par moi, je ne puis pourtant pas m'empêcher d'être un peu fâché contre les muses, et je prétends au moins restreindre mon commerce avec elles.

Je ne chante donc que les Belles,
Ami, si je rime jamais :
Dès que je dirai du bien d'elles,
Mes vers leur sembleront parfaits.

Rien de plus sage sans doute que cette résolution. Mais oserai-je me flatter de la tenir ? L'oserai-je ? Non pas trop en vérité. Comment y croire en effet lorsque c'est en rimes que je viens de la tracer ?

Tel un ruisseau, que de sa pente
L'art jaloux avoit détourné,
Gémissant d'être emprisonné,
Rompt ses fers, s'élance et serpente ;
Charmé de trouver une fleur,
Ravi d'en réfléchir l'image,

Digitized by Google

Peut-être aime-t-il davantage
Cet arbre qui, des ans vainqueur,
Le couronne de son feuillage.

Vous croyez sans doute que je vais vous mander des nouvelles du pays des illusions, de cette bonne ville où je vous attends en vain depuis si long-tems. Eh bien, on y trouve toujours les mêmes charmes, d'anciens et de nouveaux ridicules. Disons-en deux mots.

Dans ce beau palais habité
Par Érato, par Polymnie,
Chez Melpomène, chez Thalie,
S'agit-il d'une nouveauté?
Vîte l'on se rend au spectacle
Pour fronder, ou crier miracle,
Souvent sans avoir écouté.
Le souper vient; c'est autre chose:
L'on médit. Faut-il pas qu'on cause?
Ce n'est-là qu'un amusement.
A Paris, fort heureusement,
Il est tant d'objets pour médire,

Digitized by Google

Que le grappin de la satire
N'est jamais sur nous qu'un moment.
Chacun parle, chacun raisonne
Sur les Belles et sur les rois,
Ou, par fantaisie, ôte et donne
Des amans comme des emplois.
Parure, commerce, musique,
Guerre, spectacles, politique,
Romans, sermons et cætera,
Tout s'agite; rien n'intéresse;
L'on parle du Turc à la messe,
Du nouveau pape à l'opéra.

Vous ririez de voir la manie
Qu'on a, sans talent, sans génie,
D'être poëte, ou prosateur,
De voir Lycidas qu'on encense,
Par malice, ou par ignorance,
Goûter un compliment flatteur
Sur un livre, sur un ouvrage
Dont il n'a pas fait une page,
Quoiqu'osant s'en dire l'auteur.

Digitized by Google

Comment encore ne pas rire
Des auteurs qui font en secret,
De leurs propres œuvres, l'extrait
Qu'un journaliste donne à lire,
Qui, sous quelques noms empruntés,
Trouvent très-plaisant de s'écrire
Pour se louer, et pour médire,
Des rivaux par eux redoutés,
Ou qui, de cent oisifs rassemblant une escorte
Que reçoit un parterre en pelotons divers,
Soutiennent leur drame à main forte
Pour éloigner du moins un funeste revers?
Que dire sur la confiance
D'une foule de jeunes gens
Qui, parlant de chaque science,
Décident de tous les talens,
Sur ces jeunes docteurs que vante
La sottise de leurs parens,
Sur ces hommes faits à quinze ans,
Mais encore enfans à quarante?

Ce ne sont-là que des bagatelles en comparaison

Digitized by Google

de ce qui paroît tenir au caractère de la nation.

Que penseroient nos bons aïeux
S'ils voyoient leurs tristes neveux
Admirer, prendre sans scrupules
Les goûts de l'étranger, ses mœurs, ses ridicules,
Et s'applaudir de leur succès
Quand l'œil surpris, en eux, méconnoît un François?

Mais brisons là-dessus, et ne nous affligeons point trop sur ce qui ne peut heureusement être de longue durée, comme il est permis à la raison de l'espérer.

Finissons en parlant des Belles,
A nos vœux rarement rebelles,
De ces Laïs dont la beauté,
Le luxe, la célébrité,
De Paris font une autre Athène;
Mais jamais, dans l'antiquité,
Vit-on la folle vanité
De ceux que leur adresse enchaîne?
Chacun d'eux, épris sans amour,

Digitized by Google

Brûle de montrer au grand jour,
Et sa conquête, et son délire ;
Veut que sa Belle ait une cour,
Qu'en vingt lieux divers, tour à tour,
Elle se montre, et qu'on admire
Ses coursiers, sa robe, son train.
N'est-ce, à peu près, lui dire :
» Dans ce char doré par Martin,
» Faites voir à toute la ville
» Que vous êtes une catin,
» Et que je suis un imbécille ?

Digitized by Google

ÉPITRE VII.

A MADAME T**.

A vous que j'aime à la folie,
Zirphé, sans avoir vu vos traits.
Oui, je vous crois assez jolie
Pour vous adorer à jamais ;
Oui, je vous consacre ma vie.
Ne seroit-il pas très-plaisant
Que ce qu'on nomme fantaisie
Vous forçât de m'en dire autant ?
Si ce brusque aveu vous étonne,
Qu'auroit-il donc de si fâcheux ?
Quoi ! de la Seine à la Garonne,
Puis-je paroître dangereux ?
Allons ; point de vertu cruelle ;
Jeune Zirphé, point de courroux.
Que vois-je ? Un sourire si doux
Approuve-t-il l'amour fidelle

Digitized by Google

Que je crois ressentir pour vous,
Cet amour vif et sans modèle,
Mais, j'en conviens, un peu jaloux?
Oui, jaloux, Zirphé, quand je pense
Que j'ai près de vous cent rivaux.
De grâce, redoublez leurs maux
S'il en est en votre présence.
Pouvez-vous moins pour les tourmens
Du plus sensible des amans?
C'est vainement que la Nature,
Constante dans ses changemens,
Des heureuses mains du Printems,
Prend une nouvelle parure;
Sans jamais tromper mes douleurs,
Son éclat les irrite encore.
Loin de vous, je trouve des fleurs;
Mais je ne trouve jamais Flore.

Moi qui sais si bien vous aimer,
Que ne puis-je, en suivant vos traces,
Voir réellement mille grâces,
Vous voir, certaine de charmer,

Digitized by Google

Sûre d'une double victoire,
Forcer les cœurs à s'enflâmer,
L'Envie à chanter votre gloire!
Que ne puis-je, hélas, à jamais
Saisir tant de précieux traits,
Et d'esprit, et de caractère,
Chercher le bonheur dans vos yeux,
Y lire le desir de plaire,
Desir pour vous toujours heureux;
Enfin louer avec mystère
Ces lèvres de rose où l'Amour
S'amuse en allant à Cithère,
Puis se repose à son retour!

Me direz-vous, d'un ton sévère,
» Monsieur, je ne vous connois point? —
Croyez-moi : grâce de ce point
Qui ne m'effarouchera guère.
Je sais trop qu'en de certains cas,
La dignité n'est point à craindre;
Si souvent on la voit se plaindre
Quand le cœur la dément tout bas!

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, je vais me peindre
Pour éviter tout embarras.

Voyons; armons-nous de courage.
J'oserai le dire, à mon âge,
Le cœur peut être encor charmé;
L'homme, par l'usage formé,
Vers cet âge est le plus aimable.
Cela se dit; mais pure fable;
Car il est alors moins aimé.
Ma taille, mon air, ma figure,
Durent plaire assez autrefois;
L'on pourroit douter de leurs droits;
Mais un vieux portrait m'en assure.
Les beaux-arts, la guerre, l'amour,
Me firent la loi tour à tour:
Je sers sous les doctes pucelles;
J'ai servi, dans plus d'un emploi,
Vingt ans sous les drapeaux du roi,
Plus long-tems sous ceux de nos Belles.
En fus-je aimé? Je n'en sais rien;
Mais, en revanche, je sais bien,

Digitized by Google

Très-bien qu'il en fut d'infidelles.
Pourtant, sans en prendre d'humeur,
Sans leur en faire de querelles,
Souvent j'aimai mon successeur,
Je souffris mon coadjuteur,
Et mon cœur parle encor pour elles.
Daignez ici vous consulter;
L'article est de quelque importance;
Car vingt femmes, en confidence,
M'ont daigné souvent répéter
Qu'il faut prendre, par préférence,
Tout amant facile à quitter.

La gaîté, la douce folie
Qui, premiers charmes de la vie,
Nous engagent à la chérir,
J'en conviens, je les fais peu naître;
Mais, viennent-elles à paroître?
Je ne les laisse pas mourir.
Par moi l'amitié délicate
Ne vit point son espoir déçu;
Nul avantage ne me flatte

Digitized by Google

Comme un bienfait que j'ai reçu.
Je suis les conseils qu'on me donne,
Sur mes vers même, et sans douleur.
Au rang j'accorde une valeur ;
Mais je compte avec la personne.

Faut-il achever ? Essayons.
Dans mes portraits, la Médisance
Jamais ne guida mes crayons ;
Tout ce que j'écris, je le pense.
Si je vante quelque Beauté,
Près d'elle, comme en son absence,
S'il est un mortel que j'encense,
Toujours la sévère Équité
Voit le sceau de la Vérité
Sur l'éloge que je dispense ;
Car, pour ma devise, en tout tems,
J'ai pris, et même à mes dépens,
Vérité constante, ou silence.
Prévenir sagement l'ennui,
Glisser sur les défauts d'autrui,
Goûter, sans le moindre scandale,

Les

Digitized by Google

Les plaisirs à peu près permis,
Être, avec une humeur égale,
Complaisant sans être soumis,
Jeune maîtresse, vieux amis,
Voilà mes goûts et ma morale.

Mais devenons enfin discret;
J'ai dit tout ce que j'ai pour plaire.
Que me reste-t-il donc à faire ?
D'envoyer vîte ce portrait.
Que je sois, ou non, trop modeste,
Zirphé, soulagez le tourment
D'une incertitude funeste.
Daignez m'accorder promptement
Un bon pour être votre amant;
Vous aurez du tems pour le reste.

Digitized by Google

ÉPITRE VIII.

AUX FRANÇOIS DÉTRACTEURS DE LA FRANCE.

Qui l'eût jamais prévu, dans ces tems d'héroïsme,
Dans ces tems où régnoit l'heureux patriotisme,
Que le François, coupable encor plus que léger,
S'aviliroit, un jour, pour flatter l'étranger?

Détracteurs de la France, ah! quel honteux délire
Contre elle vous arma des traits de la satire!
Sa gloire, son amour, ses dons multipliés
Par ses enfans, par vous sont-ils donc oubliés?
Allez, cruels, allez apprendre en Germanie
Les tendres sentimens qu'on doit à la patrie;
Vous verrez des François proscrits et malheureux,
Par un funeste arrêt lancé sur leurs aïeux,
Pour rendre à leur pays un plus sensible hommage,
Saintement conserver et parler son langage.

Digitized by Google

Louis-Dorf, que j'aimois à voir tes habitans,
François par leurs aïeux, et par leurs vœux constans,
Selon que la Fortune, ou contraire, ou propice,
Soumettoit nos guerriers aux jeux de son caprice,
Gémir, verser des pleurs, ou porter jusqu'aux cieux
Leur amour et leur joie à travers mille feux!
» Puissions-nous, disoient-ils, réunis à nos frères,
» Parer enfin de fleurs les tombeaux de nos pères!
» Quoi! Sujets par l'amour, ne serions-nous jamais
» Enchaînés doublement par les nœuds des bienfaits?

Hélas! que je les plains! Les dons que la Nature
Parmi vingt régions partage avec mesure,
Ces dons si variés, sa généreuse main,
O France! les a tous réunis dans ton sein.
Je vois un long amas d'orgueilleuses montagnes
Protéger le midi de tes vastes campagnes;
Par un triple rempart, enceinte vers le nord,
Des foudres ennemis tu peux braver l'effort;
Tandis que des deux mers les favorables ondes,
Des trésors de ton sol enrichissant les mondes,
Répandent dans tes ports, par un heureux reflux,

Digitized by Google

Des biens non moins chéris quoiqu'ils soient superflus.
Jusques dans ses défauts que ton peuple est aimable!
Frivole, impétueux, mais aussi doux qu'affable,
Sans aimer les liens, adorant la beauté,
Mais chérissant son roi plus que la liberté;
Triomphant, s'il combat sous un chef qu'il estime;
Dans la victoire, humain, autant que magnanime;
De la paix, de la guerre égayant les loisirs,
Il chante ses malheurs ainsi que ses plaisirs.
De ce don précieux dirige mieux l'usage,
Charmante nation, quoique souvent peu sage;
Laisse moins aiguiser à la Malignité
Les traits que, par tes mains, va lancer la Gaîté;
Songe que le couplet tracé par l'anonyme,
Presque toujours un tort, est quelquefois un crime.

France, climat chéri de Vénus et de Mars,
Asyle fortuné qu'ont choisi les beaux Arts,
En vain tes détracteurs vantent, dans leur ivresse,
La liberté de Rome, et celle de la Grèce;
Souvent la liberté n'est qu'un nom suborneur:
L'ordre qui nous gouverne est plus près du bonheur.

Digitized by Google

Un seul, maître de tout, sécrètement balance
Ce qui peut affermir et troubler ta puissance ;
L'activité dirige et remplit ses projets :
La loi commande au prince, et l'honneur aux sujets.

Tout un peuple veut-il, d'un fils de la Victoire,
D'un prince citoyen consacrer la mémoire ?
L'on appelle un François ; l'on brigue ses travaux,
Et l'artiste se place à côté du héros.
Toutefois dans Paris l'affreuse Calomnie,
Ce monstre à mille voix, impunément publie
Que, sur l'aile du Tems, tous les arts envolés
Se sont, loin de nos bords, pour jamais exilés,
Et que le Sort bientôt, jaloux de tout détruire,
Des Lys, vers son déclin, fera pencher l'empire.
Répondez-moi, François, répondez, fils ingrats ;
Faut-il peindre des maux que vous ne croyez pas ?
Pour modèle à la Seine, ailleurs plus révérée,
Donnerez-vous toujours la Tamise, ou la Sprée ?
Peut-on diviniser la fausse liberté ?
Faut-il donc voir par vous l'esclavage exalté ?
Désormais les talens naîtront-ils avec peine

Digitized by Google

Dans les lieux illustrés par Montagne et Turenne?
Vous vantez l'étranger, les morts, l'antiquité,
Qui blessent de plus loin votre orgueil irrité!
N'est-il pas un orgueil, et plus noble, et plus sage?
La gloire d'un François a toujours mon hommage;
Célèbres écrivains, artistes et guerriers,
Je tiens à vos honneurs en comptant vos lauriers.

Sans doute nos neveux, moins jaloux et plus justes,
Des grands hommes du siècle encenseront les bustes.
Rousseau, Vernet, Rameau, Voltaire, Crébillon,
Bouchardon, Montesquieu, Destouches et Buffon,
Tant d'autres dont le goût, le génie et la grâce,
Près de leur trône auguste ont désigné la place,
Peuvent prouver assez que nul siècle vanté
N'eut jamais plus de droits à l'immortalité.
Mais, héros que la France arma de son tonnerre,
Paroissez; que ma main vous crayonne à la terre.
Ciel! revoyant Lawfeld, Raucoux et Fontenoi,
J'admire, et mes crayons s'arrêtent malgré moi.
La Hesse, le Veser et la Vétéravie
Diront tout ce qu'a fait l'art soumis au génie.

Digitized by Google

Par quel enchantement se forment ces vaisseaux
Qu'on voit voguer, combattre et régner sur les eaux ?
Sartine a répandu le zèle qui l'inspire ; (1)
Des mers et de Boston, Londres, tu perds l'empire.
Le sage d'Orvilliers, le vigilant d'Estaing
Que la Gloire chérit et conduit par la main,
Suivis de la Victoire, et maîtrisant les ondes,
Rajeunissent l'éclat des Lys dans les deux mondes.
La Grenade qu'insulte et soumet un moment,
Rappelle de Mahon le double événement (2)
Qui plaça sur nos fronts les couronnes rostrales
Qu'enlaçoient les rameaux des couronnes murales.
Suffren, dans l'Indostan déployant son grand cœur,
Et combattant six fois, et, chaque fois, vainqueur,
N'a-t-il pas sur l'Anglois qu'il estime et qu'il brave,
Vengé Louis, la France, et l'Inde, et le Batave ?

Censeurs audacieux, visitez les foyers

---

(1) Ministre de la marine, et son nouveau créateur.

(2) Prise des îles et forts de Minorque et de la Grenade, et les batailles navales qui déterminèrent ces conquêtes.

Digitized by Google

Qu'habitent dans nos champs tant de braves guerriers.
Qu'y voit-on? Les portraits, l'armure de leurs pères
Pour unique ornement de leurs nobles chaumières.
Quels sont leurs entretiens? Les récits des combats
Où ces antiques preux signalèrent leur bras.
L'un, des vents et des mers affrontant la furie,
Sur un monde nouveau fit régner sa patrie;
L'autre, aux murs de Solime, expira pour la foi;
Celui-là dans les fers pour en sauver son roi ...
» Ce sont-là nos aïeux; va, marche sur leur trace,
Dit la mère à son fils qu'elle arme et qu'elle embrasse;
» Sois citoyen comme eux; meurs de même en soldat;
» Oui, tu vécus assez si tu meurs pour l'état.—
Combien l'enfant s'anime aux accens du courage!
Plus ému par l'aspect d'un illustre lignage,
Souriant aux périls que lui promet le Sort,
Il brûle d'y chercher le triomphe ou la mort.
Les peines, les revers en vain troublent sa vie;
Son œil fixe la gloire, et le malheur s'oublie.

Voilà pourtant, voilà ces mortels généreux
Que vous frondez, ingrats, vous protégés par eux,

Digitized by Google

Vous qui, loin des périls, dans le sein de nos villes,
Grâce à leur sang versé, coulez des jours tranquilles!
Osez au champ de Mars, osez voir nos guerriers,
Parés hier de fleurs, aujourd'hui de lauriers,
Réaliser la fable où, loin des yeux d'Armide,
Renaud n'écoute plus que l'Honneur qui le guide.
Pourriez-vous ignorer ces faits que les Romains
Auroient éternisés par des honneurs divins,
Ces faits dont le récit est ausi doux qu'utile ?
Je n'en citerai qu'un ; j'en pourrois citer mille.

Brunswik quitte Vesel; il marche à Clostercamp, (1)
Dans l'espoir de surprendre et forcer notre camp.
Il s'approche, s'arrête, attend en assurance
L'aube d'un jour qu'il croit si fatal à la France.
Cependant un bruit sourd inquiéte d'Assas (2)
Veillant sur nos destins avec quelques soldats.

---

(1) La bataille de Clostercamp gagnée par le marquis, depuis maréchal duc de Castries, en 1760.

(2) Le chevalier d'Assas étoit officier de chasseurs dans le régiment d'Auvergne.

Digitized by Google

Il y court. L'ennemi qui, près de lui, s'élance,
Le fer contre son cœur, lui prescrit le silence;
Mais d'Assas, ni vaillant, ni François à demi,
S'écrie : » Auvergne, à moi! tirez sur l'ennemi. —
L'on obéit; il meurt. Nous marchons, et la Gloire
Dans le char du Soleil nous conduit la Victoire.

Chère patrie, objet d'un juste dévouement,
Faut-il attendre en vain qu'un pompeux monument
S'élève, et reproduise à la race future
De ce jeune héros l'incroyable aventure?
Songe que tu te dois cet honneur immortel,
Que ce noble tombeau va devenir l'autel
Où tes fils jureront de venger ton injure;
Songe qu'ils n'auront point à rougir d'un parjure.

Mais vous sur-tout, mais vous qu'on vit, dans vos écrits,
Abuser de cet art qui charme les esprits,
Pour dégrader, hélas! le sein qui vous fit naître,
François, par vos remords soyez dignes de l'être.
Sur vos concitoyens, tentez d'autres succès;
Rappelez, dans leur cœur, l'orgueil du nom François;

Digitized by Google

Avec la Vérité que votre voix leur crie,
Que le premier devoir est d'être à la patrie,
Dans tout tems, en tout lieu, jusqu'au dernier soupir,
Comme au dieu que l'on sert, et que l'on doit chérir.

NOTA. Cette épître fut d'abord imprimée séparément, et, corrigée, elle reparut dans le journal des dames du premier septembre 1777, telle qu'on vient de la voir, à quelques vers près pourtant sur notre marine, ou formant une invocation à la patrie. Je me reproche de n'avoir point ajouté de plus un fait qui doit honorer le monarque et le ministre à qui ce fait est dû. L'action sans égale de notre immortel d'Assas paroissoit oubliée depuis près de vingt ans, lorsque mes vers, en rappelant son souvenir, ont invité nos artistes à lui donner différens genres de célébrité. Quelle action mérita jamais mieux de pareils honneurs, puisque, ayant rempli son devoir en allant reconnoître l'ennemi, d'Assas pouvoit se rendre prisonnier de guerre comme le firent des officiers d'un grade supérieur sans rien perdre de leur gloire, puisque la vanité ne put, en aucune manière, seconder le généreux mouvement de son cœur? D'Assas en effet, dans l'ombre de la nuit, ne pouvoit être excité, ni soutenu par les regards de ses concitoyens et de ses rivaux, lorsqu'il donna lui-même l'ordre de sa mort, l'ordre de faire feu sur

Digitized by Google

lui pour réveiller l'armée françoise, et pour la garantir d'une surprise complete. Comment donc le dévouement de ce jeune héros a-t-il attendu si long-tems sa récompense, lorsque c'est à ce dévouement sublime qu'est due, en partie, la victoire de Clostercamp, victoire si glorieuse, et plus importante pour la France? Enfin, au mois d'octobre 1777, (ceci prouve que les vers peuvent être bons à quelque chose) monsieur le prince de Montbarrei que le roi venoit d'appeler au ministère de la guerre, ayant aussi-tôt mis sous ses yeux le trait sublime qui doit immortaliser d'Assas, sa majesté fit expédier une pension de mille francs à partager entre le frère et les neveux de ce héros, pension héréditaire et perpétuelle pour tous les descendans mâles du nom d'Assas. Cette récompense, quoique si noble, si distinguée, paroîtra peut-être encore au dessous de l'action qu'elle couronne; mais aussi doit-on se rappeler que cette action surpasse infiniment tout ce que l'histoire ancienne et la moderne peuvent offrir en ce genre.

Digitized by Google

ÉPITRE IX.

A MADAME LA COMTESSE DE L**.

Quoi! ce n'est donc plus un mystère
Ce que vous m'avez confié,
Ce projet que mon amitié
Prenoit le plus grand soin de taire,
De peur, daignez me pardonner,
Qu'il ne fût qu'une fantaisie,
Par une autre bientôt suivie,
Chose assez simple à soupçonner
Dans une femme aussi jolie!
Déja par-tout il se publie;
Par-tout déja gémit l'Amour
Qui vous accuse, tour à tour,
De folie et d'ingratitude,
Tant il est offensé de voir
Que celle qui fit son espoir
Chérisse un cabinet d'étude

Digitized by Google

Plus que les tableaux d'un boudoir.

En effet vit-on jamais Flore
Vouloir, par des caprices vains,
Unir des fruits, dans ses jardins,
Aux roses qui venoient d'éclore ?
Quand, des mains du berger Pâris,
Sur l'Ida Vénus eut le prix,
Gage flatteur de sa victoire,
Cette belle et tendre Vénus
Ne dut qu'à ses appas tout nuds
Ce prix, son bonheur et sa gloire.

Mais, semblable à ces déités
Par la fraîcheur et par les charmes,
Dans vos projets illimités
Vous voulez prendre d'autres armes,
Joindre le savoir aux attraits,
Et, multipliant vos conquêtes,
Vous voulez régner désormais,
Et sur les cœurs, et sur les têtes.
Allons; volontiers, j'y souscris;

Digitized by Google

Point de bornes à votre empire.
Pour conseiller vous m'avez pris ;
Eh bien, je vais donc vous conduire
Dans la route des beaux esprits.

D'autres que moi seroient peut-être
Peu flattés d'un rôle pareil,
Qui semble assez faire connoître
Qu'on n'est bon que pour le conseil.
Mais moi, sans humeur, sans tristesse,
Franchement je vais avouer
Qu'il faut laisser à la jeunesse
Les jeunes rôles à jouer.
Tel ainsi qui joua les princes,
Ou brilla, dans l'emploi d'amans,
Sur les théâtres des provinces,
Tombe aux rôles de confidens.
Voilà donc la métamorphose
Dont je viens de subir la loi ;
Mais qu'est-il de perdu pour moi
Si je vous sers à quelque chose ?
Moins esclave de mes desirs,

Digitized by Google

Je vois tout d'un esprit tranquille.
L'homme qui plaît a des plaisirs;
Profitant mieux de ses loisirs,
L'homme est heureux s'il est utile.

D'abord, j'ose vous en prier,
Fuyez le titre de savante;
Car la critique malveillante
Pourroit bien vous gratifier
De l'épithète de pédante.
D'ailleurs le bonnet doctoral
Vous siéroit peu, jeune de L**.
Faut-il pas qu'à votre visage
Du moins un bonnet aille mal?
Mais prenons vîte un ton plus sage;
Quittons celui du madrigal.

Ah! que votre charmante mère
Qui vous aime, qui vous est chère,
Mieux que moi guideroit vos goûts!
Les lumières, un tendre zèle,
Des avis sûrs et le modèle,

Tout

Digitized by Google

Tout avec elle s'offre à vous.
Je vous tiens pourtant ma promesse ;
Mais, ne pouvant me dégager
Des conseils que je vous adresse,
Je puis du moins les abréger.

Une femme, quoiqu'on en pense,
Sait ce qu'il faut, je le soutiens,
Quand elle peut, avec prudence,
Prêter un charme aux entretiens,
Et garde par fois le silence ;
Car, de peur de trop d'embarras,
Ce que l'on a de mieux à faire,
C'est, sans contredit, de se taire
Sur les choses qu'on ne sait pas.

Évitez donc, je vous supplie,
D'imiter, par étourderie,
Ce mortel à parler enclin
Qui, dans sa folle confiance,
Traverse à pied le Pont-Euxin,
Met Aix-la-Chapelle en Provence ;

Digitized by Google

Qui brouille, en contant nos exploits,
Les lieux où l'on nous vit combattre,
Prend pour le fils de Henri trois
Notre bon et grand Henri quatre;
Qui, s'il vient à parler du cœur,
En dispose d'un air vainqueur
Pour l'arranger à sa manière,
Nous ramenant ainsi soudain
A ce fagoteur que Molière,
Sur la scène, à coups d'étrivière,
Lestement change en médecin.

Il faut bien vous garder encore
D'imiter Églé qui décore
De faux brillans tous ses propos,
Et dont les petites idées
Sont invisiblement guindées
Sur des échasses de grands mots
Que, pour un certain air d'aisance,
L'on accueille avec complaisance,
Mais qui n'en imposent qu'aux sots.
Comment, parmi ces artifices,

Digitized by Google

Du cœur prendre le ton charmant?
Comment, à des couleurs factices,
Reconnoître le sentiment?

Évitez sur-tout la manie,
Trop ordinaire dans nos jours,
De ces dames qui font des cours,
Ou de physique, ou de chimie.
Quel est le fruit de leur concours,
Le succès qui les justifie?
Que leur en revient-il enfin?
L'abus mal-adroit des sciences,
L'orgueil des demi-connoissances,
Et des ridicules sans fin.

Mais, voyons dans quelle lecture
Peut trouver un heureux secours
L'esprit qui s'offre en vos discours
Tel que le forma la nature,
Qui s'y montre et charme toujours.

Fable, géographie, histoire,

Digitized by Google

Les théâtres, quelques romans,
D'abord voilà, daignez m'en croire,
Voilà ce qu'en votre mémoire
Doivent placer vos jeunes ans.
Bientôt vous aurez su connoître,
Comme les cultes différens,
Les célèbres évenemens,
Et les lieux qui les virent naître;
Bientôt votre esprit enrichi
Trouvera des secours propices
Dans le spectacle réfléchi
Des mœurs, des vertus et des vices.
Je laisse-là ces grands penseurs,
Messieurs les graves moralistes
Très-respectables, mais si tristes
Qu'ils donnent même des vapeurs.
La meilleure morale à suivre,
C'est assurément, croyez-moi,
Celle que l'on se forme en soi
De ce que fait penser un livre,
Comme des discours fructueux
D'un cercle d'amis vertueux

Digitized by Google

Qui nous montrent l'art de bien vivre.

Lisez ensuite, et lisez bien
Ce vrai dieu du goût, ce Voltaire
Qui, déridant l'historien,
Sait à la fois instruire et plaire.
Hardiment je vous le prédis;
Vous direz souvent dans la suite :
» Que par lui, de tous les pays,
» L'histoire, hélas! n'est-elle écrite! —
Vrai du moins sur l'événement,
S'il erre par fois sur sa cause,
Toujours, par un chemin charmant,
Il mène au but qu'il se propose,
Faisant, au lecteur enchanté
Par sa séduisante éloquence,
Haïr l'affreuse intolérance,
Ce fléau de l'humanité.
Profitez de ses doctes veilles
Dans tous ses tragiques tableaux;
Admirez l'aîné des Corneilles
Dont il remplaça les travaux;

Digitized by Google

Lisez sur-tout, lisez Racine.
Ah! sans doute une main divine
Guida leurs sublimes pinceaux.

Quant aux romans, je vous arrête;
Le choix en doit être prudent.
Pour peu qu'ils égarent la tête,
Le cœur y trouve un poison lent;
Mais l'intéressante Clarisse,
La victime de l'artifice
D'un trop habile suborneur,
Montre avec quelle défiance
L'on doit voir le dehors flatteur
De l'homme faux qui vous encense
Pour mieux surprendre votre cœur,
Et qu'il suffit d'une imprudence
Pour attirer sur l'innocence
Le trépas et le déshonneur.

Voulez-vous de la vie humaine
Contempler un plus grand tableau?
Gil-Blas seul en parcourt la scène;

Digitized by Google

C'est la Vérité qui l'entraîne,
Qui l'éclaire de son flambeau.
Par lui les états de la vie,
Les maux, les biens et les revers
Dont on voit sa course suivie,
Tour à tour aux yeux sont offerts.
De l'ambition importune
Qu'il dévoile bien les erreurs,
L'inconstance de la fortune,
La petitesse des grandeurs!

Ainsi, sur l'auteur et l'ouvrage
Qu'en tout genre il faut préférer,
Votre zèle et votre jeune âge
Pourront aisément s'éclairer,
Lorsque, de plaisirs un peu lasses,
Et mises sans trop de façon,
Près d'un bon feu chez vous les Grâces
Laisseront asseoir la Raison.

Il est encor plus d'une étude
Qui, de vos jours de solitude,

Digitized by Google

Vous demande quelques instans.
Mais chaque objet aura son tems ;
Vous savez bien que la nature
Ne prend point toute sa parure
Dans les premiers jours du printems.

D'ailleurs, en vérité, je tremble,
Même au moment que je vous sers,
De voir que pour vous je rassemble
Tant de conseils et tant de vers.
Cependant il est un service
Vivement par moi souhaité,
Que j'attends de votre bonté,
Peut-être de votre justice.
D'être aimé si quelqu'un jaloux
Me demande comme il faut plaire,
Daignez souffrir, pour mon salaire,
Qu'il s'aille instruire auprès de vous.

Digitized by Google

ÉPITRE X.

A MADAME LA COMTESSE D'A***,

sur la vie de Paris et de la campagne.

L'AMITIÉ l'a prescrit ; mettons-nous à l'ouvrage ;
Laissons courir ma plume, et contons mon voyage.
Que ne peut l'amitié si féconde en attraits
Quand elle se produit et parle sous vos traits?

Je ne vous dirai rien des tracas de la route,
De ces tristes soupers qu'un voyageur redoute,
Des postillons mutins, de leurs maudits chevaux;
Je vais plus vîte qu'eux, et j'arrive à Bordeaux.
Quel spectacle imposant tout-à-coup m'environne !
J'apperçois sur les flots de l'altière Garonne,
Mais sagement rangés à l'abri des autans,
Des mondes réunis les pavillons flottans
Que renferme une rade en croissant échancrée.
Pourroit-on, à l'aspect de cette auguste entrée,

Digitized by Google

Douter qu'en d'autres tems la sœur du dieu du jour
N'ait préféré Bordeaux à tout autre séjour ?
Par leur réunion, les mers que la Nature
De l'empire françois fit la vaste ceinture,
Des biens de l'univers y forment un amas,
Que répand le commerce en différens climats.

De l'antique Italie, ô vous trop idolâtres,
Admirez sur ces bords le plus beau des théâtres! (1)
Où ce fort rappeloit l'erreur de nos aïeux,
Voyez un jeune roi, juste et victorieux.
Emblême des états libres par sa puissance, (2)
Là, treize arcs de triomphe honorent sa présence,

---

(1) Cette salle, la plus belle de l'Europe, est sur-tout supérieure à toutes par la beauté de son péristile, et par la magnificence merveilleuse de son escalier.

(2) Destruction du château Trompette élevé contre Bordeaux par Louis XIV ; élévation d'une statue de Louis XVI, dans une place où se rendront treize grandes rues qui feront allusion aux treize-états-unis de l'Amérique, et qui doivent avoir soixante pieds de largeur.

Digitized by Google

Monument par la gloire et l'amour consacré.
Où deux rois furent craints Louis est adoré.
Contemplez ces projets et ces beautés utiles
Qui feront de Bordeaux la première des villes
Avant que le soleil ait, sous la loi du tems,
Ramené douze fois la saison du printems.

Mais il faut diriger ma muse un peu volage.
Plus de retardement; arrivons au village
Que des ormes touffus, et courbés en berceau,
Par deux rangs prolongés joignent à mon château.
Passons dans mon manoir de noble architecture.
Ses antiques plafonds se forment en voussure;
Dix hôtes par Morphée y peuvent être admis.
Que n'est-il constamment rempli par des amis!
Mon jardin, il est vrai, n'est point du nouveau style;
Mais en fruits, mais en fleurs son terrain est fertile.
Je m'y plais, m'en nourris, et j'y ris, par accès,
Des rêves, des abus de nos Anglo-François,
Qui veulent, comme on fait des châteaux en Espagne,
Créer, dans quatre arpens, des bois, une montagne,
Des maisons, des rochers, vingt ponts sur un ruisseau

Digitized by Google

Qui ne peut murmurer que du sort de son eau,
Sans cours, sans mouvement, renouvelée à peine,
Grâce à deux forts chevaux, une fois par semaine.
Là s'offrent une tombe, un autel de l'Amour,
Un vignoble, un troupeau qu'on enchaîne à l'entour,
Des débris neufs, muets et froids pour la pensée,
Près d'un massif de fleurs, une prison placée,
Puis, par un goût barbare autant que singulier,
Dans les fers, sous sa voûte, hélas! un prisonnier.

Par fois assis, et seul, à l'ombre d'un vieux frêne
Dont les rameaux au loin couvrent la molle arêne,
Je réfléchis, et mets sous mes regards surpris
Le tems que j'ai perdu dans ce fameux Paris,
Que la province voit avec un œil d'envie
Sur ce que l'ignorance, ou l'orgueil en publie,
Qui, semblable à la cour, n'a vraiment des appas
Que pour l'homme trompé qui ne le connoît pas.
Et qu'est-ce que Paris? Qu'une image fidelle
L'expose aux gens du monde, ou plutôt le rappelle.
Se défaire, au matin, de quelques créanciers,
Et, couché dans un char, en quittant ses foyers,

Digitized by Google

Aller chez Dorimène, Orphanis, ou Delphire,
Parler amour, pompons, calomnier, médire;
De vingt façons ouir la nouvelle du jour,
Et, par désœuvrement, la conter à son tour;
Se rendre chez Florise où se lit un ouvrage,
Qui de l'orgueil prié doit avoir le suffrage;
Rencontrer des Midas qu'encense l'intérêt,
Un magistrat au bal méditant un arrêt,
Des femmes dont l'honneur acheté par la brigue
Va se prostituer au succès de l'intrigue,
Plus d'un adolescent, perroquet érudit
Qui dit tout ce qu'il sait, et ne sait ce qu'il dit;
Voir de sots jeunes gens, plus vains, sans politesse,
Ces beaux esprits si fiers qu'un oubli, qu'un mot blesse,
D'importans grands seigneurs, des singes de la cour,
Des bouffons sans gaîté, des amans sans amour,
Tel guerrier qui, mettant ses services à gages,
Demande, sans pudeur, l'impôt de dix villages;
Au sortir du spectacle aller se mettre au jeu,
Qu'interrompt un souper où l'on demeure peu;
Jouer, jouer encor, se retirer ensuite
Pour revoir, chaque jour, tout le train que l'on quitte;

Digitized by Google

Voilà pourtant les biens, le grand amusement
De ce Paris qu'ailleurs on se peint si charmant.
Oui, tel est le tableau que m'offre ma journée
Dans un cercle d'ennuis languissamment traînée,
Quand je ne suis, le soir, reçu, ni convié
Par les Grâces chez vous jointes à l'Amitié.

Quel est donc en effet le charme d'une ville
Qui voit la probité tout au moins inutile,
Pour qui, presque toujours, les fruits de la raison,
Ou ne murissent point, ou sont hors de saison?
Si dans les arts encor je mets quelque espérance,
Malgré leurs droits divers à ma reconnoissance,
Que bientôt je gémis, ou bâille à leur côté,
Tant l'artiste souvent de l'art m'a dégoûté! (1)

Mais aux champs quels plaisirs, quelle volupté pure!

---

(1) Voilà peut-être, hélas! une vérité qui ne pourroit que trop se généraliser, heureusement pourtant démentie quelquefois, mais, il faut bien oser le dire, beaucoup trop rarement pour la gloire des arts.

Digitized by Google

C'est-là que l'on se sent plus près de la nature.
Cette voûte des cieux dont l'aspect limité
N'est pour nos yeux qu'un point au sein d'une cité,
Hors et loin de ses murs se découvre à la vue
Dans la diversité d'une immense étendue.
De tous côtés la terre active sous la main
Qui, tour à tour, nourrit et déchire son sein,
Et, suivant les saisons, variant sa parure
Qu'enrichissent les fruits, qui plaît par la verdure;
Le ruisseau qui serpente à travers des roseaux,
Et mêle son murmure au concert des oiseaux;
La fleur qui mollement penche et revit dans l'onde;
Ce bois sombre où la Paix se cache aux yeux du monde;
De joyeux vignerons qu'on aime tant à voir
S'élancer à l'envi dans un large pressoir,
Et, sous leurs pieds foulant la grappe moissonnée,
Dans un jour oublier les travaux d'une année;
Des amans, réunis par la danse et les jeux,
Se volant des baisers soudain repris entr'eux;
Tout ici, s'emparant de mon ame attendrie,
Prolonge dans la nuit ma douce rêverie.
Quel charme plus touchant de voir le laboureur

Digitized by Google

Dont on a soulagé la peine, ou le malheur,
En déployant sa voix qui plaît quoique grossière,
De son retour gaîment avertir sa chaumière
D'où sortent des enfans, en bénissant le ciel,
Pour se jeter ensemble à son cou paternel,
Tandis que sa moitié moins ardente, aussi tendre,
Préparant son repas qu'il ne doit point attendre,
Mère, épouse à la fois, veille sur le berceau
Qui d'un amour constant offre un gage nouveau!

Quelquefois je m'amuse à poursuivre à la chasse
Le gibier dont mon chien me découvre la trace:
Jamais trop abondant, grâce à mes soins discrets,
Il n'offre aux laboureurs ni crainte, ni regrets.

Je goûte aussi pourtant dans cette solitude
Des momens qu'au travail accorde l'habitude.
Les muses, en tout tems, se plûrent dans les bois.
Que c'est avec amour que je les y revois!
Alors, le cœur ému par leurs divines flâmes,
J'augmente, en me jouant, le nombre de ces drames
Que, pour former l'enfance, imagina mon cœur,

Et

Digitized by Google

Et que, de l'art de peindre, a célébrés l'auteur. (1)

Mais, parmi tous les biens de ce séjour champêtre,
Qu'il en est un plus cher qu'on ne peut trop connoître!
C'est le bonheur de l'ame. O bonheur sans égal!
Mathurine et Lamon, Isabelle et Linval
Desiroient de s'unir, et la triste indigence
Loin de leurs tendres cœurs repoussoit l'espérance.
» Non, non, me suis-je dit, non, de vains sentimens
» N'auront point engagé les cœurs de ces amans:
» Ils compteront enfin de plus douces années. —
Une somme légère a joint leurs destinées;
Mes yeux de leur hymen ont été les témoins,
Et j'ai fait quatre heureux pour un bijou de moins.

Qu'on ne me vante plus les spectacles des villes.

---

(1) Si je parle ici de la jolie épître de monsieur Le Mierre, de l'académie françoise, c'est parce que j'aime justement ce qui peut rappeler l'amitié qui l'a dictée. Cette épître qui traite si bien mes ouvrages, et particulièrement mes petites comédies, se trouve à la fin de ce volume.

Digitized by Google

Que leurs plaisirs, hélas ! sont vides, sont futiles
Près de ce plaisir pur qu'on doit à ses bienfaits !
Ah ! quel bonheur de voir les heureux qu'on a faits !

De fleurs les deux Beautés avoient paré leur tête ;
Mais leur grâce modeste ornoit bien mieux la fête.
Ces deux couples ravis embellissoient ce jour
Des plus piquans attraits, la jeunesse et l'amour.
O fortunés amans ! Comment ici les peindre,
Les mains l'une dans l'autre, et, si loin de rien feindre,
Prononçant à l'autel ce mot simple et charmant,
De leurs cœurs amoureux réciproque serment ?
Bientôt, et d'alégresse, et d'amour enivrées,
Les noces, sous les nœuds de galantes livrées,
Au son des violons arrivent au château.
Temple alors du bonheur, qu'il vous eût paru beau !
Que n'avez-vous joui du plaisir délectable
De les voir, avec moi, tous assis à ma table,
Les époux, leurs parens, notre digne pasteur,
Tous enchantés, heureux, mais moins que leur seigneur !
Ainsi qu'un père tendre, au sein de sa famille,
J'appelois ces époux, et mon fils, et ma fille.

Digitized by Google

Sans doute, quand l'un d'eux buvoit à ma santé,
Ce vœu, par tous leurs cœurs, fut toujours répété.
Le festin nuptial est suivi de la danse
Que ranime la joie en marquant la cadence ;
Mais les tems de repos, par un charme plus doux,
Placent toujours l'épouse à côté de l'époux.

Ah ! déja le soleil est descendu dans l'onde !
C'est donc à l'Amour seul à prendre soin du monde !
Les époux sont conduits à l'aide de ses feux ;
Il mène sous leurs toits les plaisirs avec eux.

Cependant votre ami, triste célibataire,
Qu'un luxe destructeur priva du nom de père,
Dans les enfans d'autrui trouvera des enfans
Qui pourront soulager l'ennui de ses vieux ans,
Et le distraire un peu de la voix qui lui crie :
» Quoi ! vous avez trompé le vœu de la patrie ! —
Puisse un si cher espoir n'être pas vain pour moi !
Mais la Raison me dit : » téméraire, tais-toi ;
» Trop parler de soi-même est orgueil, ou folie. —
Jamais, jamais du moins que l'Amitié n'oublie

Digitized by Google

Que, dans ces vers écrits avec rapidité,
C'est le remords qui parle, et non la vanité.

Ciel! l'Amitié commande, et je sens que sa chaîne
Vers vous heureusement, et m'attire, et m'entraîne!
Je pars. Ce lieu chéri m'apprit à mieux aimer:
Voilà les premiers droits qu'il a pour me charmer.
Je le quitte pourtant, mais avec son image;
Mais je jure, en aimant le serment qui m'engage,
De partager mes jours comme un autre Castor,
D'enlever à Paris qui me rappelle encor
La moitié d'une vie enfin désabusée,
Pour la rendre à des champs qui sont mon Élisée.

Digitized by Google

PIÈCES ANACRÉONTIQUES.

L'AGE D'AIMER.

On m'a dit, j'en conviens, mais toujours vainement:
» C'est être fou, très-fou que d'aimer à ton âge. —
Moi, je pense bien autrement.
Suis-je aimé? J'aime, et me crois sage.
Je lis mon âge dans les yeux
De celle que mon cœur adore.
Dès vingt ans, s'il déplaît, l'amant est déja vieux;
Tant qu'il plaît, il est jeune encore.

Digitized by Google

LES CHOIX RÉUNIS.

Roi, mon vœu seroit que la reine
Joignît la grâce à la beauté,
Que tous les malheureux l'abordassent sans peine;
Qu'un certain air de majesté;
Mais sans mélange de fierté,
L'annonçât en tous lieux comme une souveraine.

Berger, je choisirois, pour fixer mon amour,
Une jeune et tendre bergère,
Folle et naïve tour à tour,
Coquette sans être légère,
Dont le teint, aux fraîches couleurs,
Parût, sans la moindre imposture,
L'emporter sur l'éclat des fleurs
Qu'elle auroit prises pour parure.

Dans un ami mon cœur exige beaucoup plus.

Digitized by Google

Je veux qu'il soit humain, discret, doux et sévère,
Que son esprit, pour mieux me plaire,
Dirige et pare ses vertus.

Si, comme ces mortels placés dans ma mémoire,
Soit par la fable, ou par l'histoire,
J'étois ami, monarque et berger à la fois,
Mon cœur, ô charmante Glicère!
Pour remplir tous ces vœux ne feroit qu'un seul choix:
Ah! qu'il seroit facile à faire!

Digitized by Google

LE VRAI BONHEUR.

Un peu de renommée, et beaucoup de gaîté,
Des dons de la Fortune un modéré partage,
Point de procès, un ami sage,
Sur-tout une égale santé,
Voilà les biens où j'envisage
Ce vrai bonheur si peu goûté.
Mais en est-il, hélas! sans une douce amie?
Non; c'est là son principe, et son soutien constant.
Si, par hasard, elle est jolie,
Le mal ne sera pas bien grand.
Ce n'est pas tout encor ce que j'ose prétendre;
Je lui veux de l'esprit, et le don d'amuser:
Ma foi, dans un commerce tendre,
L'on a beau faire; il faut causer.

Digitized by Google

LE VŒU SINCÈRE.

Vous qu'embellissent, tour à tour,
Polymnie, Érato, l'Amour,
Vous, justement nommée Aurore,
Rendez-moi donc mes jeunes ans.
Nouveau Titon, je vous implore ;
Que par vous je ressente encore
Toutes les flâmes du printems.
Ne différez pas davantage ;
Faites vîte un tour dans les cieux :
Vous devez attendrir les dieux
En parlant si bien leur langage.
Mais abrégez, et faites mieux ;
Qu'un desir tendre, ou curieux
De me ramener au bel âge,
Se montre dans vos jolis yeux ;
Vous voilà quitte du voyage.

Digitized by Google

L'AMITIÉ NÉCESSAIRE.

CLÉON, sans un ami point de plaisirs parfaits.
Rends-toi ce soir chez moi; c'est mon cœur qui t'appelle.
Tu souperas près d'une Belle
Qui réunit tous les attraits :
C'est l'aimable fraîcheur de la rose nouvelle
Quand l'Aurore à la terre annonce ses bienfaits ;
C'est Flore, ami, c'est Vénus même ;
Bien mieux encor; c'est ce que j'aime ;
C'est ce que j'aime pour jamais.

Le front ceint de myrte et de lierre,
Notre Hébé, nous voyant tous deux un verre en main,
Fera, selon nos vœux, couler de son aiguière
Du Cap, ou du Tockai, le jus vraiment divin.
Je me flatte donc avec elle,
Nous regardons comme certain,
Que l'heureuse gaîté, ta compagne fidelle,

Digitized by Google

Qui si rapidement en bons mots étincelle,
Viendra briller à ce festin.
La douce et tendre mélodie,
Le parfum de cent fleurs répandu dans les airs,
Raviront à la fois, par leurs charmes divers,
Tes sens et ton ame attendrie.

Tu ne veilleras point; car je connois tes goûts:
Mais, ami, sur cela point de rixe entre nous;
Ne crains même pour moi nulle peine secrète.
L'Amour toujours actif, et l'Amitié discrète
Différemment usent du tems.
Vers minuit, l'Amitié doit battre la retraite;
L'Amour, vers minuit, bat aux champs.

Digitized by Google

LES REGRETS DE L'ABSENCE.

De ta cruelle absence
Quand verrai-je la fin ?
Chaque jour, l'espérance
Naît et meurt dans mon sein.
Loin de l'objet qu'on aime,
Le jour paroît, hélas !
D'une longueur extrême ;
La nuit ne finit pas.

Ces jours où, dans nos bois,
Ah ! combien je regrette
Mon heureuse musette
Se joignoit à ta voix !
Qu'ils charmoient ma tendresse,
Tes sons délicieux !
Quelle étoit mon ivresse
Quand tu chantois nos feux !

Digitized by Google

Ton chien fidelle et tendre,
Qu'un vain espoir séduit,
Croyant toujours t'entendre,
Me quitte au moindre bruit.
Une recherche vaine
Le ramène vers moi;
Comment peindre sa peine
De me revoir sans toi ?

De mille nouveaux charmes
Viens embellir ces lieux;
Fais cesser mes alarmes;
Viens enchanter mes yeux;
Prends pitié de ma flâme;
Viens rendre, en même tems,
Le bonheur à mon ame,
Les plaisirs à mes sens.

Ces stances sont sur l'air, O MA TENDRE MUSETTE...

Digitized by Google

LES PLAISIRS DE TOUT AGE.

O TOI qui portes dans les cœurs
Le bonheur, et l'oubli des peines,
Toi dont j'ai tant aimé les chaînes,
Que j'aime à peindre tes faveurs!
Amour, à chanter ta puissance,
Comment ne pas trouver d'attraits?
C'est se parer de tes bienfaits
Que t'offrir sa reconnoissance.

Jadis, dans le sein des desirs,
Et du prestige où tu nous plonges,
Bercé par d'agréables songes,
Je m'éveillois pour les plaisirs:
Entraîné par ma folle ivresse,
J'éparpillois mes tendres feux;
Mais j'ai vu qu'on n'étoit heureux
Qu'avec une seule maîtresse.

Digitized by Google

Vainement, dans son vol léger,
Le Tems veut m'éloigner des Belles;
Ne pouvant ralentir ses ailes,
Tu m'appris à les diriger:
Je peins les plaisirs du bel âge,
Les transports du cœur et des sens,
Et dans mon ame je ressens
Les feux dont je trace l'image.

Par toi j'ai vécu sans langueur,
Et la vie encor m'intéresse;
Le cœur qu'anima la tendresse
N'est jamais sans quelque bonheur:
Jamais je ne connus l'envie;
Je vois donc les jeunes amans
Comme un père voit ses enfans,
Quoiqu'ils le chassent de la vie.

Ces stances ont été mises en musique par monsieur de La B**, et se trouvent dans son recueil de chansons.

Digitized by Google

LA NYMPHE INCONNUE.

Il est arrivé dans ces lieux
Une nymphe étrangère;
Si j'en crois mon cœur et mes yeux,
Elle vient de Cithère :
Près d'elle j'ai vu mille amans
Conduits par la Folie,
Mais qui disoient à tous momens:
» Quelle est belle et jolie! —

Son pied sur les gazons fleuris
Laisse à peine des traces ;
Les regards sont toujours surpris
De ses nouvelles grâces :
A son éclat, à sa blancheur,
Sur-tout à son sourire,
L'on croit qu'elle tient sa fraîcheur
Des baisers de Zéphire.

L'autre

Digitized by Google

L'autre jour, j'entendis chanter
Dans le prochain bocage ;
Je m'approchai pour écouter,
Caché par le feuillage ;
Je la cherchois, je l'apperçus ;
Mais je ne saurois rendre
Ce que j'aimois alors le plus,
Ou de voir, ou d'entendre.

C'est un bonheur, c'est un tourment
D'avoir vu cette Belle ;
L'on brûle et craint également
De revenir près d'elle.
Le Plaisir ne la quitte pas ;
La Gaîté la devance ;
Mais l'Amour gémit sur ses pas
D'être sans l'Espérance.

Ces stances ont été mises en musique par feu monsieur Berton, directeur général de l'opéra.

Digitized by Google

LE PORTRAIT FIDELLE.

PEIGNONS vîte, peignons Julie ;
Du moins essayons son portrait.
Il charmera, malgré l'envie,
Si j'en puis saisir un seul trait.

Quand elle danse, quel prodige !
De quels biens le regard jouit !
C'est le papillon qui voltige ;
La rose qui s'épanouit.

Le sentiment et la finesse,
Tour à tour, s'offrent dans ses yeux ;
Ce que ses yeux disent sans cesse,
Sa bouche le dit encor mieux.

Du rossignol la voix touchante
Plaît à l'oreille dans nos bois :

Digitized by Google

Mais la voix de Julie enchante
L'oreille et le cœur à la fois.

Rien de si frais que son sourire,
De si joli que sa beauté.
Sa taille, comment la décrire?
C'est grâce unie à majesté.

Fuyez, antique Terpsicore;
Vénus, Flore, disparoissez;
Allez pleurer avec l'Aurore;
Vos triomphes sont effacés.

Ces stances sont sur l'air, DANS UN BOIS SOLITAIRE...

Digitized by Google

LES DIFFÉRENS AGES.

Puisse ma nouvelle chanson
Amuser, paroître jolie!
Puisse la sévère raison
Y permettre un peu de folie!
De la table, ainsi le vieux tems
Égayoit toujours les instans.
Qu'ils étoient joïeux
Plus que nous nos bons aïeux!

Ce bon vieux tems étoit charmant.
Quels regrets son image donne!
L'on y déraisonnoit gaîment,
Et fort tristement on raisonne;
Par-tout veut briller le savoir,
Et le plaisir est sans pouvoir.
Qu'ils étoient joïeux
Plus que nous nos bons aïeux!

Digitized by Google

Jadis on fut assez savant
Puisque l'on savoit être aimable ;
C'est un ton lourd, un ton pédant
Qui règne aujourd'hui même à table.
La tristesse éteint la santé ;
Le bonheur naît de la gaîté.
Qu'ils étoient joïeux
Plus que nous nos bons aïeux !

Nos heureux aïeux, en trinquant,
Ranimoient toujours l'alégresse ;
De nos jours, cet épanchement
Seroit taxé d'impolitesse.
Que l'on devoit être charmé
Trinquant avec l'objet aimé !
Qu'ils étoient joïeux
Plus que nous nos bons aïeux !

On étoit alors fort galant,
Souvent sans oser rien prétendre ;
Dès le premier jour à présent
On pense devoir tout attendre.

Digitized by Google

Vaut-il pas mieux soigner des fleurs
Que se parer de leurs couleurs ?
Qu'ils étoient heureux
Plus que nous nos bons aïeux !

On ne conseille pas pourtant
D'imiter pleinement nos pères,
Quoique l'on blâme constamment
Les vœux, les soins trop téméraires.
Que conclure donc pour adieu ?
Qu'il faut savoir prendre un milieu.
Comme nos aïeux,
Aimons bien ; mais faisons mieux.

Ces stances sont sur l'air, ENFANS DE QUINZE ANS...

Digitized by Google

CONTES.

L'AMBITIEUX.

ALCIDAMAS, près de Damis,
Voyant l'ambitieux Jodelle
Prosterné dans une chapelle
Comme il l'est si souvent chez un premier commis :
» Ami, dit-il, ami, regarde un peu de grâce ;
» Jodelle est aujourd'hui dans la dévotion. —
» Lui, dévot ! reprit Damis, bon !
» Il prend Dieu pour un homme en place.

Digitized by Google

LE SAGE AMOUREUX.

Ah! qu'on doit plaindre la sagesse
Que peut effaroucher l'amour!
Pope lui-même, tour à tour,
Sondoit le cœur humain, et chantoit sa maîtresse.

» Pope amoureux! — Oui, messieurs, oui.
Je conviens avec vous qu'on ne vit pas en lui
Ce qui d'abord séduit et plaît dans la figure,
Ni cet air léger et vainqueur
Dont un François attaque un cœur,
Ni les charmes de la tournure;
Mais, grâce à son cœur tendre, à son esprit galant,
Grâce à son suprême talent,
Le myrte et le laurier devinrent son salaire.
Non, il ne rougit point d'aimer fidellement;
En amusant toujours, il savoit toujours plaire;
Pope ainsi fut heureux amant.

Digitized by Google

Mais laissons ce débat, et montrons mon modèle.

Charmé de sa maîtresse, et, malgré lui, loin d'elle,
Pope, un jour, dans des vers célébroit ses attraits.
Elle arrive ; il la voit plus belle,
Plus attrayante que jamais,
Dans un négligé simple, et seulement parée
D'une nouvelle croix que son sein fait mouvoir.
» Ah ! Fanni, lui dit-il, quel est donc ton pouvoir ?
» Un Juif, sur ce beau sein, un Juif l'eût adorée.

Digitized by Google

LA LEÇON RENDUE.

Dans une des villes de France,
(Par égard je tairai son nom,)
Il étoit un enfant de fort bonne maison
Dont la malignité, l'esprit, l'insouciance
De ses tendres parens tourmentoient la raison.
Sa mère, dont la patience
Se lasse de gronder en vain,
Par désespoir, hélas! plutôt que par prudence,
Recourt à son évêque enfin.
Je dis par désespoir, et c'est à juste titre;
Car pour le beau prélat la raison sans attraits,
Ne s'offre que bien peu sous son auguste mître;
La rime, sans mentir, pourroit dire jamais.

Cependant cette bonne mère
Pense que le saint caractère
Doit en imposer à son fils.

Digitized by Google

Elle voit monseigneur qui rêve, délibère,
Puis dit : » Envoyez-moi cette tête légère ;
» Je vous promets de bons avis.

Sur l'ordre qu'il reçoit, l'enfant part sans réponse.
Bientôt il arrive ; on l'annonce
Dans le palais épiscopal.
» Monsieur, lui dit l'évêque, en secouant la tête,
Puis levant une main qui sur son front s'arrête,
» Cela va donc toujours plus mal. —
A ce geste, à ces mots qu'il sait fort bien entendre,
Feignant vîte de se méprendre,
» Monseigneur, lui repart l'enfant
Que toujours la malice inspire :
» Ce que vous avouez, j'ai cru le voir souvent ;
» Mais je n'osois pas vous le dire.

Digitized by Google

L'ANGLOIS A ROME.

Tout voyageur, allant à Rome,
Par respect, ou par air, visite le séjour
Qu'habite et créa le grand-homme
Que Paris vainement desire chaque jour. (1)

Un lord ayant, suivant l'usage,
Dans les murs de Fernei fait son pélerinage,
Se rend enfin à Rome; il voit sa sainteté;
Puis de Ganganelli, sans le moindre scrupule,
Le presbytérien baise humblement la mule.
Que ne peut pas sur nous la curiosité?
Tout en causant, » mylord, lui dit notre saint père,
» Que vous aura conté Voltaire
» De nous et de ce pays-ci?

(1) Ces vœux ont été remplis peu de tems après, et suivis bientôt des regrets les plus vifs.

Digitized by Google

» Parlez ; allons ; soyez sincère. —
Le jeune Anglois s'explique ainsi.
» J'en conviens, il vouloit m'engager à promettre,
» Quand j'ai quitté Fernei, ce séjour enchanteur,
» De lui faire tenir, par ma première lettre,
» Quelque oreille d'inquisiteur. —
» Mylord, lui dit Clément, je l'entends à merveille:
» Mandez donc à ce fils ingrat
» Que, depuis mon pontificat,
» L'inquisiteur n'a plus d'oreille.

Digitized by Google

LA PERTE IRRÉPARABLE.

Ne contons jamais nos malheurs;
Du moins trouvons, s'il est possible,
Trouvons une ame assez sensible
Pour prendre part à nos douleurs.
Tout confident, ou froid, ou méchant, ou frivole,
Ne nous écoute, hélas! qu'avec distraction,
Et très-souvent il nous immole
Pour dédommagement de son attention.

Naguère ayant perdu sa femme,
Mondor, sans réfléchir qu'il pouvoit ennuyer,
Par-tout s'en alloit larmoyer,
Rendoit par-tout hommage aux vertus de la dame,
Toujours avec soin d'appuyer
Sur la tendresse de son ame.
Se trouvant chez un grand seigneur
Dont l'esprit vif, léger et prompt à la replique,

Digitized by Google

Par fois même est un peu mocqueur,
Il crut pouvoir ouvrir son cœur,
Parla de sa moitié, fit son panégyrique
Dont souvent bailla l'auditeur.
» Combien, s'écrioit le conteur,
» A toute autre pour moi fut-elle préférable!
» Que ma femme étoit adorable!
» Combien ma femme m'adoroit! —
» Ah! Dit malignement notre duc à ce trait,
» Votre perte est irréparable.

Digitized by Google

LE GOUTTEUX.

Ne plaisantons jamais ; c'est un parti fort sage ;
Du moins ne plaisantons que très-légèrement,
Et, sans toucher au persiflage,
Choisissons avec soin l'objet et le moment.
Pour s'être conduit autrement,
Tôt ou tard un railleur, par une repartie,
Vit son audace anéantie.
Sur ce, contons un fait arrivé récemment.

Dorimon, dont toute la France
Connoît la haute qualité,
Sous les drapeaux de Mars, par la goutte irrité,
Par ce fruit de l'amour et de l'intempérance,
Pestoit, maudissoit la souffrance
Que lui causoit un mal doublement mérité.
Comme très-fréquemment on le voit à la guerre,
Notre héros, à peine à deux doigts de la terre,

Digitized by Google

Gissoit tristement alité.
Passe un jeune seigneur de nouvelle fabrique;
Ce parvenu l'aborde ainsi que son égal,
Prend un air leste et jovial,
Rit des cris de son chef, le plaisante, le pique,
Puis finit par lui dire, avec ce ton caustique
Qui fort souvent réussit mal:
» Job dessus son fumier, et vous sur votre paille,
» Ce n'est, ma foi, qu'un aujourd'hui. —
» Mais oui, dit Dorimon, je suis ainsi que lui,
» Je suis raillé par la canaille.

Digitized by Google

LA FEMME DE PRÉCAUTION.

Une dame de haut parage,
Belle, riche, veuve à vingt ans,
Chaque jour, recevoit l'hommage
D'une foule de prétendans,
Et, par l'espoir du mariage,
Savoit amuser ses amans.
Notre duchesse, un jour, ordonne, en souveraine,
Que d'eux d'entr'eux viennent la voir.
Les rendez-vous sont pour le soir;
L'heure n'est pas la même, on me croira sans peine;
C'est l'usage, c'est un devoir.
A cet ordre sacré tous deux se conformerent:
Mais, par un effet du hasard,
Arrivant chez la Belle, ou trop tôt, ou trop tard,
A la porte ils se rencontrerent.
Peu jaloux d'imiter ces chevaliers fameux
Qui combattoient pour leur maîtresse,

Digitized by Google

Pour sa beauté, pour sa sagesse,
La confidence faite entr'eux,
» Frappons, se dirent-ils tous deux.—
Ils frappent à la porte ; on ouvre.
Le suisse leur répond que madame est au Louvre,
Mais qu'on l'attend à tout moment :
» Montez, messieurs, montez à son appartement.—
Ils montent, font une partie
Qu'interrompoit mainte saillie
Sur ce plaisant évènement.
» Oui, disoient-ils, en nous voyant,
» Notre Belle sera confuse, anéantie. —
La dame arrive, et dit : » que faites-vous donc là ? —
» Nous jouons ; la partie est très-intéressante ;
» C'est à qui vous épousera. —
» Vous perdez tous les deux; car, en montrant Dorante
Qui près d'eux, sur ses pas, tout à coup se présente,
» Ce sera monsieur que voilà.

Digitized by Google

LA VENGEANCE ADROITE.

Une épigramme a droit de plaire
Quand elle offre deux sens opposés et parfaits,
L'un doux, l'autre méchant. Desire-t-on mieux faire?
Qu'on ne s'en permette jamais.

Zulica, suivant son usage,
Dit, un jour, à Saint-Phar, d'un ton assez brutal:
» Abstenez-vous, monsieur, de parler davantage
» De moi, soit en bien, soit en mal. —
» Soyez plus juste et moins sensible,
Reprit Saint-Phar, jouant le ton de l'amitié;
» Car il ne me sera possible
» De vous obéir qu'à moitié.

Digitized by Google

LE PASSAGE DU RHIN.

Lorsque le Rhin, caché dans sa grotte profonde,
Gémissoit de voir que son onde
Ne pouvoit des François arrêter les exploits,
Et subissoit le joug d'un de nos plus grands rois,
Ce roi, dont le sang-froid égaloit le courage,
S'apperçoit qu'un jeune officier
Déchiroit vainement les flancs de son coursier
Rebelle à se mettre à la nage.
Sur ses propos, sur son accent,
Louis dit tout haut, en passant,
» Cet homme est Gascon, je le gage. —
» Oui, repart l'officier sans le moindre embarras,
» Je le suis; mais, morbleu, mon cheval ne l'est pas.

Digitized by Google

LA TENTATION.

Soit médisance, ou calomnie,
Aura-t-on toujours la manie
De dénigrer le froc sans nul ménagement ?
Moi, je veux en parler une fois en ma vie,
Mais sans prévention, en dépit de l'envie,
Sur-tout assez brièvement.
J'espère qu'au lecteur, et qu'à mon auditoire
Ce laconisme au moins plaira.
Je dois le croire. Allons, dépêchons mon histoire
Sans penser davantage à ce qu'on en dira.

Certaine grande dame aimable, jeune et belle,
(Que pourtant, malgré ses appas,
Ici je ne nommerai pas,)
Dans la saison où Philomèle
Chante le plaisir et l'appelle,
Parcouroit les détours d'un bois

Digitized by Google

Où, sous le toît le plus modeste,
Dans l'espoir du séjour céleste,
Demeure un bataillon des fils de saint François.
L'un d'eux, très-renommé par sa vie exemplaire,
La voit et se détourne avec un air contraint.
» Bon! dit son altesse, il me craint!
» Je veux essayer de lui plaire;
» Tournons, pour m'amuser, une tête de saint. —
Comme on le pense bien, par sa suite applaudie,
Seule elle va vers lui, déploie, en lui parlant,
Tout ce que la coquetterie
Joint de grâces et d'industrie
Pour inspirer l'amour, ou son équivalent.
Mais, inutiles soins! Le pieux solitaire,
Les yeux baissés, ne lui répond
Que par l'air d'un respect profond,
Et revient vîte à son bréviaire.

» Je vois qu'il faut s'expliquer mieux, —
Se dit-elle, et, d'un ton moins sage que joyeux,
Sans détour elle lui propose...
Acheverai-je? Assurément,

Digitized by Google

Et même par décence il faut dire la chose.
C'est donc, c'est un baiser charmant
Qu'à coup sûr, ses lèvres de rose
N'auroient pas à tout autre offert impunément.
Mais, hélas! ô surprise! Encor point de réponse.
» Qu'est-ce, dit-elle enfin, que ce silence annonce?
» Si le plaisir répugne à la dévotion,
» C'est l'affaire, au surplus, d'une confession. —
» Non, repartit le père, avec un ton sensible
Que sa fuite soudaine est loin de démentir;
» Non, madame, il faudroit aussi le repentir
» Qui, je le sens trop bien, me seroit impossible.

Digitized by Google

PIÈCES DIVERSES.

VERS,

mis au bas des dessins de la salle de comédie de Bordeaux, envoyés à monsieur le maréchal duc de Richelieu qui la faisoit élever.

Dans Bordeaux, en ce jour, pour la gloire des arts,
Tu fais ce qu'autrefois Gênes dans ses remparts
Fit et dut faire pour ta gloire ;
Ces deux cités ainsi, par un grand monument,
Vont attester également,
Et tes bienfaits, et ta victoire.

Digitized by Google

IMPROMPTU,

POUR MONSIEUR LOUIS,

au moment de l'inauguration de la belle salle de comédie, que Bordeaux doit à ses talens.

Quel spectacle enchanteur! Quel monument pompeux!
Sous les voûtes retentissantes
D'un portique majestueux,
Les Arts, parés de fleurs naissantes,
Invitent les mortels à s'unir à leurs jeux.

Ce jour enfin, Louis, au temple de Mémoire
Voit inscrire ton nom et tes nobles travaux;
Nos neveux, ainsi que l'histoire,
Ne pourront parler de Bordeaux
Sans parler aussi de ta gloire.
Vainement contre toi dirigea ses serpens
L'ingrate et criminelle Envie;
La main de la Justice a pris la faux du Tems,

Digitized by Google

Et les a fait tomber sans vie.
Déja, se balançant sur le cristal des mers,
Les Nayades de la Garonne
Vont dans l'un et l'autre univers
Annoncer avec joie à cent peuples divers
Ta gloire et les lauriers dont Bordeaux te couronne.

Jouis de ton triomphe ; entends de toutes parts
Honorer en toi le génie
Par qui l'heureuse France, asyle des beaux arts,
Ne doit plus envier la Grèce et l'Italie.

Digitized by Google

BILLET,

A MADAME LA COMTESSE D'A**,

en lui faisant remettre une lorgnette qu'elle avoit paru desirer à cause de sa bonté.

Ce bijou que vous souhaitez,
J'ose vous l'envoyer ; il doit être le vôtre ;
Mais daignez, si vous l'acceptez,
Ne regarder que moi par un de ses côtés,
Et voyez mes rivaux de l'autre.

Digitized by Google

QUATRAIN,

pour être gravé sur le collier d'une chienne envoyée par mademoiselle d'A** à madame la vicomtesse de P***.

ROSINE à la tendresse unit l'intelligence ;
C'est dire assez, je crois, qu'elle vous aimera.
Jamais à vos amis Rosine n'aboyera ;
C'est répondre de son silence.

Digitized by Google

[illegible] AUX PEINTRES.

[illegible] faire un tableau fidelle,
[illegible] sans être moins galant ?
[illegible] d'Apelle ;
[illegible] sans doute est belle
[illegible]

[illegible] au svelte corsage,
[illegible] que de beauté,
[illegible] que de majesté,
[illegible] est le personnage
[illegible] plan de l'ouvrage
[illegible] au regard enchanté ;
Sur son front couronne des mains de Terpsicore,
[illegible] encore
[illegible] Gaîté ;
[illegible] s'uniront avec elle ;
[illegible] et sa folâtre sœur,

Digitized by Google

Recevant de la nymphe un sourire flatteur,
Paroîtront s'assurer d'une gloire nouvelle ; (1)
Que de l'autre, l'Amour, avec un air vainqueur,
L'arc et la flèche en main, soit mis en sentinelle ;
Que sur-tout, au fond du tableau,
Vers de rustiques toits, votre savant pinceau
Représente la Bienfaisance,
Loin du monde, avec complaisance,
Prodiguant des secours à mille malheureux
Qui, pour juste tribut de leur reconnoissance,
Versent des pleurs, forment des vœux.

Avec ces attributs, croyez, sans méfiance,
Que le portrait doit plaire à la nature, à l'art ;
N'eût-il point d'autre ressemblance,
L'on y reconnoîtra Guimard. (2)

---

(1) Ballets de Médée, Ninette, etc.

(2) Ceux qui connoissent mademoiselle Guimard, ou mon caractère, attesteront la vérité de ce tableau.

Digitized by Google

VERS,

AU LORD SCH**,

au nom d'une dame françoise, sur le discours débité par ce lord au parlement d'Angleterre le 7 avril 1778, discours imprimé dans un des courriers de l'Europe du même mois.

Quoi ! les vainqueurs de Fontenoi,
Les guerriers qui sur Bing remportent l'avantage,
Ces guerriers qui, malgré le trop commun usage,
N'ont point dû de succès à leur manque de foi,
N'auroient donc, selon vous, ni force, ni courage!
Noble lord, les vaincus doivent peu, selon moi,
Vous savoir gré de cet outrage.
Mais vos femmes, ajoutez-vous,
Si vers Londres la France ose envoyer la guerre,
De ces foibles rivaux méprisant le tonnerre,
Les feront tomber sous leurs coups.
Je connois les François; tremblez pour l'Angleterre;
Vos

Digitized by Google

Vos femmes auront le dessous.

Cependant il me semble avoir lu dans l'histoire
Qu'une femme autrefois sut vaincre en son pays
Un peuple qui l'avoit surpris
Par une trahison notoire.
Vous qui parlez si bien, quoiqu'un peu longuement,
Qui sur-tout, par des traits cités heureusement,
Faites briller votre mémoire,
Secourez-moi donc galamment.
Mylord, n'étoit-ce point sur les bords de la Loire?

Digitized by Google

CANTATE

compoſée pour la naissance de monseigneur le Dauphin né le 22 octobre 1781, mise en musique par monsieur Piccini, chantée le 4 novembre suivant au concert spirituel.

Il a paru ce jour cher à notre espérance ;
D'une reine adorée il remplit les souhaits ;
Le ciel ajoute encore un soutien à la France
Dans un gage nouveau du bonheur des François.

Des chants d'alégresse,
Mille et mille feux
Ranimés sans cesse
Montent jusqu'aux cieux.
Devant la nuit sombre
Le jour en vain fuit ;
Un autre jour luit,
Et chasse son ombre.

Digitized by Google

Pour des cœurs françois, quel moment!
Louis enfin se voit renaître.
Que c'est un spectacle touchant
Qu'un prince heureux, digne de l'être,
Célébré comme père, adoré comme maître
Par un peuple reconnoissant!

Vive Louis! Vive Antoinette!
Ces beaux noms sont par-tout chantés;
Par-tout dans les yeux enchantés
L'ame se montre satisfaite.
Qu'avec plaisir la voix répète
Des cris que l'amour a dictés!
Vive Louis! Vive Antoinette!

Digitized by Google

IMPROMPTU

fait dans le foyer, et débité sur le théâtre de la comédie françoise à monsieur de Voltaire, lorsque son buste y fut couronné le 30 mars de l'année 1778.

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois, en ce jour, un hommage
Que confirmera, d'âge en âge,
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter.
Qu'il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne !

NOTA. Il me paroît nécessaire de rappeler l'évènement auquel sont dus ces vers, et conséquemment de retracer

Digitized by Google

l'époque la plus satisfaisante, la plus heureuse, la plus glorieuse de la vie de monsieur de Voltaire, comme l'une des plus honorables pour la nation françoise. Ce grand-homme, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans révolus, ayant résolu de donner, à l'imitation de Sophocle, une nouvelle tragédie au théâtre, se rend à Paris, après vingt-huit années d'absence, pour la faire représenter, et vient entendre sa sixième représentation. Ce n'est qu'après une très-longue attente dans la cour des Tuileries que sa voiture peut parvenir à fendre la foule, qu'il arrive enfin en triomphe, au bruit enchanteur des applaudissemens et des éloges, et descend à la porte de la comédie, où cette foule de tous les états, de tout sexe, se précipitant pour le mieux voir, le défend aussi cependant par des mouvemens rétrogrades, par des mouvemens de crainte, d'amour et de respect, contre une impétuosité dangereuse pour lui.

Comment pourroit-on se former une idée bien juste des transports qu'il fait naître en paroissant dans la salle? Non, jamais il ne fut de triomphe plus flatteur. On lui met sur la tête une couronne qu'il arrache sans vouloir la reprendre malgré les vœux du public. La tragédie commence, pour être sans cesse applaudie.

Me trouvant fort incommodé de la chaleur, je descends dans le foyer vers le commencement du quatrième acte; je m'apperçois qu'on emporte le buste de monsieur de Voltaire,

Digitized by Google

et, voyant mademoiselle Fannier, je demande à cette émule charmante de Thalie, ce que l'on prétend faire de ce buste. Elle me répond que tous ses camarades viennent de décider, dans le moment, de le placer, entre les deux pièces, sur le théâtre pour l'y couronner de laurier. Je lui demande si cette scène sera muette; elle me réplique qu'oui. Bientôt, sur ce que je lui parois appréhender qu'elle ne soit un peu froide, mademoiselle Fannier emploie tous les charmes et tout le pouvoir de sa séduction pour m'engager à faire vite quelques vers qui puissent être débités au moment du couronnement. Plusieurs personnes qui l'environnent, joignent leurs instances aux siennes. Je résiste, en disant qu'il me paroîtroit téméraire à qui que ce soit de faire un impromptu pour monsieur de Voltaire, et sur-tout de l'offrir au public. Cependant, échauffé de l'enthousiasme général, je prends un crayon et du papier, et, sur le manteau de la cheminée, en quatre minutes exactement, je fais ces vers tels qu'ils sont ici, tels que les a présentés leur première impression du lendemain, impression si souvent répétée. On les porte à madame Vestris qui joue le rôle d'Irène, et qui se charge de les lire, n'ayant pas le tems de les apprendre.

La tragédie d'Irène se termine, et les applaudissemens redoublent. La toile se baisse, et, se relevant bientôt, elle laisse voir le buste de monsieur de Voltaire environné de branches de laurier, et, sous différens costumes, tous les

Digitized by Google

comédiens qui présentent, à l'envi, des couronnes à ce buste. Le fond du théâtre est rempli d'une foule de spectateurs à qui, par extraordinaire, on avoit permis d'entendre la tragédie dans les coulisses. Toute la salle applaudit avec transport pendant plusieurs minutes. Madame Vestris s'avance, et débite ces vers qui sont accueillis avec un transport égal, et couronne le buste, ce que font ensuite, à son exemple, les autres comédiens. Des larmes de joie et d'attendrissement coulent de tous les yeux. On crie *bis* de toutes parts, et le second récit de ces vers obtient encore un applaudissement général. En moins d'un quart d'heure il s'en fait plus de deux cens copies.

Si j'avois été moins pressé, madame Vestris, au lieu des quatre derniers vers, auroit dit ceux-ci que j'ai faits quelques momens après les autres, mais trop tard, pour être débités.

Voltaire, sur ton front va briller la couronne
Que tant et tant de fois on t'a vu mériter :
C'est la France qui te la donne ;
Tout l'univers doit l'imiter.

Finissons plus heureusement cette note, déja si longue, par la lettre que m'envoya monsieur de Voltaire le lendemain de son triomphe, et les vers qui la suivirent deux jours après.

Digitized by Google

MONSIEUR,

J'ai appris que c'est vous qui daignâtes hier vous amuser à me donner l'immortalité dans les plus jolis vers du monde. Ils ont appaisé les souffrances que la suite de ma maladie me fait éprouver. Si je ne suis pas encore en état de vous répondre dans le langage charmant dont vous faites un si bel usage, je vous supplie du moins d'agréer ma vive reconnoissance, et le respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affoibli les efforts impuissans;
Ces lauriers dont vos mains couvroient mes cheveux blancs
Étoient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne;
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui sût partager sa couronne.

Digitized by Google

LETTRE.

DE DORAT,

sur ADÉLE DE PONTHIEU.

LE sévère Boileau, le sage, le judicieux La Bruyère se déclarèrent tous les deux contre le spectacle de l'opéra. Cette mollesse d'expression des poëmes lyriques, et ces soi-disans prodiges d'une magie qui, pouvant tout, le plus fréquemment ne produit rien, le mélange des dieux et des diables, la continuité du merveilleux, et toutes les ressources de la vieille mythologie, pouvoient difficilement trouver grâce aux yeux d'un satyrique plein de goût, aux yeux d'un moraliste philosophe. Mais, mon aimable ami, s'ils avoient pu lire votre ouvrage, ils seroient revenus de leurs préventions, et vous auriez eu la gloire de rendre deux partisans célèbres à la scène d'Atis, de Thésée, de Roland et d'Armide.

J'ai lu votre nouvelle Adéle avec l'intérêt le plus

Digitized by Google

vif. Quoique la première eût toutes les graces de la nouveauté, celle-ci l'emporte par la recherche des détails, par le charme de l'ensemble, par la richesse de l'ordonnance. Les légers défauts que mon amitié crut remarquer dans la première, ont disparu tous; vous avez été vous-même votre juge. Je me plais à me rappeler la franchise, la modestie avec lesquelles, après avoir vu votre ouvrage constamment applaudi, vous me dites, en interrompant mes justes éloges:

J'ai travaillé trop vîte; non, mon exposition n'est » pas nette; j'ai trop négligé le style, et sur-tout au » premier acte; sa pompe et sa magnificence tuent » l'intérêt du second, et rompent cette liaison et » cette progression de tableaux, la véritable vie de » l'art dramatique, et le vrai secret d'attacher le » spectateur. — Que je vous sus bon gré d'être dans des principes si vrais! Pour la plupart, nos auteurs lyriques n'y regardent pas de si près. Pourvu qu'ils réunissent un certain nombre de paroles oiseuses pour servir de texte au musicien qui les réchauffe comme il peut, ils s'embarrassent médiocrement de l'effet que tout cela doit produire, et ne se doutent

Digitized by Google

point que leur art a des mystères que la réflexion et l'étude peuvent seules approfondir.

Votre opéra prouve bien que vous avez une autre idée du genre auquel vous avez consacré quelques veilles. Vous avez été plus sévère que votre ami, que le public. Voilà ce qu'on doit appeler une véritable tragédie sur notre théâtre lyrique où vous pouvez vous flatter d'avoir introduit un genre nouveau, tant par la majesté, le piquant du sujet, que par la coupe des scènes, la noble simplicité du dialogue, la vivacité de l'action, son intérêt continu, la pureté du style, et la hardiesse d'avoir embelli la raison sans les prestiges de la fiction sur une scène qui lui fut consacrée.

Dans votre ouvrage, le concours de tous les arts agréables a d'autant plus d'effet, que jamais il n'y blesse la vérité. N'est-il pas extraordinaire qu'on ait négligé jusqu'à vous de produire la chevalerie sur la scène de l'opéra? C'est-là qu'elle peut se déployer avec tout cet appareil brillant qui lui convient, et nous faire sentir combien les tableaux historiques, traités par une main habile, l'emportent sur toutes

Digitized by Google

les éternelles redites de la fable qu'il est presque impossible de rajeunir.

Votre ouvrage renferme, et très-sévèrement, les trois grandes régles de la tragédie, l'unité d'intérêt, l'unité de tems, puisque celui de la représentation suffit à son action, et même l'unité de lieu, malgré les changemens de décoration que prescrit la scène lyrique, puisque tout se passe dans l'enceinte d'un palais.

Vos caractères sont tous bien prononcés, bien soutenus, et, seulement avec quatre personnages, vous n'avez aucune monotonie dans les situations. Elles se varient en se succédant, et remplissent le théâtre pendant deux heures et demie, sans qu'une seule entrée, ou sortie d'acteur soit mal, soit même peu motivée.

Mais un de vos mérites particuliers, selon moi, c'est la manière dont sont amenés vos ballets qui, trop souvent, sont si ridiculement placés, malgré le secours de la baguette, et le pouvoir de créer des moyens quand ils ne se présentent pas d'eux-mêmes. Le premier de ces ballets est naturellement amené

Digitized by Google

par la situation, et, grâce à votre heureux sujet, les autres sont intimement liés à la marche du poëme; ils en font partie, et partie essentielle.

Rien, non rien de plus beau que votre dénouement. Les cœurs en sont encore plus attendris que les yeux n'en sont frappés. L'instant de fermer la barrière est sur-tout des plus théatrals. Il inspire la terreur. Tous les personnages alors sont en action.

Quel spectacle, s'il étoit offert avec la vérité, la magnificence qu'il exige, et que le seul théâtre de Versailles pourroit présenter!

Quel spectacle pour notre nation que celui de ses antiques mœurs, et de sa galanterie héroïque, sources de tant d'exploits, de plaisirs et de vertus! Oui, tous les cœurs honnêtes, tendres et courageux vous doivent un tribut d'éloges, un sentiment de reconnoissance pour les heureuses, pour les fortes impressions que vous leur avez fait, et que vous leur ferez encore éprouver. Ce sont-là de ces tableaux qu'il faudroit remettre sans cesse sous nos yeux, et que les circonstances devroient encore rendre beaucoup plus intéressans. Oui, les divers exemples

Digitized by Google

de grandeur, de bienfaisance, de sensibilité doivent être goûtés nécessairement par une cour qui nous en présente de si jeunes et de si brillans modèles. Oui, les talens agréables, les talens utiles doivent être accueillis lorsque, sur le même trône, on voit s'asseoir les Grâces à côté de la Justice.

Adieu, mon ami. Quant aux suffrages de Paris, je puis oser vous assurer que vous les obtiendrez tous, et j'attends impatiemment l'année prochaine pour jouir de vos triomphes, pour vous offrir de nouvelles couronnes.

Ce 15 octobre 1774.

Digitized by Google

ÉPITRE
DE MONSIEUR LE MIERRE,
de l'académie françoise.

A la franchise militaire,
A la science du bon ton,
Au talent si rare de plaire,
Tu joins l'art d'orner la raison.
Le parnasse est ta garnison,
Et la lyre t'est familière
Autant que le fut l'esponton.

A ce spectacle où Polymnie
Voit lutter les opinions,
Où le fiel de la Zizanie,
En l'honneur de nos Amphions,
Est versé pour libations
Sur les autels de l'Harmonie,
Ta Melpomène en gantelets,

Digitized by Google

D'attitude chevaleresque ;
Offre, des siècles bannerets,
L'histoire vive et pittoresque.
Sans les gloires du magasin,
Sans ces radieuses momies
Qui descendent d'un ciel serein
Sur des nuages à poulies,
Sans éclairs à l'esprit de vin,
Sans vols boiteux le long d'un cable,
Sans les diables, et sans les dieux,
Et tout l'attirail de la fable,
Tu sais intéresser nos yeux,
Notre esprit, notre ame encor mieux,
Par une action véritable.
C'est ton Apollon martial
Qui vient nous ouvrir la carrière
De l'opéra national,
En même tems que la barrière
De cette lice meurtrière
Où Raimond abat son rival.

As-tu posé cette trompette ?

Comme

Digitized by Google

Comme guerrier, comme poëte,
Tu chantes l'essor glorieux
De ce belliqueux La Fayette,
Jeune Hector qui part sans adieux,
Et court dans un autre hémisphère,
Jaloux de signaler son nom,
Offrir son bras auxiliaire
Aux républicains de Boston.

Autre image plus pacifique.
Tu te plais à dresser aux mœurs
Un nouveau théâtre comique
Orné de hochets et de fleurs.
Tes scènes simples et morales,
Un dialogue à sentiment,
Forment bien mieux le peuple enfant
Que les leçons collégiales,
Et les gloses catéchismales
De la béguine d'un couvent.

Ainsi vainqueur du ridicule
Que nos vicieux du bel air

Veulent jeter, et sans scrupule,
Sur l'auteur généreux et fier,
Qui, rempli d'un noble courage,
Sert la vertu, la vérité,
Tu poses sur ton moindre ouvrage
Le cachet de l'utilité.

FIN DU PREMIER TOME.

Digitized by Google

TABLE

de ce premier volume.

OPÉRA.

AVANT-PROPOS D'ADÉLE DE PONTHIEU, page 3.
ADÉLE DE PONTHIEU, tragédie-lyrique, 11.
LA FÊTE DE FLORE, comédie-ballet, 73.
AVANT-PROPOS D'ALCESTE, 97.
ALCESTE, tragédie-lyrique, 103.
RÉFLEXIONS SUR L'OPÉRA. 173.

ÉPITRES.

ÉPITRE I, sur la chevalerie, 241.
ÉPITRE II, à Gresset, 252.
ÉPITRE III, à madame la comtesse d'A**, 255.
ÉPITRE IV, à Cloé, 260.
ÉPITRE V, à monsieur le comte de L***, 262.
ÉPITRE VI, à monsieur **, 269.
EPITRE VII, à madame T**, 277.
ÉPITRE VIII, aux François détracteurs de la France, 284.
ÉPITRE IX, à madame la comtesse de L**, 295.
ÉPITRE X, à madame la comtesse d'A***, 307.

PIÈCES ANACRÉONTIQUES.

L'AGE D'AIMER, 319.
LES CHOIX RÉUNIS, 320.
LE VRAI BONHEUR, 322.
LE VŒU SINCÈRE, 323.

Digitized by Google

TABLE.

L'Amitié nécessaire, 324.
Les regrets de l'Absence, 326.
Les Plaisirs de tout age, 328.
La Nymphe inconnue, 330.
Le Portrait fidelle, 332.
Les différens Ages, 334.

CONTES.

L'Ambitieux, 337.
Le Sage amoureux, 338.
La Leçon rendue, 340.
L'Anglois a Rome, 342.
La Perte irréparable, 344.
Le Goutteux, 346.
La Femme de précaution, 348.
La Vengeance adroite, 350.
Le Passage du Rhin, 351.
La Tentation, 352.

PIÈCES DIVERSES.

Vers mis au bas des dessins de la comédie de Bordeaux, 355.
Impromptu pour monsieur Louis, 356.
Billet à madame la comtesse d'A** sur une lorgnette, 358.
Quatrain pour le collier d'un chien, 359.
Avis aux peintres, 360.
Vers au lord Sc**, 362.
Cantate sur la naissance du dauphin, 364.
Impromptu pour Voltaire, et ses deux réponses, 366.
Lettre de Dorat, 371.
Épitre de M. Le Mierre, 317.

Digitized by Google

Digitized by Google

M235518

Saint-Marc, Jean Paul André de
Oeuvres de monsieur de Saint-Marc

PQ2063
S8
1785
v.1

M235518

PQ2063
S8
1785
v.1

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google